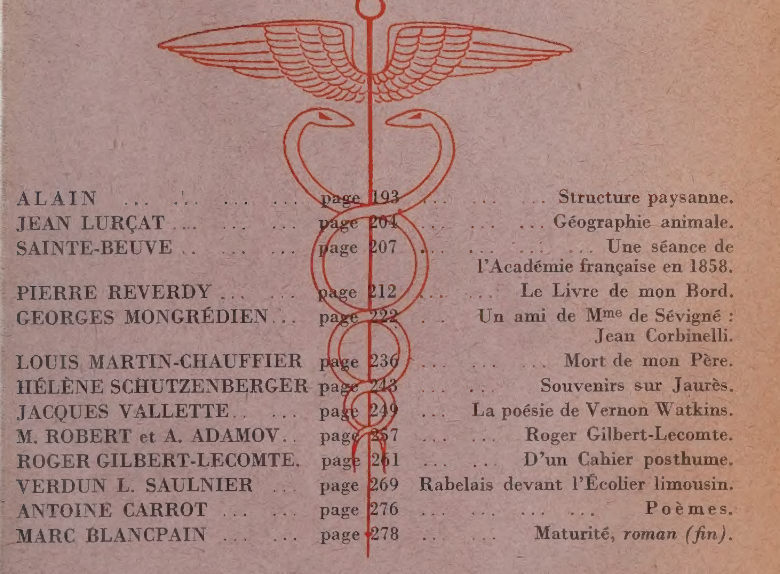
NUMÉRO 1022 1er OCTOBRE 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



ALAIN ... page 193 ... Structure paysanne.
JEAN LURÇAT ... page 204 ... Géographie animale.
SAINTE-BEUVE ... page 207 ... Une séance de l'Académie française en 1858.
PIERRE REVERDY ... page 212 ... Le Livre de mon Bord.
GEORGES MONGRÉDIEN ... page 222 ... Un ami de Mme de Sévigné : Jean Corbinelli.
LOUIS MARTIN-CHAUFFIER page 236 ... Mort de mon Père.
HÉLÈNE SCHUTZENBERGER page 243 ... Souvenirs sur Jaurès.
JACQUES VALLETTE ... page 249 ... La poésie de Vernon Watkins.
M. ROBERT et A. ADAMOV ... page 257 ... Roger Gilbert-Lecomte.
ROGER GILBERT-LECOMTE. page 261 ... D'un Cahier posthume.
VERDUN L. SAULNIER ... page 269 Rabelais devant l'Écolier limousin.
ANTOINE CARROT ... page 276 ... Poèmes.
MARC BLANCPAIN ... page 278 ... Maturité, *roman (fin)*.

MERCVRIALE

Lettres, p. 309. — **MAURICE SAILLET : Poésie**, p. 312. - **JEAN QUÉVAL : Cinéma**, p. 322. — **RENÉ DUMESNIL : Musique**, p. 326. — **JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes**, p. 331. — **PATRICE FONTAINE : Bibliothèques**, p. 335. — **JEAN LEQUILLER : Histoire**, p. 338. — **ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes**, p. 344. — **MARCEL ROLAND : Nature**, p. 348. — **ACHILLE OUY : Philosophie**, p. 351. **Général G. LESTIEN : Questions militaires**, p. 358. — **SÉBASTIEN CORRÉAL : Questions morales et politiques**, p. 364. — **Dans la presse**, p. 369. — **GEORGES RANDAL, LORENZO VENDRAMIN : Variétés**, p. 372. — **MAURICE CAUCHIE : L'exploitation rationnelle des théâtres subventionnés**, p. 378.

GAZETTE

Georges Duhamel, grand-officier de la Légion d'Honneur.
La bourse "Beowulf" à Jean Desternes. — En relisant Tacite. — Transposer la "Chartreuse"

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

PRIX ACTUELS :

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.000** fr.	**1.200** fr.
6 mois	**550** fr.	**650** fr.

LE NUMÉRO : **100** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 aris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal et aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

STRUCTURE PAYSANNE

par ALAIN

I

Sous le titre *Structure Paysanne* je médite un abrégé de politique. Ce qu'il faut dire d'abord, c'est que les élections du haut en bas, les communes et les soviets, sont tout à fait abstraites. Il faut considérer l'élection dans son village. C'est là qu'elle est réelle; c'est là que les meilleurs sont découverts et poussés en avant. Le tout est donc de construire le village. Or ici rien n'est hasard, c'est le contraire de la ville, refuge des rentiers. Au village on s'établit par la propriété, au moins d'un jardin, et par un métier, comme menuisier, charpentier, charron. L'homme fait les deux. Il soutient le métier par la propriété. J'ai connu un très bon menuisier qui cessait d'être menuisier pendant la moisson; il récoltait son blé. On comprend bien qu'un tel homme a des employés qui lui ressemblent, qui sont vêtus comme lui. Les enfants jouent ensemble et forment une sorte d'école. Le curé ou bien un clerc de notaire enseignent lecture, écriture, calcul; dame Magloire fait la cuisine; et voilà déjà un tas de cabanes très différentes, séparées par des ruelles capricieuses, voilà un élément de village. Je n'y vois point de gouvernement; il faut un garde champêtre, et donc un maire; d'où assemblée des notables et Conseil municipal. L'élection n'est alors nullement abstraite; elle est adhérente à la structure paysanne; j'aurais dû installer le charcutier, si nécessaire pour tirer saucisses de nombreux cochons. Un cochon s'élève tout seul par les épluchures de la cuisine, par les restes. Le charcutier traduit ces ressources en nourritures propres et brillantes. Il a ses clients, qui à leur tour donnent naissance à une variété de métiers et de commerces. Autour de chaque commerce se font les ruelles, les petites cours, les hangars, un ensemble de creux, qui ont tous la forme humaine. Il n'y a point de grèves, ni d'asso-

ciations de métiers; cela n'est point dans la structure. Car dans la grève, le semblable s'unit au semblable; or dans la structure c'est le dissemblable qui s'unit au dissemblable, et cela donne puissance à des assemblées; le jugement se forme par les différences. Ne laissez point se relâcher le contact entre les éléments, vous aurez des présidents bien choisis; assemblez ces présidents, vous aurez des présidents de présidents. Vous aurez des fêtes, vous aurez des foires et des marchés. Vous aurez des routes et des ingénieurs de routes; chacun devra travailler comme dans le *Médecin de Campagne*. La structure paysanne en s'étendant ainsi ne donne point de villes, parce que les villes sont des structures telles que chacun s'occupe fort peu des autres. Les villes sont sans mœurs et sans jugement. Les villes sont bureaucratiques et de législation uniforme. Au lieu qu'au village, il n'y a que le charcutier qui ait le droit de salir le ruisseau. Ce droit lui vient de ses clients, qui sont ses juges, et voilà les tribunaux naturels. Un homme ne peut gêner les autres que juste autant qu'il leur sert. La notion de l'utile n'est pas non plus abstraite. La solidarité se fait sentir; on n'en parle jamais, on n'y pense jamais. On peut concevoir une assemblée de villages où on décide de tout du pays, routes et ponts. Par exemple, les marchés ne doivent point se contrarier. C'est ce qu'on voit partout. Qui a fait cela? On ne sait. Tout le monde l'a voulu. Il en est ainsi de tout. Dans cette structure naturelle, je ne vois pas de corporations ni de police. C'est le charcutier qui fait la police devant sa porte. Le corporatif est jugé par des hommes qui ignorent son métier. Sans être charcutier on peut goûter le pâté. Ces choses se font sans discours, et comme par un tassement. Supposons-les faites, car c'est ainsi; les villages sont, il y a la Saint-André qui est une foire aux chevaux. Il y a la foire aux bœufs. Tout cela existe et tout cela élit des notables que rien ne peut dépouiller de leur pouvoir, qui est leur mode d'existence, de production, d'échange, de jugement.

II

Donc en ce village que je prends existant, tous sont notables et élus pour quelque chose, chacun pour balayer son trottoir. Il n'y a point de mystique des pouvoirs et l'anarchie se borne à de sales inscriptions visant tout le monde. Or certainement une infinité de villages ainsi faits se joignent et font des pays. Seulement ces pays sont menacés par la pensée des pays. Les hommes demandent : « Qu'est-ce qu'un pays? » comme si le

droit attendait d'être défini. Or il n'en est rien. Le droit c'est la fonction. Chacun se lève le matin avec une certaine journée à faire. Quand on veut dire que le droit c'est le nombre ou la puissance, on dit donc quelque chose qui est à l'envers. Ce n'est nullement le nombre qui dit que le mendiant aux mains mutilées sera à tel carrefour. Le nombre n'oserait pas dire le contraire. Donc si on examine par le détail la vie de société, tout va, tout circule, et la forme de société se confirme. Il n'y a point de contrat, il n'y a point de révision des titres. Il y a des hommes qui ont des fonctions. J'ai remarqué dans les photographies d'avion que les villages détruits ressemblaient à des cellules d'insectes. La forme humaine imprimée dans chaque cellule donnait à l'ensemble un aspect merveilleusement organique. C'est qu'en effet les maisons ainsi rasées se ressemblent toutes bien plus qu'on ne croirait. Le village est ainsi un corps solide organique. Qu'en résulte-t-il pour la politique? Sans doute qu'une fois de plus la fin passe dans la cause. La structure organique dépend des conditions géographiques.

III

Au pays du grand mensonge. Je viens de lire un fort morceau de ce livre qu'on m'a envoyé. C'est très ennuyeux, mais si on a patience, il se dissipe une sorte de grisaille. Quoi de remarquable? C'est l'apathie politique des ouvriers; on les intéresse aisément à des questions de salaire, mais le Parti ou les partis, cela les ennuie. Une indifférence colossale, voilà le fait des U. R. S. S. Les paysans font voir la même chose; il se reconstitue des classes, rentiers, marchands; tout le monde le sait et cela semble naturel. Un certain ordre, ou désordre, se reconstitue comme une chose de nature. Et tout va dans ce brouillard, comme si la politique n'avait pas d'importance. Cependant les luttes politiques arrivent à une violence incroyable, comme on sait. Mais il existe à ce sujet une indifférence stupéfiante. Au reste on a bien ce sentiment quand on lit les comptes rendus des grands procès. Les masses n'en sont pas remuées; elles se tassent selon une loi secrète qui étonne beaucoup mon auteur, politique professionnel. Il note que tout communiste qui passe en Russie en revient complètement découragé, comme si l'expérience russe décidait de l'inutilité ou de l'inefficacité du communisme. Tout cela est sans brillant, mais bien intéressant. Ne voyons-nous pas la même chose ici? N'est-il pas vrai que les masses n'arrivent pas à penser communiste? Est-ce une pensée

impossible? Probablement oui. D'où le haut de l'esprit vient à l'indifférence totale, sauf dans le cas où le sujet est étranger aux questions ouvrières réelles. Auquel cas il devient un intellectuel fanatique. Encore une conclusion de mon auteur, c'est que tout s'embourgeoise selon les anciennes formules. Un aperçu assez neuf sur la corruption des mœurs. Ce qu'on voit partout, on le voit dans la bureaucratie communiste. Adultères avec les dactylos; aventures des dames; prospérité des gigolos; bref, prostitution étalée et cynique; au reste sans grandeur. Ce sont les mœurs du temps de Balzac, ni plus ni moins. Et divorces, et oublis scandaleux; femmes dévouées et abandonnées. L'idéologie communiste n'agit nullement sur le point difficile des amours. Evidemment une idée est cachée ici. Savoir laquelle, je ne sais. Il me semble que la nature humaine refuse de changer, qu'elle cherche et trouve son équilibre propre, qui, certes, n'est pas beau, et que cela se fait à côté de l'idéologie, sans y toucher. Je trouve que le visage si connu de Jouhaux exprime cela même, qui est comme une saturation de morale. A quoi bon? Il est donc faux que le changement du régime économique change tout le dessus? C'est bien le Marxisme qui est à la question; voilà ce qu'il faut revoir selon la plus sévère critique (de la Raison Pure). Il faut comprendre comment l'Esprit communique avec l'animal en chaque homme. C'est là, mon cher auteur, qu'est *le Grand Mensonge* et vous ne semblez pas vous en douter. Que faudrait-il? Une morale bourgeoise sans faiblesse, qui remette tout en ordre sans se soucier d'être admirée. C'est par cette indifférence, mais avouée, sans scandale aucun, que la société peut se refaire. Ici il faut relire la *Cousine Bette*, où, justement, on trouve que la morale est bien indulgente aux passions, par une sorte d'ennui de Conseiller d'Etat (V. le fils Hulot). En chaque temps il faudrait retrouver la froideur quadragénaire jointe à une excitation du même âge, mais alors morbide (la femme en joue à tous ses âges). On conclut que cela ne peut pas durer, et cela dure. Il faudrait savoir à quoi s'intéresse un homme. La critique des mœurs l'attire, oui, mais comme un spectacle bien intéressant (V. Gide). Peut-être en partant de là pourrait-on arriver à un jugement. J'en ai dit quelque chose dans *Avec Balzac*. On sait bien que Marche-à-Terre a tué plus de vingt personnes. Mais cela ne remue rien. Le temple devrait crouler; il ne tremble seulement pas. Peut-être faut-il dire que l'homme qui vieillit se calme à mesure, et surtout le sait. Ce qui fait qu'une foule énorme se retire lentement de révolution, dans la plus grande paix. Ils

pensent à la mort, peut-être. Ici encore il faudrait regarder avec attention. La mort ne fait rien du tout à Marche-à-Terre, ni à Hulot. « Ce peu profond ruisseau... » « Après moi le déluge » serait donc le dernier mot de tout être pensant; et cela même fait qu'il n'y a point de déluge. L'art du roman est peut-être tout à exposer et à faire cette incroyable indifférence, qui rabat les hommes au niveau des choses, et fait paysage de tout.

Je ne sais par quel détour ces idées me ramènent à ma Structure Paysanne. Il me paraît que la sociologie ainsi entendue gouverne la politique, en ce sens que rien ne peut changer la structure, même en Russie; et qu'un pays est prospère tant qu'il garde sa structure et son échelle à poules à la même place, parce qu'alors les marchandises affluent sur les marchés, ce qui fait tourner l'économie. Voilà en quel sens Marx a raison. Mais il faut le borner là, et toujours serrer de près la structure, toujours paysanne, par ceci qu'il n'y a que le paysan qui vive sur son chantier. Et il me semble que ce genre de pensée est merveilleusement calmant, opposé à toute violence, et opposé même à tout changement. Car le changement qui se fait sur la structure paysanne est presque insensible. Cela efface le progrès. Que la vache ait mieux à paître le long des chemins, c'est un tout petit changement. Multipliez-le par un million, vous avez un autre monde, mais personne ne s'en soucie. On sent seulement que tout va bien.

IV

Je comprends bien qu'on ne peut pas dire en l'air : le socialisme est vrai, le monarchisme est vrai... Il faut juger sur une société donnée, dépendant de la nature des choses, et exactement exprimant la relation de l'homme avec la nature. Voilà ce que je nomme une structure, et j'ai toute occasion d'étudier ici la structure paysanne, encore plus marquée par son contraste avec la mer qui la borde. Quand j'étudiais ce contraste, on ne pouvait savoir où j'allais. Moi-même je ne le savais pas. Mais ces objets solides et bien définis me paraissaient sains pour l'esprit. Maintenant le moindre sentier se montre comme lié à la structure paysanne; c'est que les paysans passent par là en allant à leurs travaux. Cela fait un droit de structure. Nul ne peut être séparé du champ qu'il cultive. Quel est le commencement de la structure paysanne? Il n'y a qu'à regarder le citadin qui revient au pays, et qui façonne les sentiers de son

pas, et les seuils, et les marches d'escalier. L'homme fait les creux de son domaine par ses actions, et premièrement par ses démarches. Et s'il s'établit marchand de bonbons, cela fera un commerce de structure paysanne. Il devra laisser la place aux chariots; le charroi de maintenant est de goémon. Il règle les chemins, et nul ne s'en étonne. Cette fonction de transporter le goémon est aussi ancienne que le blé. Il se crée présentement une autre fonction de transport, qui est celle de sable. Cela est récent; il n'y a pas plus de dix ans que les paysans de l'intérieur paient assez cher le simple sable de dune; c'est que c'est un engrais merveilleux, surtout dans les terres fortes. Songez aux masses de petits mollusques, à la fois carbonatés et azotés. Or ces transports, qui se font par énormes camions, ont beaucoup changé les chemins; d'autant que le sable qui tombe entretient le sol du chemin et ce gros poids des camions enfonce les pierres. L'industrie des chemins observe ces effets et les imite. Tout cela est de structure paysanne. Les sentiers de vaches aussi, qui ne servent qu'à ces dames, et où elles s'émouchent et se rafraîchissent. On reconnaît très bien la forme vache dans le trou que fait le sentier à travers la haie. Devinez maintenant quelles causes font choisir telle place pour la maison. Les vents, les fumées, les eaux, les chemins, tout cela montre du doigt, si l'on peut dire, la place de la maison, qui dépend aussi des autres maisons. C'est ainsi que se forme le troupeau des toits, qui est si beau le long de la colline. Une partie du village devient ville par le commerce. L'hôtellerie trouve sa place. On lira là-dessus les pages fameuses du *Médecin de Campagne* de Balzac, un grand livre de sociologie réelle. Souvenez-vous du chagrin selon les hauteurs, des lamentations de la haute montagne. Tout cela appartient à la plus sérieuse des sciences. Dans ce livre, la Fosseuse, qui est une névropathe, est une formation paysanne aussi! Balzac a choisi la montagne; non sans raison, car là les actions de la nature sont brutales; aussi les formes de société sont énergiquement sculptées. J'aime mieux poursuivre mes propres études; car le temps vient où la structure paysanne donnera la clef de tout et portera le jugement. En Bretagne, les villages sont des groupes de fermes cachés dans les arbres. Les tournants sont à la mesure des voitures. La fonction touriste n'existe pas. Dans ces chemins creux, on craint d'être écrasé par le charroi et par le courage des petits chevaux rouges, que certainement les Romains admiraient déjà, quand ils abordèrent par ici, eux-mêmes porteurs d'une des plus belles structures paysannes, composée avec la

structure militaire offensive pour parler comme Comte. Dès lors, la formation des mœurs, des familles, de l'esprit n'ont plus de mystère. Ce sont des légionnaires qui s'établissent maîtres d'école. L'empreinte des Romains est restée partout où ils ont posé le pied. L'héritage, la donation, le contrat, tout cela est romain, et en ce sens naturel. On irait jusqu'à la religion si l'on suivait la structure. Voilà justement ce que j'ai voulu faire; et l'intérêt puissant que j'ai éveillé, en voilà l'explication. Il n'y a que la situation humaine qui intéresse l'homme. D'où le succès étonnant d'écrits, qui n'étaient que naturels. J'ai eu notamment cette chance que l'opposition de l'Océan a fait ressortir les formes terriennes, et la religion terrienne. Car remarquez qu'il n'y a pas de religion maritime; ici rien n'est local; Neptune est abstrait. Il n'y a point de spectres sous les eaux; il y a des eaux et des roches; il n'y a rien d'autre. J'ai donc raison de dire que la raison physicienne s'est formée sur le rivage. Bergson disant que notre physique est des solides, s'est tompé autant qu'il pouvait, car, au contraire, notre physique est des liquides. Archimède a exploré les liquides, nos ondes sont des suites de cette physique fluide; nos flux aussi, et nos courants, et nos atomes. Partout les physiciens sont nés face à la mer. Ainsi on voit s'étendre et se diversifier la structure paysanne. Là-dessus il faudra appuyer le raisonnement politique. Car l'institution de l'assemblée délibérante où tous sont égaux n'est pas urbaine. De là une déviation de la structure démocratique. Au contraire, les questions vitales de chemin, de ruisseau, sont également connues de tous les hommes d'âge d'où le Conseil municipal, dont nous n'avons encore rien tiré. Nos assemblées disputeuses sont méprisées des paysans. Car ce n'est pas tant le nombre qui décide, que l'opinion, unanime en un sens, contre laquelle nul n'a puissance. Ici naît l'aristocratie, ou le gouvernement du meilleur en chaque genre d'action. L'habile paysan ordonne les travaux, les labours, les engrais, les semailles; nul n'y résiste; au reste, l'expérience décidera sous les yeux de tous. Ici rien n'est secret. Au lieu que dans les métiers des villes, tout est secret. Les métiers gouvernent alors, et l'apprentissage est aveugle de respect. En campagne il n'y a pas d'apprentissage. Chacun apprend à imiter. L'allure imitée règle finalement l'action. Comment apprend-on à faucher? Comme à danser. Comme à se tenir à cheval; comme à fourcher et râteler. Voilà l'homme de la structure paysanne. Il se meut dans un lacet d'imitations; il se meut solennellement. Vous connaissez maintenant sa pensée. Vous devinez quels sont aux

champs les pouvoirs, les juges et les droits. L'arbitrage y est aussi naturel que le pommier. D'où la formation des légistes, notaires, avocats, arpenteurs et gens de ce genre.

V

Au sujet de la structure paysanne, je vois encore à dire ceci : qu'il faut expliquer la dialectique dite matérialiste. Ici les contradictions se produisent hors du discours, dans les choses mêmes, dans le travail même. Nous sommes trompés par nos discours, qui nous préparent; nous croyons que la conséquence est dans le discours; je la vois dans la fonction. Le charcutier salit la rue, cela est inévitable, je dirai logiquement inévitable, quoique cela soit sans discours. Dans les sociétés anonymes, c'est-à-dire la propriété bancaire, il est inévitable que les valeurs dépendent de la Bourse, ce qui efface le rapport naturel entre travail et propriété. Par des hasards, un homme peut gagner des millions. Il y a bien ici une contradiction, c'est-à-dire que deux effets opposés viennent se heurter; d'un côté le travailleur a ses droits qui tiennent à ses moyens, syndicat, cotisations; d'autre côté, l'acheteur de valeurs a ses droits, enchères, nouvelles, rumeurs. Un des droits est annulé par l'autre. Or cette lutte n'est pas dans mes discours, elle est dans les choses mêmes. Et c'est parce qu'elle est dans les choses mêmes, dans la mécanique des choses, que l'on a bien fait de nommer cette dialectique matérialiste. On entend par là qu'elle est inflexible, impitoyable, et je l'entends ainsi. Pour changer cela, il ne suffit pas de parler, il faut agir; par exemple, refuser le syndicat et la cotisation, ou inversement refuser le gros lot, ne point jouer à la Bourse. Il en résultera aussitôt quelque chose. La structure paysanne sera fortifiée. Voilà comment joue la dialectique réelle. En Russie, Staline essaie d'appliquer le Parti au gouvernement des paysans; il ne peut; il a eu l'esprit de ne pas insister; c'est là ce que j'appelle comprendre la dialectique matérialiste; il a senti qu'il avait contre lui les cochons, les vaches et les choux; il a manœuvré pour contourner ces grands obstacles. Finalement il y a opposition entre le Socialisme intégral et la structure paysanne, ce que l'on pouvait voir directement dans les formes abstraites, puisque la structure paysanne ne propose jamais la Société anonyme. Staline a donc agi en grand philosophe quand il a gouverné entre deux excès, l'individualisme et le collectivisme paysan. Qu'est-ce qui résiste

dans le paysan? Non pas l'esprit, mais la chose, la structure. Il était logique de coucher les vaches sur du sable sec. Oui. Mais le froid est venu, et les bêtes en se levant se sont déchirées; les queues restaient au sol par la gelée. Naturellement on a changé; on est revenu à la litière. Voilà la sagesse. Le charcutier salit la rue. Tout le monde comprend qu'il faut un charcutier. Chacun cherche. Quoi? Exactement une structure qui supprime cet inconvénient. C'est ainsi qu'un village se fait. Ce travail est le contraire de l'urbanisme, qui va par plans, qui prévoit, qui raisonne. L'urbanisme court le risque de ne pas voir quelque difficulté dialectique. Que le chômeur devienne aussitôt bourgeois, puisqu'il demande, cela exprime une nécessité dialectique, qui est un retour à la structure paysanne, naturellement bourgeoise. On éviterait cette conséquence si le chômeur n'avait pas à demander, s'il pouvait exiger. Ce qui exige est prolétaire, par l'absence de politesse. Mais cette analyse tant de fois esquissée devrait être faite au sujet de la structure paysanne. Par exemple en montrant en quel sens le paysan est bourgeois. Je note ici un trait, c'est que l'autorité du paysan sur l'animal, chien, cheval, bœuf, définit une bourgeoisie presque militaire. Le chevalier est un type militaire et bourgeois, avec une teinte prolétarienne qui vient de ce qu'il ne doit pas forcer ni injurier; le cavalier n'est pas le plus fort. On voit que cette analyse a du fond. Maintenant, où et comment la faire? Il faut vaincre ici une paresse démesurée et qui fait peur à l'homme le plus courageux. Par ce travail la structure paysanne digérerait la structure industrielle par un retour de l'esprit aux champs. Je crois que ceux qui ne suivront pas ce chemin devraient renoncer à penser. Ce n'est point leur affaire. Penser est une chose municipale.

VI

LE PEUPLIER[1]

Aujourd'hui j'ai vu le départ de l'énorme peuplier des voisins. Cet événement a effacé tout le reste. J'ai vu cinq hommes armés d'outils, leviers, crochets qui n'ont pas changé depuis deux mille ans. J'ai vu des hommes tourner autour de cinq énormes pièces de bois. J'ai vu l'essieu à grandes roues des bûcherons; chaque pièce fut enlevée sous l'essieu et roulée avec facilité jusqu'à la route. Là ces hommes hardis, qui ne doutaient

de rien, hissèrent les troncs jusqu'à un camion, sur des pentes de madriers. Rouler ces énormes pièces, ce n'était rien pour eux. J'ai remarqué qu'ils ne cessaient de percevoir le tronc d'arbre en question; leur attention revenait là. Ils ne parlaient guère, mais les mots et les gestes avaient de l'importance. Le chef, qui était sans doute le fils du marchand de bois, et remarquable par un manteau de cuir presque bourgeois, commandait par gestes, et travaillait comme les autres. J'ai eu cent fois raison de définir le prolétaire par le genre de travail qu'il fait. L'indifférence de ces hommes, la légèreté de touche, l'art de l'effort instantané, tout cela exprimait un mépris parfait de cette nature qui n'est que masse, et qui en effet fut sous mes yeux balancée et enlevée sans phrases, sans emphase aucune. Cela m'a rappelé les bûcherons de l'échelon, à la guerre. Ce que j'admire c'est que de tels hommes aient eu pour moi la moindre considération. Le fait est qu'ils m'aimaient, peut-être pour quelques bonnes plaisanteries; par exemple, montrer une bouteille de rhum et dire : « J'ai apporté cet élixir, c'est un élixir qui coupe les arbres. » Je pouvais aussi soulever un tronc sur mes reins; il me semble même que je faisais en ce temps-là un travail plus forcené que celui que j'ai vu ce matin. Mais les politiques devraient voir tous les jours une équipe de cinq hommes, qui ne sont occupés qu'à vaincre l'inertie de la nature; ce regard qui va d'arbre en arbre comme de client en client, ce souverain de la planète, considéré dans sa victoire même, sans vanité, sans orgueil, sans raideur aucune. Ces fils d'Archimède n'avaient peur de rien. Toute la politique, on l'apprendrait en quelques heures par la connaissance du prolétaire, homme fort mal connu. Pourquoi? Parce qu'il se déguise en bourgeois, persuasif, dès qu'il peut, et qu'il fait voir alors vanité, emphase, enfin tous les défauts qu'il n'a pas. Tous les hommes ne cessent jamais de tourner au bourgeois. Et pourtant les principes bourgeois sont sans puissance sur eux! Je n'en vois qu'un qui puisse surmonter cette difficulté, et retrouver son éloquence à propos. Mais cet homme est un métaphysicien, une tête carrée, Eléatique. Ce n'est pas commun. Une remarque que je n'ai pas assez poussée est celle-ci : l'homme devient bourgeois par la police et la guerre, qui enferment un art de persuader, et il ne cesse jamais de tremper dans ce bain, parce que les forces de police et de guerre : ordre, courage, discipline, honneur, apparaissent démesurées dès qu'on les essaie. Ce que j'ai à ajouter c'est ceci. Supposons qu'étant général, par exemple le Maréchal Le Bœuf, j'aie vu ce matin opérer cinq de mes hommes, comme on dit,

alors je ne jugerais plus rien d'impossible. Voilà comment s'achève, par la foi, la bourgeoisie militaire, que la carrure de Le Bœuf représente si bien. Ainsi pourvu de principes, l'homme est invincible. Je conclus que la révolution prolétarienne ne pourra jamais rien contre la bourgeoisie. Il faut faire grande attention à ce détour de l'analyse. En ce point aussi la situation humaine fait un nœud bien gênant. Le politique est un être rare, comme Platon l'a tant dit. Lancé comme je le suis, j'expliquerais d'un trait le *Politique;* mais je ne veux point le faire de mémoire. Je note seulement que Platon n'a jamais oublié cette guerre de l'homme contre les choses, au moyen des éternels outils. Il faut voir avec quelle simplicité l'homme couche à côté de lui le précieux outil; c'est qu'il n'y met point de sentiment. Un bourgeois ferait le poème de l'outil! D'où une autre superstition, une autre aristocratie.

GÉOGRAPHIE ANIMALE[1]

par JEAN LURÇAT

BOURDON DE MALAISIE

Je crawle autour du Singe, du Scorpion, du Boa. Je suis bleu comme la colère. Sur la gésine des marais, sur le gîte du serpent, sur la hutte du malais dévoré par les fièvres, sous l'arc des grandes lianes où mijote la vermine, mon vol pesant évoque pour le migrant inquiet le tam-tam blafard des tueurs aux pieds nus, ou cette danse de Saint-Guy des derviches aboyeurs qui dévident sous la lune d'obscures mélopées. J'aime le sang des fauves, c'est mon sucre à moi. Faute de mieux je tombe sur l'homme, encore que rôde dans ses veines un miel fade venu du lait.

LE FOURMILIER DES CAPUCINES

Il a le pas camard, l'œil vénéneux, le front buté du reptile. Ses crins sont fourrure et broussailles, mauves ainsi que sont les gouffres où l'algue et le crabe gigoteur couvent leur ennui feutré.

Léchant la terre, vivant de miettes, fourmis rouges, fourmis noires, acides agiles craquant sous la dent, il quête sa chienne de vie dans ces buttes des clairières où son menu bétail accumule ses poisons.

(1) Extrait de *Géographie animale*. 18 lithographies en couleurs par Jean Lurçat, gravées et commentées par l'artiste. A paraître aux Editions d'Art Gonin (Lausanne, Suisse).

... Ainsi que font aux Capucines, piquant d'un doigt miteux leurs mégots souillés, les clochards condamnés par une vie stérile aux boues lasses des vieilles cités.

TORTUE DES ARDENNES

Rocailleuse et revêche, j'épie à longueur de nez les mille bruits par quoi je meurs, l'avalanche de la feuille qui tombe, le galop furieux du cloporte, le tonnerre de Dieu du chasseur. Je ceins d'une muraille de Chine ces biens vains repliés et mous que je traîne entre tête et queue.

Je n'ai rien gagné au soleil, j'ai fréquenté en vain les mers, mes peaux sont froides comme la terreur. Je chemine à en moisir dans le sourire des herbes des rosées et des pluies, mais ces amitiés sont stériles, car réfugiée dans mes oreilles, ma vie n'est qu'un An Mille de sueurs et de déroutes, je suis petit-propriétaire née.

MARMOTTE D'ANZEINDAZ

Te souviens-tu, aux Diablerets, de l'ermite des hautes falaises, la pierre était son oreiller. Nous abusions des tord-boyaux, le chamois bécotait les lichens, la vipère se bandait au soleil; lui buvait l'eau des glaciers. Ne cours pas les casinos distillateurs de mauvais songes. Et si tu vis solitaire face au strident silence des neiges, tu comprendras que la vertu n'est au fond qu'une longue paresse. Les fêtes sont pleines de fausses idoles; prends en exemple la marmotte, qui suit de l'œil dans les trous d'eau la ronde des jours et des étoiles, jamais troublée dans sa rêverie par la pègre et ses nabots.

CHENILLE DE CORÉE

Du lac de Gachoun Nor à la chaîne du Grand Khingan, s'étalent durant cent jours les purées du Désert de Gobi. C'est une terre de Rahatlokhoum, elle a donné le jour et

leur consistance à toutes les chenilles du monde. L'architecte chinois, chichiteux et sagace, a copié sur elles le toit de la pagode : le musicien, sur leurs griffes, ces agaçantes sonnettes qui se supposent chanteuses, mais qui ne font qu'épiler le silence. En fait, la chenille c'est une caravane de pustules, mangeuse de vert, chieuse de blanc. Et marches-tu sur elle que tu perds tout ton poids. C'est une gaspilleuse, elle chemine vers la misère, ventre à terre.

♣

UNE SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1858

par SAINTE-BEUVE
texte inédit
présenté par Jean Bonnerot.

Montalembert avait publié, dans le Correspondant *du 25 octobre 1858, un article intitulé :* Un débat sur l'Inde au Parlement anglais, *autant pour résumer les impressions qu'il avait recueillies, lors de son séjour à Londres en mai 1858, que pour répondre aux invectives de Veuillot qui, dans* l'Univers, *avait appelé ces débats une « farce à grand appareil ». Admirateur du parlement anglais, il avait osé écrire, en faisant allusion à la contrainte impériale qui pesait sur la France : « Quand je sens que le marasme me gagne, quand les oreilles me tintent, tantôt du bourdonnement des chroniqueurs d'antichambre, tantôt du fracas des fanatiques qui se croient nos maîtres et des hypocrites qui nous croient leurs dupes; quand j'étouffe sous le poids d'une atmosphère chargée de miasmes serviles et corrupteurs, je cours respirer un air plus pur et prendre un bain de vie dans la libre Angleterre. »*

Fureur des ministres français. Colère de l'Empereur. Les gens de lettres sont en perpétuelle révolte. Il importe de « faire un exemple qui jette dans ce parti une salutaire frayeur ». Montalembert est poursuivi pour violation du respect dû aux lois, excitation à la haine et au mépris du gouvernement, etc. Le 24 novembre, il comparaissait devant la 6ᵉ chambre du tribunal de la Seine, et, malgré les plaidoiries ardentes de Berryer et de Dufaure, était condamné à 6 mois de prison, 3.000 francs d'amende et soumis à la loi des suspects de 1848, ce qui pouvait entraîner l'expulsion et la déportation. Immense émotion. L'Académie française songe un instant à lever sa séance en signe de protestation. Monta-

lembert attendait l'ordre de se rendre en prison, quand, le 2 décembre, il lut dans le Moniteur *ces lignes : « L'Empereur, à l'occasion du 2 décembre, a fait grâce à M. de Montalembert de la peine prononcée contre lui. »*

Le 2 décembre, date célèbre dans les annales impériales, était en 1858 un jeudi, jour de séance à l'Académie française : vingt-deux membres étaient présents. Séance agitée, dont nul écho ne franchit les murs de l'Institut. Mais Sainte-Beuve, en historien habitué à tout noter, avait, le soir même, rédigé, la mémoire fraîche, un procès-verbal des discussions et l'avait rangé, avec d'autres notes, dans l'enveloppe consacrée à Montalembert. C'est ce procès-verbal, que l'on publie après quatre-vingt-dix ans de silence (1).

Voici le souvenir de cette séance tel que je le relève de notes prises le soir même. 2 décembre 1858. Il s'est passé une scène des plus curieuses à l'Académie. Aussitôt après la lecture du procès-verbal, M. de Montalembert a demandé la parole et faisant allusion à l'acte inséré le matin même dans *le Moniteur,* par lequel l'Empereur le gracie et le relève de la peine à laquelle il avait été condamné pour délit de presse; il a dit que « l'honneur d'un membre de l'Académie intéressait tout le corps; qu'il avait paru le matin dans *le Moniteur* un acte qui pouvait faire croire qu'il avait sollicité sa grâce ou qu'il avait accepté le considérant d'un jugement récent, injurieux pour son honneur; qu'il tenait à avertir ses collègues qu'il n'en était rien, et qu'ayant interjeté appel d'un premier jugement, il ne pouvait être passible d'une grâce qui supposait que la première condamnation était définitive ». Ç'a été là le sens exact de ses paroles. Là-dessus, Empis a demandé ce que cela voulait dire et si l'on entendait faire de la politique à l'Académie; que chaque membre pouvait s'intéresser en particulier à M. de Montalembert, à sa situation, et le lui témoigner, lui serrer la main (comme il l'avait fait lui-même, après sa condamnation), mais qu'il ne comprenait pas comment l'Académie en corps entrerait dans de telles considérations qui devenaient, à l'instant qu'on en discutait, une question politique. Aussitôt Cousin, Villemain ont répliqué : le premier, Cousin, modérément; il est clair qu'il voyait l'embarras où la protestation de M. de Monta-

(1) D'après le numéro de la collection Lovenjoul, D 557, folios 116 à 149.

lembert allait mettre l'Académie (2). — « Mais enfin, a dit Empis, mettra-t-on quelque chose de cela au procès-verbal, oui ou non? les paroles de M. de Montalembert seront-elles mentionnées au procès-verbal? » — Ici, Villemain a répondu avec émotion et en insistant sur la convenance et le naturel de cette mention entre confrères. Berryer a aussi parlé en ce sens, en s'efforçant de diminuer le plus possible l'importance de l'insertion. Saint-Marc Girardin de même. Ce qu'on demandait, à les entendre, était la chose la plus simple, la plus inoffensive. Un confrère avertit et informe ses confrères, dans une question qui concerne son honneur, qu'il ne s'est pas résigné à un considérant qui l'offense et le flétrit comme écrivain, et qu'il en appelle de la justice à la justice. On eût rendu cela plus effacé, plus insignifiant encore, mais la protestation n'eût pas moins figuré au procès-verbal, et c'est ce qu'on tenait à emporter. Un débat s'engagea. M. Lebrun fit remarquer le haut inconvénient pour l'Académie d'une pareille ingérence si extra-académique, constatée au procès-verbal. Mais il disait cela avec précaution, hésitation, avec toutes sortes de mitaines. Cette politesse ne mordait pas. Chacun parlait à ne plus s'entendre. Impatienté d'une discussion si hors de propos qui remettait en présence et aux prises toutes les dissidences politiques, je demandai vivement, en m'avançant dans le fer à cheval et en m'adressant au président, qu'on coupât court immédiatement au débat, qu'on n'introduisît point dans l'Académie des questions qui, au fond, étaient des questions de dynastie et de régimes politiques; que l'Académie n'était pas un greffe d'enregistrement, etc. Cousin me dit que j'aggravais le débat. C'est que le bureau, présidé par Sacy, le plus faible des hommes (3) et assisté de Villemain, le moins sensé pour tout ce qui n'est pas littéraire, avait tout l'air de vouloir escamoter la décision. Vitet essaya lui-même d'appuyer l'insertion au procès-verbal, en atténuant le fait. Mais j'en dis tant qu'il fallut bien s'arrêter, la question étant devenue si grosse. Je dis notamment à Montalembert, debout que j'étais près de la cheminée, et en me tournant vers lui : « Monsieur de Montalembert, votre honneur n'est pas en cause, vous le savez bien, il est au-dessus de ces choses-là; on a voulu vous faire une plai-

(2) Cousin, en ce temps-là, n'était pas encore rallié à l'Empire (*Note de S.-B.*).

(3) M. de Sacy était bien loin encore d'être le chaud partisan de l'Empire qu'il est devenu. (*Note de S.-B.*).

santerie; je ne dis pas qu'elle soit bonne, mais on a choisi pour vous gracier le 2 décembre, parce que vous avez été pour le 2 décembre. » L'effet de ce mot fut décisif et trancha tout. Berryer, assis à côté de Montalembert, se trouva du coup comme séparé de lui, car il était l'un des battus du 2 décembre dont Montalembert avait été l'approbateur. L'un et l'autre, tout grands orateurs qu'ils sont, eurent bouche close. Le petit complot était manqué; on fut tout près de lever la séance en tumulte. Cousin eut pourtant la présence d'esprit de demander qu'on se rassît et qu'on tînt une séance quelconque pour la forme et le decorum, et pour qu'on pût mettre quelque chose au procès-verbal. Patin alors lut, au milieu de l'inattention générale, les mots *agneau, agnelet* du Dictionnaire, ce qui fit dire à Saint-Marc, en sortant : « Nous avions commencé comme des lions, nous avons fini comme des agnelets. »

M. de Montalembert avait voulu associer l'Académie à la vindicte et je l'en ai empêché; *inde irae*, de là une dent qui a fini par sortir.

Remarquez bien que la majorité de l'Académie n'était pas pour lui, et j'ai reconnu là, une fois de plus, la sottise des assemblées de gens d'esprit, la faiblesse des hommes. Il y avait inconvenance et danger pour l'Académie à se prêter à une telle manœuvre, à se faire non seulement témoin, mais dépositaire et solidaire d'une protestation politique, fût-elle présentée sous forme anodine. Cousin le sentait bien et pourtant il a parlé dans le sens de Montalembert; Saint-Marc de même; au lieu de s'y opposer, ils se contentèrent d'atténuer la portée de l'acte et d'appuyer faiblement. Le soir, dans les salons, quelques-uns des académiciens se félicitèrent tout haut que je les eusse tirés d'un grand embarras, car ils se trouvaient comme forcés d'adhérer à cette protestation inopinée, dont ils voyaient bien les inconvénients; ce qui ne les empêcha pas de blâmer mon procédé et ce qu'ils appelaient mon *veto* violent. Cousin, surtout, dans les récits qu'il faisait de la séance, se donnait selon son habitude le beau rôle et le plaisir de blâmer un peu tout le monde, excepté lui.

Et voilà de ces choses qu'on ne trouvera pas dans les procès-verbaux de l'Académie (4)!

(4) Le procès-verbal de la séance du 2 décembre 1858 au folio 311 du Registre des procès-verbaux ne comporte que la liste des membres présents et relate simplement l'hommage d'un livre, la lecture des paragraphes du

Ce même jour, 2 décembre 1858, Montalembert adressait au Moniteur *une lettre, qui était insérée le lendemain 3, interjetant appel et protestant contre la décision impériale : « Aucun pouvoir en France n'a eu, jusqu'à présent, le droit de faire remise d'une peine qui n'est pas définitive. Je suis de ceux qui croient encore au droit et n'acceptent pas de grâce. »*

Il comparut donc de nouveau en justice le 21 décembre, et condamné le soir même; mais la peine était réduite de 6 mois à 3 mois. Sept jours plus tard, le Moniteur *du 28 décembre insérait cette note dans sa* Partie officielle :

« L'Empereur, renouvelant sa première décision, a fait « remise à M. le comte de Montalembert des peines défini- « tivement prononcées contre lui par l'arrêt de la cour impé- « riale de Paris du 21 décembre 1858. »

Ainsi se terminait cet incident, pénible pour la Justice. Sainte-Beuve avait songé à insérer le petit procès-verbal qu'il avait tracé de la séance académique du 2 décembre 1858 à la suite de son portrait de Montalembert; il avait ajouté, à droite de son manuscrit, cette note : « Addition à l'article Montalembert Elisabeth de Hongrie », mais, tandis qu'il corrigeait, en janvier 1869, les épreuves de ce tome II des Portraits Contemporains, *édition définitive en 5 volumes, il renonça au dernier moment à l'y faire figurer, le volume contenant déjà 544 pages. Aussi le passage, qui se serait trouvé au bas de la page 442, est-il remplacé par quelques points.*

mot « agneau » pour le dictionnaire, soit 26 lignes, et ne fait aucune allusion à la scène contée par Sainte-Beuve. Voici les noms des 22 membres présents : M. de Ségur, Berryer, Lebrun, Montalembert, Biot, Pongerville, Viennet, Legouvé, Empis, Nisard, Patin, Vitet, Cousin, Sainte-Beuve, Flourens, de Sacy, E. Augier, St Marc Girardin, A. de Vigny, de Noailles, Mignet et Villemain.

LE LIVRE DE MON BORD[1]

par PIERRE REVERDY

En amour, la femme est plus maîtresse de son désir que l'homme. Elle ne montre pas cette brutalité, cette bestialité d'allure si désagréable que donne à l'homme son désir. Cela d'une manière générale et à dix pas. Mais si elle se laisse prendre dans les bras elle peut être pis que l'homme.

★

Les œuvres sont toujours les plus sévères témoins de notre paresse. Tu n'as encore fait que ça.

★

Ce matin j'ouvre mes fenêtres sur la blancheur vierge d'une forte gelée. Le soleil rouge et comme en sueur vient de jaillir à l'instant par-dessus la cime des arbres. C'est lui qui a frappé de ses doigts de feu à mes volets. On ne peut pas rester dans son lit devant tant d'éclat de lumière. Il est sept ou huit heures. Mais cette campagne glacée si propre dans son linge neuf, si nette et si claire me repousse tout à coup sous les couvertures. Elle est tout de même trop hostile.

★

La solitude n'est jamais si absolue qu'on n'ait pas autour de soi quelques êtres concrets capables de nous

fournir d'exemples où appuyer notre jugement sur les hommes. Il faut être un philosophe aveuglé par un système pour les négliger. La solitude, c'est, au contraire, une espèce de champ d'observation restreint, la vitre du laboratoire. L'œil et l'esprit deviennent microscope. On y observe les mouvements de la nature humaine avec infiniment plus de cruauté. On risque même d'y perdre de vue ce qui se dégage, malgré tout, de grand et de bien, de son ensemble.

*

La solitude ne peut être légère que si l'on est porté à ne penser surtout, avec complaisance, qu'à soi — écrasante, si l'on ne peut se garder d'y assumer la critique des qualités et des défauts qui font l'infinie diversité du monde.



La maladie, une déficience physique ou mentale quelconque, voilà où il faut chercher, la plupart du temps, la vraie raison d'une vie solitaire. Ce n'est pas l'empyrée — ce n'est pas la thébaïde — tout au plus le pavillon le plus reculé d'un immense hôpital. Aucun intérêt.



La seule solitude qui compte c'est celle où peut se maintenir l'esprit d'un homme qui vit dans la mêlée. Solitude intellectuelle où le place la hardiesse ou la témérité de ses idées. Celle-là relève de la hiérarchie — suppose la valeur, la supériorité.



On peut déjà pressentir une paille dans l'intelligence d'un homme que sa sensibilité trahit au point de l'éloigner du combat de la vie.

*

De temps à autre l'on revient sur la vie épouvantable des forçats. Je crains qu'il y ait plus que tout autre chose, dans ces enquêtes et ces reportages, le souci d'exploiter l'atroce pittoresque du sujet. Mais la conscience s'émeut, quoi qu'il en soit — et elle s'émeut surtout à la pensée que ces malheureux ne sont qu'une catégorie de misérables punie, alors qu'il y a tant d'autres catégories de tout aussi misérables qui ne le sont et ne le seront pas.

*

La société fait payer, même le crime.

Elle fait tout payer, la société.

Et elle rembourse rarement, ou trop tard — ou jamais.

*

C'est peut-être une erreur. Ce serait plus dur — sans doute inhumain, parce que moins hypocrite — si elle disait crûment qu'un vrai crime ne se rachète pas. Mais ce serait encore un prix, le remords dans le désespoir. Trop haut prix — et la société ne peut pas ériger en principe le désespoir. Elle ne se prive pas de vous y pousser toutefois.

*

Les prosateurs — ce n'est pas leur succès que l'on envie — ils le méritent, car ils sont incomparablement plus intéressants que les poètes — mais le plaisir qu'ils semblent prendre à écrire et qui paraît être pour le moins aussi grand que celui qu'ils donnent. Cela n'exclut pas les difficultés du travail. Mais le temps, le temps très long qu'ils passent, qu'ils peuvent passer à écrire

— la tournure et la rapacité de leur esprit qui fait que tout ce qui passe dans leur vie devient matière et prétexte à écrire. Quand le poète vit, c'est que l'idée d'écrire est très loin, et ce n'est jamais dans la vie concrète qu'il va chercher son matériau. Au fait, il ne le cherche pas, il ne le trouve pas — s'il ne lui est apporté par une main insaisissable et invisible, indocile à tout ordre, il n'y a rien. Il n'a rien à donner que ce qu'il n'a pas, qu'il ne connaît pas — et qui ne se révèle à lui-même que quand c'est là, venu d'il ne sait où lui-même. Quelle assurance contre le vertige!

★

La vie est une chose grave. Il faut gravir.

★

Quatre heures du matin — la cloche des moines. Je pense quel journal j'aurais pu tenir d'une vie intérieure aussi touffue et heurtée qu'est la mienne. Et même de cette vie extérieure si contradictoire sous son apparence morne et uniforme, de ce long esclavage, de cette liberté, de cette faiblesse, de cette lâcheté, de cette cruauté, de cette force sans effet et de cette abnégation sans objet. Mais quelle rebutante entomologie que cette observation acharnée de soi-même!

★

Puissant ressort que l'amour-propre. C'est B. qui a ouvert l'écluse par où sont passées toutes ces notes, le jour où il m'a dit d'un poète mort qu'il essayait de soulever et que je n'admirais pas assez : cet homme a pensé plus que vous. Il fallait que je retrouve le repos.

★

L'on s'aime plus que tout. L'on préserve sa vie avec un soin jaloux, mais on ne s'intéresse qu'à la vie des autres et rien ne nous plaît tant, dans notre propre vie, que le contact avec les autres. Sans doute parce que nous y trouvons la preuve la plus rassurante de notre propre existence. En nous, il y a quelqu'un que nous n'avons jamais vu, que nous connaissons bien, mais dont nous ne connaissons pas tout, que nous ne pouvons pas haïr, mais dont la trop longue présence nous ennuie, un vieil ami à qui nous ne voulons plus dire bonjour.

★

On s'aime tant. On se regarde depuis si longtemps. On ne se lâche pas — quelle santé ! Quand, des autres, on ne peut rien supporter une seule minute de plus.

★

L'action, qui ne permet pas de retour sur soi-même, unifie. L'homme d'action s'identifie à ses actes, et, s'il réussit, c'est lui-même qui domine dans la sphère où il évolue. L'artiste est toujours un contemplatif qui se dédouble. Tous ses efforts, il les fait au profit d'un second personnage, qui lui prendra son nom, s'il devient glorieux — qui ira, à sa place, dominer ou se pavaner dans le monde.

★

Vérité en deçà, erreur au delà — non pas des Pyrénées, mais de la cloison.

★

Il n'y a que l'amour de soi qui ne coure aucun risque à être clairvoyant; aucune lumière, aucun éclairage ne saurait l'atténuer. Le Narcisse de la légende a payé

trop cher son amour. Il était imprudent, il dédaignait l'admiration des autres. Nous en connaissons de plus habiles, qui se servent de cette admiration pour se conserver.

★

Mais aveugle ou clairvoyant, cet amour ne nous évite pas de tomber dans les pièges — d'oublier que le principal est de se faire une vie que l'on puisse aimer, qu'ici le plus important du tableau, c'est le cadre, des occupations, une atmosphère, une orientation d'esprit, des habitudes de faire et de penser — que l'on puisse supporter ou qui puissent plutôt nous supporter. L'homme croit qu'il est toujours le contenant; mais, pas assez résistant, il est le contenu. Il lui faut mouler son propre récipient sur mesure, même s'il lui plaît de l'appeler liberté.

★

Un martyr, c'est celui qui a une raison supérieure de supporter tous les inconvénients et toutes les misères qui ne sont pas au niveau de cette raison. Ce serait la situation la plus sûre qui se puisse imaginer au monde — sauf la perte de cette raison qui jetterait au comble du malheur. Il n'y a guère qu'un idéal qui puisse tenir lieu au martyr de raison.

★

Le bonheur, le malheur, ce n'est qu'une question de point d'appui. La foi en est un. Un artiste n'a de vraie raison de se plaindre que quand il a perdu la foi qu'il avait mise en l'art, en son art — car alors, il n'est plus martyr. Il a perdu la position héroïque et avantageuse du martyr. Mais tant qu'il croit qu'il est en train ou qu'il vient de faire une œuvre admirable, la consolation qu'il en retire peut lui permettre de soutenir cent fois

plus de misère et de tribulations qu'il n'en a supporté jusque-là, et le rendre toujours plus fort. La force du martyr de quelque idéal que ce soit est dans le point d'appui. Cherchez, pour le plaindre, celui qui n'en a pas.

★

Nous ne souffrons pas tant de la solitude quand les autres, que nous aimons, nous manquent que quand nous ne pouvons pas nous-même nous supporter.

★

Quand la mauvaise fortune nous a tenus toute la vie dans des situations fausses, nous finissons par nous décider à les tenir pour vraies. Mais au fait, une situation vraie — qu'est-ce que c'est ?

★

Quel est le plus pitoyable, d'un homme de valeur qui se sait misérable ou d'un nul vaniteux persuadé qu'il est grand ? La réponse est dans les entr'actes — au moment où sa vanité lâche l'homme de rien et celui où l'homme de valeur doute un peu moins de soi. Ce sont les intermittences du jugement.

★

O tête! arrête-toi de penser, je voudrais dormir. O rêveur! arrête-toi de dormir, je voudrais penser.

★

L'œuvre est un rendez-vous. Ce n'est pas son âme que l'auteur vous doit mais sa présence — si vous y ajoutez la vôtre et du vôtre, l'œuvre vivra. Car il n'y a pas seulement la sincérité de l'auteur que l'on exige — il y a aussi celle du lecteur à laquelle on ne pense pas.

★

La paresse et la peur d'être dupe ont empêché beaucoup de gens d'aborder des œuvres qui les eussent peut-être enchantés.

★

Le souci de la sincérité et la peur d'être dupe sont une preuve de prudence, en foire — mais, en art, ils relèvent du manque de confiance en soi. On n'est pas capable de savoir si l'on aime ou si l'on déteste, et l'on feint de se méfier.

★

Solitude de pensée — ne pas suivre, ne pas être suivi. Solitude du cœur, avoir compris la limite de nos sentiments, mesuré le cerne d'égoïsme qui emprisonne nécessairement chaque individu — et prendre son parti de son propre cerne, enfin couper les cheveux ras à l'illusion. Un grand facteur de solitude sentimentale, c'est la pudeur. Et, tant que tu écris, parles, publies, à moins que ta parole et ton écrit ne fassent plus résonner le moindre écho — tu n'es pas seul. Tant que tu comptes encore sur quelque chose ou sur quelqu'un, tu n'es pas seul, seul, seul.

★

Dire que la société est tout, et rien l'individu, c'est comme dire que les artistes ne sont rien et l'art, tout. Qu'est-ce que l'art sans les artistes, un mot. Ce qui est, c'est ce qui fait et se fait. On le voit aux grandes et basses époques qui sont ce que les hommes qui y vivent les font, aussi bien en histoire qu'en art.

★

Art d'écrire. J'ai écrit des centaines de poèmes, presque sans ratures. J'en ai gardé quelques-uns, j'ai brûlé les autres. Et voilà tout mon pauvre métier.

★

Je vais aux choses droitement; quant aux gens que je ne peux pas aborder de même, je les évite ou je les fuis.

★

Allez vers Dieu et vous aurez la paix. Je ne dis pas que ce soit un mensonge, car il y a peut-être des gens qui, ne cherchant que la paix, la trouvent plutôt là qu'ailleurs, en effet.

Il en est du reste, il faut le dire, qui la trouvent tout aussi bien ailleurs. En tout cas, moi, je ne l'y ai pas trouvée. Mais ce n'est pas la paix que je cherchais, seulement la vérité. J'étais excédé, obsédé par l'idée fixe, morbide du néant. Celle-là, je l'avais rencontrée à vingt ans, à la disparition soudaine du premier des êtres qui m'auront été le plus chers. Celui qui personnifiait, à mes yeux, l'intelligence et la vie, je le voyais, tout à coup, étendu, rigide et froid, à jamais muet, encore souriant. Et l'idée n'avait plus, pendant vingt ans, cessé de ronger mon esprit. Et cela ne me paraissait pas vrai. Je ne voulais pas admettre cette fin. Il est vrai que je pensais surtout à l'horrible moment de transition. Ce passage répugnant de la forme à l'informe, cet effroyable glissement de l'être physique au néant. S'il n'y eût eu que le silence et le vol dans la ténèbre définitive de l'esprit familier et chéri, tout le problème se fût peut-être circonscrit dans le cœur. Alors, après beaucoup d'années, j'ai été un jour aiguillé sur une voie que beau-

coup considèrent comme une voie de garage. Pour moi, ce fut un nouveau sentier de la guerre. Je trouvai, au point extrême où mes forces me permettaient d'aller, une lumière merveilleusement vive, mais qui brûle comme du feu.

Heur ou malheur quand le cœur se mêle d'éclairer l'esprit. Il y a aussi l'ombre persistante du doute et le délicieux clair-obscur de la vie. Il y a tout ce qu'on ne peut pas aimer. Il y a tout ce qu'on ne peut pas croire. Il y a tout ce bruit que font les hommes pour combler le majestueux silence. Il y a tout le piètre décor qu'ils dressent pour masquer l'abîme invisible. Il y a, enfin, que les hommes ont bel et bien pris toute la place, là comme ailleurs, et que dans cet endroit précis où l'on vous a dit d'aller, c'est eux que l'on rencontre encore, en fin de compte, et non pas Dieu.

UN AMI DE Mme DE SÉVIGNÉ

JEAN CORBINELLI

d'après des documents inédits

par GEORGES MONGRÉDIEN

Un homme a été pendant trente ans l'ami intime de Mme de Sévigné, de Bussy-Rabutin, de Mme de Lafayette, de Mlle de Scudéry, du P. Bouhours, qui, tous, ont loué à l'envi son affabilité, l'agrément de sa conversation, la sûreté de son amitié, son désintéressement, l'étendue de sa culture et le charme de son esprit. Cet homme, si apprécié de tant de gens de goût, à une époque où l'on était difficile sur ces matières, ne peut pas manquer de nous intéresser.

Jean Corbinelli appartenait à une très vieille famille italienne; sès ancêtres, au xve et au xvie siècles, se paraient héréditairement du titre de « grand gonfalonier » de Florence (1). Son grand-père, Jacques, fut un grand humaniste de la Renaissance; né à Florence en 1534, il fut condamné en 1562 par contumace à une amende de mille ducats et à cinq ans de prison, pour « trahison », dit Bassompierre, bien que Baïf le proclame « sans aucun sien meffait exilé de Florence ». Tantôt à Lyon, tantôt en Italie, il entretient avec Henri Estienne, Scaliger, Baïf, Passerat, Turnèbe, Cujas, une savante correspondance. Attiré par Catherine de Médicis à la Cour de France, il est précepteur du duc d'Alençon en 1569, suit le duc d'Anjou en Pologne et devient le lecteur et « l'intergens de lettres, ses confrères. Comme tous les humanistes, il publia plusieurs auteurs italiens, notamment Boccace, et révéla à Paris le livre de Dante sur la langue italienne. Le Président de Thou, qui l'a bien connu, affirme que c'était « un fort bel esprit », qui dépensait tout son bien à aider les gens de lettres, ses confrères. Comme tous les humanistes, il était assez indifférent en matière de religion : « L'on ne sçavoit de quelle religion était Corbinelli, dit de Thou, c'estoit

(1.) Bibl. Nat. Manus. Dossiers bleus, 210, dossier 5.346.
(2) Il touche à ce titre 300 livres de pension. Voir Bibl. Nat. Manus. Pièces originales, 852, dossier 19.108, ff. 1, 3.

une religion politique, à la Florentine, mais il estoit homme de bonnes mœurs. » Ce que Bayle s'empresse d'interpréter : « Cela peut faire soupçonner qu'il n'avoit que celle d'estre honneste homme. » Il avait épousé une Anglaise, Isabeau Paulmier, qui était fille de la reine et dont il eut plusieurs filles et trois fils, tous baptisés à Saint-Sulpice : Jacques, le 16 avril 1574; Raphaël, le 2 novembre 1581, et Pierre, le 16 février 1583 (3).

Raphaël Corbinelli, qui avait fait ses études au collège des Jésuites de Rome, dont un de ses parents avait été fondateur, était « secrétaire ordinaire de la reine régente » Marie de Médicis et vécut dans l'entourage du maréchal d'Ancre (4); il fut ensuite premier commis du président de Chevry, contrôleur général des finances (5) et eut peut-être à ce titre quelques ennuis, car on trouve un dossier le concernant aux Archives de la Bastille (6). Selon d'Hozier, il avait été, avec ses frères, dès 1607, rétabli par le grand-duc de Toscane dans les privilèges de sa famille « sans que la conduite qu'avait eue leur père, leur pût préjudicier » (7). Il avait épousé en 1609 à Saint-Merry Jeanne Manuelly, fille d'un gentilhomme florentin, dont il eut au moins trois enfants (8).

Son fils Jean, auquel nous avons hâte d'arriver, naquit le 3 février 1622 dans le logis que son père occupait rue de la Cerisaie et fut baptisé, comme ses sœurs, à l'église Saint-Paul. Nous ne savons rigoureusement rien de sa jeunesse, sinon que son père, ruiné avec le maréchal d'Ancre, l'avait laissé sans biens. A trente ans, jeune officier, il est attaché à la personne de Bussy-Rabutin et, pendant la Fronde, lui sert de courrier avec la Cour (9). Bussy l'estimait déjà un « gentilhomme d'esprit et de mérite »; il le fit gouverneur de la Ferté-Gauderon pour le récompenser de ses habiles négociations avec Mazarin, Le Tellier, La Vrillière, Brienne et Foucquet. Inlas-

(3) Sur Jacques Corbinelli, voir : Bibl. Nat. Manus. Cabinet d'Hozier, 104, dossier 2.778; *Thuana*, ff. 30, 35; — Bayle, *Dictionnaire*, 1734, II, 522-524; — Jal, *Dictionnaire critique*, 1872, p. 425; — Rita Calderini de Marchi, *Jacopo Corbinelli et les érudits français d'après la correspondance inédite Corbinelli-Pinelli* (1566-1587). Milan, 1914. Le dernier fils de Jacques, Pierre Corbinelli, était « commissaire ordinaire de la marine » et « conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France du collège des bureaux des finances » (Bibl. Nat. Manus. Pièces originales, 852, dossier 19.108, ff. 8-12); il mourut le 15 janvier 1644, sur la paroisse Saint-Paul. Il laissa quelque bien, car nous voyons sa veuve, Claude le Moyne, faire, notamment à sa filleule Claude de Mante, d'assez nombreuses donations de terres et de rentes (Arch. Nat. Y 195, ff. 215, 314, 337, 415, 416; Y 196, f° 7 V°).

(4) Voir pièces originales précitées, ff. 13-16. — Jal, *loc. cit.*

(5) Tallemant des Réaux, *Historiettes*. éd. Georges Mongrédien, I, 227.

(6) Arch. de la Bastille (Bibl. de l'Arsenal), 10.330, ff. 29-32 (1626-1627).

(7) Bibl. Nat. Manus. Cabinet d'Hozier, 104, dossier 2.778.

(8) Cornélie, baptisée à Saint-Paul le 3 novembre 1620; Jean, et Denise, baptisée le 29 juillet 1631, cf. Jal, *Dictionnaire, loc. cit.*, qui se trompe en faisant de Raphaël un frère de Jacques; d'Hozier signale encore deux fils : Louis, capitaine, et Roger, aide-major.

(9) Bussy-Rabutin, *Mémoires*, éd. L. Lalanne, 1858, I, 208, 271, 381.

sablement, il parcourt le territoire, sans souci des dangers de la guerre civile, de Chaseu à Saumur, de Tours à Corbeil. Il sert avec zèle et à-propos les intérêts de son maître, qui se déclare extrêmement satisfait de ses services. De tout temps, Corbinelli devait se montrer un intermédiaire habile, rompu aux affaires et, au demeurant, nous le verrons, fort amateur d'intrigues de toute sorte, politiques et galantes. Le sang florentin, qui coulait dans ses veines, n'y était sans doute pas pour rien...

C'est ce fidèle serviteur que Bussy-Rabutin envoya, en 1658, vers sa cousine, Mme de Sévigné, pour négocier le fameux prêt de mille pistoles qui devait les brouiller pour un temps. C'est la première fois que la marquise voit ce jeune homme, adroit et cultivé, d'une si agréable conversation. Elle en est charmée. Corbinelli, qui a un joli brin de plume, entreprend, selon la mode du temps, de faire le portrait de Mme de Sévigné, et il s'y montre plus aimable que son maître Bussy-Rabutin. Ravie de cet éloge, Mme de Sévigné le prend pour « lecteur »; voilà Corbinelli « illustre dans l'empire des Précieuses » et digne de figurer dans le *Dictionnaire* de Somaise, qui vante son esprit fin, sa douceur et son goût pour la musique (10). Des lettres de La Rochefoucauld nous le montrent, en 1662, familier du salon de Mlle de Scudéry, où s'élabore la Carte de Tendre, et de celui de Mme de Sablé (11). Mme de Sévigné le présente à son amie Mme de Lafayette qui, elle aussi, parle de lui comme d'un « garçon d'esprit et de mérite ». Obligeant, discret, d'une conversation enjouée, Corbinelli réussit parfaitement auprès de ces dames. Auprès d'elles, adroitement, il cherche, par le moyen de l'intrigue, à se pousser dans le monde.

Corbinelli est entré profondément dans l'intimité de Mme de Lafayette; longuement ils ont discuté des problèmes qui passionnent les Précieuses, et du problème des problèmes, qui est celui de l'amour. Corbinelli, très féru de la galanterie à la mode, n'a pas, sur ce sujet, les mêmes sentiments que la sage et froide comtesse. Un jour, à la campagne, pour fixer leurs idées respectives, ils sont convenus de rédiger chacun un petit résumé de leurs *Raisonnements sur l'amour*. Les voilà sous une tonnelle, chacun au bout d'une même table, se défiant du regard et alignant sur le papier leurs arguments. Mais Corbinelli, pour une fois, manque de discrétion; entre ses pages et celles de Mme de Lafayette, il veut faire la société précieuse juge. Malgré ses promesses, il communique les deux

(10) Somaise, *Dictionnaire des Précieuses*, éd. Ch. L. Livet, 1858, I, 60, qui précise que Corbinelli habite dans le quartier du Temple.
(11) Bibl. Nat. Manus. fonds franç. 22.126, f° 344; — La Rochefoucauld, *Œuvres*, éd. Gilbert et Gourdault, 1881, III, 146.

cahiers à Mlle de la Trousse, qui en réfère au savant Huet, ami de la comtesse. Celle-ci, apprenant cette petite trahison, s'en indigne et écrit à Huet :

J'ai trouvé mauvais et très mauvais que Corbinelli, en qui j'ai une confiance si entière que je ne lui recommande même pas le secret, parce qu'il est lui-même le secret en personne, ait montré à Mlle de la Trousse une chose que j'écris à lui seul, à la campagne, sur le bout d'une table, pendant qu'il écrit de l'autre côté sur le même sujet; et j'ai trouvé mauvais que ce que je n'ai écrit que pour lui et sans l'avoir jamais relu; que ce que je ne lui ai laissé qu'un moment parce que je le voulais brûler, ne comptant non plus cela pour quelque chose que je compte les lettres que j'écris tous les jours à quoi je ne pense pas; que cela même enfin il le montre sans en rien dire à Mlle de la Trousse; et qu'il lui en laisse prendre une copie, et qu'il lui défende même si peu de le montrer que vous m'écrivez, sans y entendre de finesse, que vous l'avez lu. Ha ça! êtes-vous encore fâché? trouvez-vous que j'ai grand tort (12)?

Comme nous aimerions pouvoir lire ces deux dissertations sur l'amour! Elles sont malheureusement perdues et nous ne saurons jamais exactement en quoi les sentiments de Corbinelli s'opposaient à ceux de Mme de Lafayette.

Grâce à Mme de Lafayette, Corbinelli a pénétré dans l'alcôve de la charmante Henriette d'Angleterre, frivole et coquette, qui entretient un commerce de lettres galantes avec le comte de Guiche, par l'intermédiaire d'une de ses filles d'honneur, Mlle de Montalais, intrigante qui se mêle des affaires de cœur de toute la Cour. C'est elle qui détient les lettres du comte de Guiche, fort compromettantes pour Madame. Monsieur, mis au courant de l'affaire qui risque de le ridiculiser, éloigne Mlle de Montalais de sa femme et la fait enfermer dans un couvent. L'adroite confidente, avant sa réclusion, trouve le moyen de faire passer le précieux paquet des lettres du comte de Guiche entre les mains de son amant, un certain Malicorne, et de Corbinelli.

Voilà notre homme engagé dans une affaire secrète qui va le mener plus loin qu'il ne pense. Mais il est à son aise dans ces petits secrets d'alcôve où son obligeance et sa complaisance trouvent leur emploi.

L'exil opportun du comte de Guiche en Lorraine a laissé une place de « mourant », comme disaient les Précieuses, à prendre auprès d'Henriette d'Angleterre. Le marquis de Vardes, un fat imprudent, lassé de sa liaison avec la comtesse de Soissons, une des nièces de Mazarin, songe à conquérir cette place. Il est vrai qu'il a été jusqu'alors l'ami intime du comte de Guiche, mais n'est-on pas toujours trahi par son meilleur ami?

(12) Lettre du 15 mai 1663 publiée par C. Trochon, *Le Correspondant*, 25 décembre 1876, p. 1096, d'après Bibl. Nat. Manus. fonds franç. 15188, f° 10. Voir sur la même affaire, une autre lettre de Mme de Lafayette du 11 juin 1663, dans C. Henry, *Lettres inédites de Mme de Lafayette*, 1879, p. 5-6.

Le marquis de Vardes s'attache Corbinelli, mesurant son habileté et les services qu'il lui pourra rendre dans cette nouvelle intrigue. Au surplus, Corbinelli ne détient-il pas les lettres de Madame au comte de Guiche? Madame ne lui saurait-elle pas un gré infini s'il parvenait à lui rendre cette correspondance compromettante? Corbinelli promet d'aider Vardes dans cette entreprise délicate. Il en entretient Mme de Lafayette, qui est de tous les secrets de Madame; la comtesse en parle à sa belle-sœur, la Révérende Mère de Lafayette, supérieure du couvent de Chaillot, qui a été l'éducatrice d'Henriette d'Angleterre. La pieuse maison des Visitandines sera le lieu discret où se fera la remise des lettres. Rendez-vous y est pris. Madame y vient et y rencontre Vardes, porteur du précieux dépôt que lui a remis Corbinelli. De ce jour, la pauvre Madame n'est plus qu'un jouet entre les mains de Vardes, le plus fourbe et le plus ambitieux des hommes (13).

Mais Vardes ne se contente pas d'acheter à ce prix les faveurs de Madame. Il est mêlé à toutes les intrigues de la Cour et trempe dans le petit complot de la fameuse *lettre espagnole*. Il s'agit d'une dénonciation anonyme, adressée à la Reine, et heureusement interceptée à temps, des amours naissantes du Roi pour Mlle de la Vallière. Un beau jour, le complot, par les aveux de Madame, est découvert. Le Roi, qui n'entend pas qu'on se mêle de ses affaires de cœur, surtout pour y faire obstacle, prend des mesures sévères. Le marquis de Vardes est invité à rejoindre son gouvernement d'Aigues-Mortes et à n'en plus sortir jusqu'à nouvel ordre. Quant à Corbinelli, qui a lié son sort à celui de cet imprudent, il devra le suivre en Provence, où il sera tout simplement jeté en prison.

Dans l'indolente Provence, Corbinelli souffre, loin de Paris, plus de l'exil que de sa détention, car il n'est pas si étroitement surveillé qu'il ne puisse donner de ses nouvelles à ses amis. Le Roi s'inquiète de cette situation et réitère ses ordres au gouverneur de la place :

Je vous ay ci-devant ordonné de faire garder seurement Corbinelli, sans permettre qu'il eust communication avec qui que ce soit de vive voix ny par escrit. Cependant comme j'ay appris qu'il a donné de ses nouvelles en cette ville depuis sa détention, et que l'on y a vu de ses lettres, je vous escris celle-cy non seulement pour vous réitérer sur cela mes intentions, mais aussi pour vous dire qu'afin que cy après pareille chose n'arrive, je désire que vous fassiez reserrer ledit Corbinelli dans les prisons ordinaires d'Aigues-Mortes et à l'y faire garder à veue jour et nuit par des officiers et soldats de la garnison, en sorte que vous me puissiez respondre de ses actions et qu'il n'en arrive faute. Et m'en reposant sur vous, je prie Dieu, etc... Paris, 18 avril 1665, signé : LOUIS (et plus bas) : LE TELLIER. — J'adjouste ce mot pour vous dire qu'ayant ordonné au sieur de Bezons d'interroger de nouveau Corbinelli, mon

(13) Cf. E. Magne, *Le cœur et l'esprit de Mme de Lafayette*, 1927, p. 75.

intention est que lorsque ledit sieur de Bezons ira à Aigues-Mortes, vous ayez à le laisser entrer au lieu où sera gardé ledit Corbinelli et à l'y laisser voir et interroger (14).

Cependant le souvenir de ses belles amies de Paris ne cesse de hanter la mémoire du prisonnier. En dépit des défenses, il éprouve le besoin de leur écrire. D'ailleurs, le roi s'est montré libéral à son égard et a adouci le régime de sa prison. Il adresse donc, par une voie détournée et complaisante sans doute, à Mlle de Scudéry, cette lettre (15) :

De ma prison, ce 7 septembre (1665).

Voilà le propre caractère de l'agenda. Recognoissés le bien, mademoiselle, et de plus vous verrés votre nom. Il ni a ni mystère ni déguisement à tout ceci.

Vous verrés ma lettre et, possible,
Ne serés vous pas insensible
Et cruelle jusqu'au poinct
De lire et ne respondre point.

Benserade vous le dit pour moi, et en effet vostre générosité ordinaire seroit bien bizarre d'oublier un ami qui, pendant dix-huit mois d'une prison très rigoureuse a pensé à vous comme les amans font à leurs maistresses. J'ai tant de fois songé à tout ce que nous avons fait, à tout ce que nous avons dit, sur un certain sujet; j'ai fait mon cours de beaux sentimens, de générosité, d'amitié parfaitte, pendant le temps de cette affaire, et il est vrai que j'ai appris la grande science non seulement à vous entendre, mais encor à vous veoir faire et en faisant de petites choses sur le modelle des grandes, ou que vous machiniés, ou que vous exécutiés, ou du moins que vous méditiés. Auriés-vous donc oublié un homme qui estudioit vostre âme et vostre esprit avec tant d'appliquation, d'admiration et de plaisir? Je ne le crois pas, quoique les apparences soient fortes, car vous ne m'avés point escrit sur la liberté presque entière que le roy m'a si bénignement accordée; je ne tiens plus qu'à un filet, et je ne suis en prison que parce que je ne pouvois pas sortir d'un grand chasteau, si je le voulois, mais aussi je ne le voudrois pas, tant que M. de Vardes sera dans le sien, si bien qu'au vrai je ne suis prisonnier que vraisemblablement et come par métaphore; vostre silence pourtant ne vous a fait aucun tort dans mon estime, car je me suis escrit de vostre part et me suis fait une civilité telle assurément que vous me la ferés, mais pour ne vous pas accoutumer à ces sortes de supplemens, je ne vous responds point encore à la lettre que vous m'escrirés sans doute. Je vous prie de dire à M. de Pelisson que je sçais qu'il a eu quelque pitié de moy et que je me trouve infiniment honoré de ces marques d'un souvenir très agréable. J'ose encore vous supplier de faire mes très humbles baisemains à Madame Aragonès, à Mademoiselle Robineau, à Mademoiselle Fortelle (?) vos bonnes amies et les miennes. Je croy, si mes misères ne m'ont fait perdre leurs bonnes grâces, du moins sçais-je qu'on ne pert pas les vostres par là; c'est bien plutost le chemin d'y parvenir si on ne les avoit pas.

Au prochain Samedi, dans son salon de la rue de Beauce, Sapho fait part à toutes ses amies de l'amical message de Corbinelli et la société évoque avec mélancolie l'aimable sou-

(14) Lettre *inédite*. Bib. Nat. Manus. Nouv. acq. franç. 9669, f° 46.
(15) L'original est aux Archives de la Bastille, 12462. Il en existe une copie de Monmerqué à la Bibl. Nat. Manus. Nouv. acq. franç. 22129, f° 143 V°; un extrait en a été publié par Bathery et Boutron, *Mlle de Scudéry*, 1873, p. 445. Voir aussi p. 461.

venir du galant d'autrefois. Mlle de Scudéry, dès que le prisonnier a été relâché, a écrit au marquis de Vardes une lettre à laquelle Corbinelli, à qui son maître l'a communiquée, répond ainsi :

Ce 23 mars [1666].

J'ai leu vostre lettre à M. de Vardes. Elle l'a consolé de ce premier malheur qui suit immédiatement la liberté, comme vous dittes [sans doute l'exil] ; il vous rend mille très humbles grâces de vos intentions et vous sçait fort mauvais gré de vostre pruddence; il vous convie d'avoir la bonté de remercier pour lui Mademoiselle Legendre et toutes les trois dames qui vous ont prié de lui faire des civilités de leur part.

Vous m'avés fait un très grand honneur d'avoir jugé de mes sentiments par les vostres, sur le sujet de ma dernière liberté; il est vrai que je ne sentis pas ma première; aussi n'en ai-je guère joui, car le coup que ce pauvre home me donna me retint longtemps auprès de lui et depuis je n'ai sorti que deux heures par jour parce qu'il me chassoit par les espaulles; si vous sçaviés la bonté de son cœur et sa générosité *innata*, vous l'aimeriés comme vous faittes tous les vrais héros. Que ce rouge a deub rougir de fois! Mais non, je ne veus point entamer ce sujet que je ne sois teste à teste avec vous; plust à Dieu qu'elle (?) y fust aussy! Ah! que je la convaincrois bien, nous avons bien parlé de l'hoste et de l'hosteria. J'espère qu'il en sortira, puisque vous le dittes, mais ce ne sera jamais si tost que je le désire (16). Si vous sçaviés la joie que j'ai senti de l'avoir servi (je crois un peu utillement), vous m'aimeriés encore plus que vous ne faittes; au reste ma prison m'a servi à me faire cognoistre à moi-même; je ne sçavais que j'eusse tant de courage, et mesme tant d'audace dans les occasions difficiles; et je suis bien aise de m'estre veu à l'espreuve. Je craindrai moins à ceste heure que vous ne vous lassiés de m'aimer et c'est le plus grand fruit que je veille tirer de mes malheurs passés. Escrivés-moi quelquefois des nouvelles, du moins les publiques, nous sommes ici au bout du monde; mais faittes le quand vous ne sçavez que faire; adieu, divine personne; monsieur de Vardes vous mande par moi qu'il vous entrestime vous et M. de Langlade d'estre amis. C'est un très bon signe pour l'une et pour l'aultre; et que de choses j'ai à vous dire! J'ai peur de les oublier; adieu, je suis pressé. M[lle] Vireau (?) vous adore, mais adore au pied de la lettre (17)

Mais bientôt Corbinelli, sorti de prison et encore tenu éloigné de la Cour, cherche à rétablir sa situation. Le cardinal de Retz, qui est à Rome, essaie vainement d'obtenir pour lui un bénéfice (18). Il voyage cependant; le 6 mai 1669, son ancien protecteur Bussy-Rabutin lui écrit : « Je suis en Bourgogne depuis la fin de 1666, pour une pareille raison que celle qui vous fait être en Languedoc, c'est-à-dire exilé comme vous (19). » La publication, clandestine d'ailleurs et faite sans son aveu, de la trop piquante *Histoire amoureuse des Gaules* où tant d'histoires galantes et scandaleuses étaient révélées au public, avait valu à Bussy-Rabutin cet exil, qui ne devait pas connaître de retour. Et Corbinelli de répondre : « Il (Vardes) nous apprit qu'il avait ouï dire que vous vous

(16) Allusion probable à Pellisson, compromis dans l'affaire Foucquet, emprisonné à la Bastille, dont il était sorti depuis le 16 janvier 1666.
(17) Lettre *inédite*. Archives de la Bastille, 12462.
(18) Lettre du 20 déc. 1668, dans M[me] de Sévigné, *Lettres*, I, 537.
(19) Bussy-Rabutin, *Correspondance*, éd. L. Lalanne, 1858, I, 163.

passiez fort bien de ce monde de là-bas [la Cour]... Pour moi, je me suis plongé dans la lecture des poètes latins, et principalement des Satires (20). » Car, pendant sa longue détention, comme tous les prisonniers, Corbinelli a beaucoup lu; et c'est peut-être son passage en prison qui a fait de lui un homme de lettres.

On voit cependant que l'expérience lui a profité et qu'il se montre assez désabusé sur la Cour où il en coûte parfois très cher de se mêler des affaires des grands : « Leurs fers sont dorés véritablement, écrit-il à Bussy-Rabutin, mais ce sont toujours des fers (21). » Quoi qu'il en soit, l'exilé ne rêve que de Paris. C'est au printemps de 1670 qu'il est autorisé à revenir dans la capitale. Mme de Sévigné s'empresse d'en aviser Bussy-Rabutin, moins heureux : « Nous avons ici M. de Corbinelli, j'en ai une joie sensible (22). » Et Bussy de répondre de sa lointaine Bourgogne : « J'attends ici M. de Corbinelli avec une impatience extrême. Nous en dirons de bonnes (23)... » Tout de suite, par son esprit amusant, son charme personnel, il enchante à nouveau Mme de Sévigné : « Son esprit, son cœur et ses sentiments me plaisent au dernier point. C'est un bien que je vous dois; sans vous je ne l'aurois jamais vu (24). » Sans cesse, Bussy-Rabutin réclame la présence de Corbinelli comme un bienfait, un réconfort; sa cousine consent à s'en priver un moment en sa faveur :

Il a des tendresses pour vous qui rallumeraient les miennes quand je n'y serais pas disposée. Je vous trouve heureux d'avoir devant vous le plaisir de le voir. Pour moi, j'ai derrière celui de l'avoir vu, dont je suis au désespoir; car, en un mot, son esprit est fait pour plaire au mien. Je n'avais rien trouvé en son absence qui me pût consoler de lui. Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime. Ainsi je perds ma joie et la douceur de ma vie en le perdant. J'admire par quels enchainements sa destinée le porte à deux cents lieues de moi, et son intérêt m'y fait consentir, contre le mien (25).

Ainsi la marquise se passe difficilement de l'ami qui sait sans doute la flatter, mais l'aimer aussi, la distraire et l'occuper.

Cependant, ses affaires, ou plutôt celles du marquis de Vardes, qui n'est pas ingrat et se montre généreux envers lui, l'ont rappelé en Provence. Il s'en va visiter Mme de Grignan, est ravi de la voir partager sa tendresse pour sa mère et il écrit à cette dernière « des merveilles » sur sa fille (26). Quel meilleur chemin pourrait-il prendre pour gagner le cœur de

(20) Bussy-Rabutin, *Correspondance*, éd. L. Lalanne, 1858, I, 169, Toulouse, 25 mai 1669.
(21) *Ibidem*, I, 183, Montpellier, 16 juin 1669.
(22) *Ibidem*, I, 265, Paris, 7 mai 1670.
(23) *Ibidem*, I, 271, Chaseu, 15 mai 1670.
(24) *Ibidem*, I, 292, 6 juillet 1670.
(25) Mme de Sévigné, *Lettres*, I, 561, 17 juin 1670.
(26) *Ibidem*, II, 93, 6 mars 1671. Voir aussi II, 218, 15 mai 1671.

Mme de Sévigné que de lui chanter les louanges de sa fille?

Son amitié pour Mme de Sévigné ne lui fait pas oublier ses autres amies; il est le premier à féliciter Mlle de Scudéry lorsqu'elle remporte, grâce à Pellisson, le premier prix d'éloquence décerné par l'Académie française pour un assez médiocre *Discours sur la Gloire* (27). Mais, entre auteurs, on ne manque jamais l'occasion de se congratuler. Or, précisément, Corbinelli vient de publier son premier livre. C'est un simple recueil galant, à l'usage des dames, une anthologie des meilleurs poètes du siècle où Théophile, Voiture, Tristan, Colletet et Malleville voisinent avec Corneille, Benserade, Sarasin et Segrais. L'ouvrage se présente sous la forme commode d'un recueil de pièces, classées par ordre alphabétique des matières : âge, absence, amitié, amour, constance, coquetterie, etc. Ainsi la précieuse aura facilement sous la main un madrigal sur le sujet qui l'intéresse. Ouvrage sans aucune orginalité, mais que les dames apprécieront et qui dénote au moins une fréquentation quotidienne de la poésie légère (28).

Le succès de cet aimable florilège donne de l'assurance à Corbinelli. Sa correspondance atteste ses préoccupations littéraires. Il se montre volontiers didactique, voire pédantesque. Il n'hésite pas à donner des conseils sur l'art d'écrire à Bussy-Rabutin, en lui faisant l'éloge d'Horace. Il abonde en citations latines et, pour présenter ses vœux de nouvel an à Bussy-Rabutin, éprouve le besoin de citer Juvénal! Il prend un peu trop volontiers, à notre gré, l'allure d'un régent de collège (29). De plus, à partir de cette date, Corbinelli tombe dans une « dévotion extrême » (30), assez suspecte, comme nous le verrons, et fort peu orthodoxe, qui est plutôt un mysticisme philosophique assez proche de l'incrédulité profonde.

Avec tout cela, Corbinelli reste pauvre (31); ses amis s'évertuent à lui faire obtenir quelque charge rémunératrice ou une de ces pensions que le Roi dispense à quelques « beaux esprits » qui ne le valent pas. Comme jadis le cardinal de Retz à Rome, Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan, Mme Scarron interviennent pour lui; le Roi, qui n'a pas oublié un passé récent, où Corbinelli s'est montré imprudent, reste sourd à tous les appels; « on ne peut rien obtenir pour lui » (32).

(27) Cf. Rathery et Boutron, *Mlle de Scudéry*, 1873, p. 464.
(28) *Sentimens d'amour tirez des meilleurs poètes modernes*, par le sieur Corbinelli. Barbin, 1671, 2 vol. in-12.
(29) Mme de Sévigné, *Lettres précitées*, III, 69, 16 mai 1672.
(30) Bussy-Rabutin, *Correspondance* précitée, II, 269, 26 juin 1673.
(31) Mme de Sévigné, *Lettres*, III, 190, 9 février 1673, lettre de La Rochefoucauld.
(32) *Ibidem*, III, 211, lettre de Mme de Lafayette du 14 juillet 1673.

Corbinelli se console en étudiant la philosophie de Descartes qu'il enseigne à Mme de Grignan; il voudrait bien que le bruit de sa récente dévotion s'étendît : « Il y a si longtemps que le contraire dure, écrit-il à Bussy-Rabutin, que ce changement en ferait peut-être un à ma fortune (33). » En attendant, il traduit Tacite, annote l'*Art poétique* d'Horace, entreprend un traité de rhétorique, un traité de l'art historique (34). Mais sa faveur va toujours à la philosophie de Descartes, qu'il trouve « délicieuse, non seulement parce qu'elle détrompe d'un million d'erreurs, où est tout le monde, mais encore parce qu'elle apprend à raisonner juste » (35). Quand il n'est pas à Grignan à disserter avec la fille, nous le retrouvons à Livry ou à Vichy, à côté de la mère, qui, lorsqu'elle s'en va aux Rochers, se plaint de son absence. Leur intimité est devenue une impérieuse nécessité, dont la privation les fait souffrir autant l'un que l'autre. La marquise a besoin de son philosophe, pour épancher ses confidences, et lui a besoin d'elle comme de l'air du temps, pour vivre. Loin de la marquise, il est désorienté, se sent abandonné; il végète et s'ennuie de son babillage. Il fait d'elle sa « souveraine passion »; il a besoin de lire sur son épaule les lettres presque quotidiennes qui partent pour Grignan et auxquelles il ajoute souvent quelques lignes de sa main. Quant à la marquise, tout lui paraît triste quand son ami n'est pas là « pour réchauffer et pour réveiller la société ». Bussy-Rabutin s'en rend bien compte, qui lui écrit de Chaseu : « Je vous trouve entre la mère et la fille, monsieur, et vous me paraissez là si bien que je ne vous ôterai pas (36). » Pour amuser sa chère amie, Corbinelli, de temps à autre, rime quelques poésies fugitives que la marquise estime à leur juste valeur :

> Il est vrai qu'il traite de petits sujets fort aisés, écrit Mme de Sévigné à sa fille, dans les poésies que je vous ai envoyées; mais il prétend que les anciens ont fait ainsi, parce que c'est de la prose rimée, qu'Horace a mise en crédit : voilà de grands mots. Il a fait une épître contre les loueurs excessifs; elle fait revenir le cœur... il est en vérité fort amusant, car toujours il a quelque chose dans la tête (37).

Mme de Sévigné ne consent à se séparer de son « fidèle Achate » qu'en faveur de Bussy-Rabutin ou du cardinal de Retz qui le reçoit souvent à Commercy. L'ancien frondeur apprécie autant en Corbinelli l'habileté du négociateur que l'amateur de belles-lettres. « Le Cardinal l'aime autant que nous », dit la marquise. Les Corbinelli ont de lointains liens de parenté avec les Gondi; Retz l'aime tant qu'il fera au

(33) Bussy-Rabutin, *Correspondance* précitée, II, 285, 15 juillet 1673.
(34) Mme de Sévigné, *Lettres* précitées, III, 215, 15 juillet 1673.
(35) *Ibidem*, III, 223, 23 août 1673.
(36) *Correspondance* précitée, III, 33, 14 mai 1675.
(37) *Lettres* précitées, IV, 519, 6 juillet 1676.

« pauvre Corbinelli », comme dit La Rochefoucauld, une pension substantielle :

M. le cardinal de Retz, le plus généreux et le plus noble de tous les hommes, a voulu lui donner une marque de son amitié et de son estime : il le reconnaît pour son allié, mais bien plus pour un homme aimable et fort malheureux. Il a trouvé du plaisir à le tirer d'un état où M. de Vardes l'avait laissé, après tant de souffrances pour lui, et tant de services importants; et enfin il lui porta avant-hier 200 pistoles pour une année de la pension qu'il lui veut donner. Il y a longtemps que je n'ai eu une joie si sensible. La sienne est beaucoup moindre; sa philosophie n'en est pas ébranlée (38).

Corbinelli peut se croire désormais à l'abri du besoin et libre de poursuivre en paix le commentaire qu'il a entrepris sur cent maximes de La Rochefoucauld. Hélas! la fortune ne devait jamais lui sourire. Le cardinal de Retz meurt quelques mois plus tard; et la pension de Corbinelli s'éteint avec lui (39). Un malheur n'arrive jamais seul; Corbinelli perd un temps et un argent également précieux à soutenir un procès en faveur d'une de ses nièces, qui périra tragiquement dans un accident de voiture (40).

Devant tant de déboires, le marquis de Vardes s'émeut; à son ancien secrétaire et confident, qui a tant souffert pour lui, et qu'il prend pour « chef de son conseil », il fera à son tour, par donation entre vifs, une pension de 1.200 livres qu'il accompagne « d'une si admirable sauce, qu'il a assaisonnée de tant de paroles choisies et de sentiments si tendres et généreux, que la philosophie de notre ami n'y résiste pas » (41). Corbinelli, qui approche de la soixantaine, avait grand besoin de cette aide; il a du moins la consolation de n'avoir point jadis obligé un ingrat et de n'avoir pas subi pour rien deux ans de prison.

Grâce à cette aide providentielle, Corbinelli qui, désormais « porte perruque », se trouve à la tête des affaires du marquis de Vardes, et se jette, à corps perdu, dans « l'avocasserie »; il va pouvoir mettre au jour un nouveau recueil d'extraits, qu'il aime à colliger parmi l'œuvre des meilleurs écrivains, où sa chère amie Mlle de Scudéry n'est pas oubliée (42). Mais ces aimables badinages ne sont que les agréables passe-

(38) *Lettres* précitées, V, 506, 18 décembre 1678.
(39) *Ibidem*, V, 562, 25 août 1679.
(40) *Ibidem*, VIII, 165, 13 août 1688. A cette époque (1679), il tente d'accommoder un projet de mariage entre Mlle de la Trousse et Charles de Sévigné, *ibidem*, VII, 38.
(41) *Ibidem*, VII, 371, 1er mai 1680; VII, 195, 20 octobre 1682; cf. Bussy-Rabutin, *Correspondance* précitée, V, 110, 30 avril 1680. Vardes cependant, plus tard, rayera Corbinelli de son testament. Mme de Sévigné, *Lettres*, VIII, 179, septembre 1688.
(42) *Extraits de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres autheurs de ce temps, tirez de Balzac, Voiture, Costar, Urfé, Gomberville, Molière, Scudéry, Bergerac, Sarasin, Le Pays, Ablancourt*, divisez en V tomes par le sieur Corbinelli. Amsterdam, 1681. L'ouvrage n'eut guère de succès, car les exemplaires invendus furent remis en circulation avec un nouveau titre en 1696 (Bibl. Nat. 8° Z 17003).

temps d'un homme d'esprit. Corbinelli n'a pas cessé de s'intéresser à la philosophie de Descartes :

> Son détachement me fait envie; en changeant d'objet, on en ferait un saint; il est cependant si bon, et si charitable pour le prochain, que je crois que la grâce de Dieu se cache sous le nom de cartésien. Il convertit plus d'hérétiques par son bon sens, et par ne les pas irriter par des disputes inutiles, que les autres par la vieille controverse (43).

Corbinelli se perd davantage chaque jour dans sa « dévotion spéculative », assez particulière, qui le tient éloigné des autels. Mme de Sévigné espère que Dieu lui donnera un jour la grâce, après tant de speculations sur l'au-delà : « J'espère toujours qu'en se jouant ainsi avec elle (la dévotion), il s'y attrapera, et se trouvera tout empêtré dans ses méditations, comme un oiseau dans de la glu (44). » Mais notre philosophe en tient encore trop pour Epicure et la volupté (45).

Ces divers travaux retiennent trop souvent, au gré de Mme de Sévigné, Corbinelli à sa table de travail. Il approche maintenant de soixante-dix ans et le chemin lui est long et pénible entre son lointain faubourg Saint-Germain et le Marais. Aussi la marquise, qui ne peut se passer de son vieil ami, prend-elle le parti de le recueillir et de l'héberger chez elle, à l'hôtel Carnavalet. Corbinelli, tout heureux, accourt; il fait maintenant partie de la maison, presque du mobilier, si bien que Mme de Sévigné, à force de le voir, ne le regarde plus et ne sent plus son indispensable présence. Très joliment, elle écrit à sa fille :

> Depuis qu'il est logé ici, je ne le vois plus, et quand on lui en demande la raison, il répond *que je suis trop près :* cette plaisanterie est une vérité. Si quelquefois le matin je ne me trouvais à son passage quand il va à l'un des trois ou quatre dîners où il est tous les jours prié, je ne le reconnaitrais plus; je suis contrainte de le souhaiter au faubourg Saint-Germain, afin de reprendre le commerce que nous avons depuis plus de trente ans (46).

Dans l'accueillant hôtel Carnavalet, Corbinelli, souvent retiré en son cabinet, continue ses études religieuses; en ce moment, « il a Molinos dans la tête ». Incapable de fixer sa doctrine, il continue à dévorer les mystiques et les Pères de l'Eglise; au président Moulceau, il écrit : « De vous dire à quoi la théologie mystique me peut être utile, je n'en sais rien; mais enfin je défie tous les directeurs d'en savoir autant que moi seul, et de connaître les règles du cœur, par rapport à la sainteté chrétienne, aussi bien que moi (47). » Sa meta-

(43) Mme de Sévigné, *Lettres*, VII, 477, 24 novembre 1685.
(44) *Ibidem*, VIII, 146, 24 novembre 1687.
(45) *Ibidem*, VIII, 145, 2 décembre 1687. Il traduit à cette époque Isocrate et Démosthène, VIII, 159.
(46) *Ibidem*, VIII, 504, 505, 2 mars 1689.
(47) *Ibidem*, VIII, 122.

physique embrouillée semble s'arrêter en chemin et ne pas dépasser la psychologie.

Mais la marquise, dont la religion est solidement assise, et qui ne perd confiance ni en son ami ni en Dieu, espère toujours que tant d'études et de lectures le conduiront sur le chemin de la foi :

Corbinelli est tout pétri dans le mystique, écrit-elle à sa fille, il y a plus d'un an; je suis dans cette confidence; tous les dehors de la place sont tellement pris qu'il ne peut souffrir d'autres lectures... Il brûle tout ce qu'il griffonne... Je ne sais ce que je ne donnerais point pour voir le corps de la place aussi bien pris chez lui que tous les dehors le sont, et voir ce que ferait la vraie dévotion dans un esprit aussi vif et aussi étendu. Si j'étais digne de demander à Dieu cette grâce, je le ferais de tout mon cœur (48).

En dépit des saintes lectures de Corbinelli, où Mme de Sévigné n'entend rien et qui le mènent « au delà de sainte Thérèse », il aura toujours manqué à ce juste de bonne volonté la Grâce pour trouver la Vérité qu'il a sans cesse frôlée sans l'atteindre...

Mme de Grignan, à qui Corbinelli révéla jadis la philosophie de Descartes, voit plus clair que sa mère et sent bien que cette fumeuse mystique, inspirée peut-être par le Démon, cette spiritualité confuse, ne mèneront jamais son philosophe au rivage serein de la foi. Aveuglée par son amitié, Mme de Sévigné s'obstine à le défendre, et y met quelque véhémence :

Mais je vous gronde, ma chère comtesse, de trouver notre Corbinelli le *mystique du diable.* Votre frère en pâme de rire; je le gronde comme vous. Comment, *mystique du diable,* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire; qui ne cesse d'avoir commerce avec les ennemis du diable, qui sont les saints et les saintes de l'Eglise! Un homme qui ne compte pour rien son chien de corps; qui souffre la pauvreté *chrétiennement* (vous direz *philosophiquement*); qui ne cesse de célébrer les perfections et l'existence de Dieu; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours; qui ne cherche point les délices ni les plaisirs, qui est entièrement soumis à la volonté de Dieu! (49.)

Absorbé par ses études mystiques, Corbinelli en vient à délaisser la littérature profane et ses anciens travaux sur les historiens latins. Ses amis doivent lui dérober son manuscrit des extraits de Tite-Live pour les mettre au jour, sans oser faire paraître le nom de l'auteur au titre, mais non sans faire son juste éloge dans la préface (50).

Hélas! une longévité extraordinaire donne à Corbinelli le triste privilège de voir disparaître un à un tous ses amis :

(48) Mme de Sévigné, *Lettres*, IX, 199, 11 septembre 1689.
(49) *Ibidem*, IX, 414, 15 janvier 1690.
(50) *Les anciens historiens latins réduits en maximes.* Tome I. Tite-Live, Paris, 1694. Un second volume, consacré à Tacite, ne parut jamais. Selon Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, les jésuites du Collège Louis le Grand en détenaient le manuscrit, qui était en 1823 à la Bibliothèque du Conseil d'Etat.

Retz, Bussy, Vardes, Mme de Sévigné, Mme de Grignan, Bossuet, Boileau, ont quitté ce monde, dont il reste, isolé, comme un témoin attardé.

Il consacre ses dernières forces à payer, en la personne du cardinal de Retz et de la duchesse de Lesdiguières, la dette de reconnaissance qu'il doit à la maison de Gondi. A la duchesse, qui en fait les frais, il dédie une monumentale *Histoire généalogique de la maison de Gondi*, enrichie de portraits et de blasons (51).

L'âge n'avait pas altéré les facultés de l'octogénaire; d'Hozier, qui le connut, atteste qu'en 1706, à quatre-vingt-quatre ans, il avait conservé « le feu de sa jeunesse » (52). Il avait adopté la devise de Fontenelle : « Tenir peu de place et en changer peu. » Elle devait prolonger l'un et l'autre au delà de la durée normale de la vie humaine. On conte sur lui cette anecdote qui prouve qu'il n'avait point, avec l'âge, perdu la vivacité d'esprit ni l'à-propos. Ayant prononcé quelques paroles imprudentes au cours d'un dîner, il fut convoqué chez M. d'Argenson, lieutenant général de police, qui l'interrogea. Qu'on juge s'il s'en tira habilement :

— Où avez-vous soupé tel jour?
— Je ne crois pas m'en souvenir.
— Connaissez-vous tels et tels princes?
— Je l'ai oublié.
— N'avez-vous pas soupé avec eux?
— Je ne m'en souviens pas du tout.
— Il me semble qu'un homme comme vous devrait se rappeler ces choses-là.
— Oui, monsieur, mais devant un homme comme vous, je ne suis plus un homme comme moi.

Un autre jour, vers 1715, il répondit à un de ses amis qui lui trouvait mauvais visage : « Il est bien question de mauvais visage! C'est beaucoup à cent ans d'en avoir un (53). »

Car il passait communément pour centenaire, et cela un peu prématurément. En effet, lorsqu'il mourut, en sa maison de la rue Royale, le 28 juin 1716, le curé de Saint-Paul inscrivit sur son registre qu'il était « âgé de cent cinq ans ou environ » (54). A la vérité, il avait quatre-vingt-quatorze ans et cinq mois; son ami Fontenelle, un vrai centenaire celui-là, devait le battre de quelques longueurs...

51) Paris, 1705, 2 vol. in-4° (Bibl. Nat. Lm³ 457). Il fut aidé, en ce travail, par Antoine Pezev, peintre, héraut d'armes de l'ordre de Saint-Lazare. Cf. Bibl. Ars. Manus. 4953, ff. 2-20; — Barbier, *Supercheries littéraires dévoilées*, I, 786; — Joannis Guigard, *Bibliothèque héraldique de France*, 1861, p. 374.
(52) Bibl. Nat. Manusc. Cabinet D'Hozier. 104, dossier 2778.
(53) E. Gérard-Gailly, *Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amis*. 1909, p. 153.
(54) Jal, *Dictionnaire précité*, p. 425

MORT DE MON PÈRE

par LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Les pages suivantes sont extraites du premier volume, intitulé : Mort de mon père, *d'un roman dont le titre général n'est pas encore arrêté. Elles ont trait à une partie de bridge qui se joue dans le jardin de la maison de campagne où passent l'été les parents du jeune héros. Le père de celui-ci, médecin, a fait un jour récent, et comme par mégarde, à son fils l'aveu qu'il allait mourir bientôt. Il a cinquante ans à peine et ses partenaires sont de très vieux messieurs, de longtemps retraités, qui portent gaillardement une vieillesse verte, importante et inutile.*

J'aimais mon père autant qu'il est possible de le faire, mais, en quelque sorte, de confiance. C'est ce que l'on appelle un sentiment naturel. Je ne savais rien de cet homme fermé à triple tour, qui vivait avec nous comme s'il était seul, comme un célibataire. Il paraissait considérer sa maison comme une salle d'attente; il accrochait en rentrant sa personnalité au porte-manteau, avec son pardessus et son chapeau, pour la reprendre en gagnant sa chambre où il troquait sa jaquette de médecin contre un costume d'intérieur, et se retrouvait enfin seul, avec l'amertume d'un homme qui, n'ayant plus la force d'apprivoiser ses illusions ou de leur rendre la liberté, les garde, redevenues sauvages, et se laisse ronger par elles qu'il ne peut plus nourrir.

Il lui arrivait parfois de plaisanter, ou de montrer son intelligence, sa culture. Jamais il ne laissait filtrer la moindre clarté sur lui-même; jamais non plus il ne donnait de conseil, ne posait de question qui témoignât qu'il nous portait, à ma mère ou à moi, quelque intérêt ou simplement se rendait compte que nous existions. Il ne nous dispensait que l'ombre de sa présence; c'était assez pour les ombres que nous étions.

Il me fallait, pour découvrir quelque trait de son caractère,

entendre parler de lui. Je ne connaissais que de réputation l'homme de bon conseil, généreux, charitable et gai qui apportait l'optimisme et la sagesse chez les gens qu'il allait non seulement soigner, mais éclairer et dont il avait fait moins des clients que des dévots. Et sans doute est-ce pour cela que les vieux joueurs de bridge lui témoignaient cette déférence qu'inspirait naturellement un bienfaiteur local.

Je le regardais, au milieu de ces retraités, comme un inconnu qui m'eût été cher et dont je n'aurais voulu perdre aucun geste, aucune parole, non pour tâcher de le pénétrer mais pour me faire des souvenirs. Ainsi aurais-je été si j'avais rencontré un écrivain que j'admirais. Il ne m'eût rien appris que ses livres ne m'eussent apporté; mais c'eût été un grand bonheur que de contempler comme une personne naturelle celui qui les avait écrits, pour me rappeler plus tard, en lisant, cette voix ajoutée aux phrases, cette main d'écrivain que j'aurais vue tenant un verre d'orangeade.

Le portrait que j'avais composé de mon père ne devait rien aux livres; il empruntait ses éléments, son drame et son secret à la seule œuvre qui fût sienne, puisque j'étais son fils unique. L'admiration et l'amour qu'il m'inspirait étaient d'autant plus naturels que je l'enrichissais des dons qui me paraissaient les plus admirables, et des malheurs les plus émouvants. Ceux que j'aurais voulu posséder; ceux que j'espérais pouvoir éviter et craignais de devoir subir à mon tour. Sa vie manquée m'attendrissait : cet échec accompli, je voyais s'en former devant moi, m'en guetter la menace. Malhabile à m'analyser, et fuyant chaque fois de la méditation à la rêverie, de l'interrogation angoissée à l'angoisse, je trouvais plus expédient de le construire, en croyant le comprendre. Ainsi le fantôme de ma terreur devenait à mes yeux la préfiguration de ma destinée. Placé comme une fatalité devant mon seuil, avant même ma naissance, il rendait inévitable en même temps qu'il excusait d'avance la médiocre existence à laquelle j'étais voué sans m'y résigner : inutile de tenter un effort, que l'hérédité rendrait vain, il ne me restait qu'à souffrir, seule, reposante noblesse qui ne me fût pas dérobée. Je plantais en lui les racines de tous les maux dont je m'apprêtais à me sentir accablé et je nous plaignais sincèrement, lui de se trouver tout à la fois si riche et si démuni, moi d'être le portrait de mon père.

J'allais jusqu'à compter parmi ses peines la façon qu'il

avait de nous traiter, ma mère et moi, comme des ombres. Je le comprenais bien. Nous étions les compagnons, les témoins, j'étais le fruit de cette vie effacée où il était réduit, à défaut du grand destin dont il ne se consolait pas d'être privé, sans en avoir sans doute en lui les possibilités, sans se les reconnaître en tout cas. C'est pourquoi il n'était pas amer comme ceux qui accusent les circonstances de leur avoir manqué, les hommes de les avoir méconnus; il était triste. Il ne valait pas la peine de vivre sans génie : supérieur à sa condition, inférieur à son exigence, le sachant, il laissait la vie lui couler entre les doigts, sans fermer le poing pour la retenir. Elle ne lui était rien, ni nous-mêmes qui la partagions, ni moi qui perpétuerais ce passage inutile, sans offrir à mon père le moindre espoir de voir en moi s'accomplir son rêve manqué. Que m'eût-il porté intérêt? Je doublais sa privation, sans même qu'il soupçonnât qu'en moi s'en prolongeait la nostalgie, sans qu'il s'en souciât, peut-être. Je ne lui en tenais pas rigueur : elle ne me pesait pas.

La naissance de mon père avait été une fausse entrée, une erreur de distribution. Il était logique qu'il vécût avec les hommes dans un faux rapport. Sans qu'il cherchât le moins du monde à prendre une attitude, je lui trouvais parmi ces bonzes une sorte d'air emprunté, qui me gênait. Mais ce que j'attribuais d'abord à un défaut d'aisance mondaine, j'y vis bientôt l'effet constant d'un déséquilibre entre ce qu'il était, ce qu'il se désespérait de n'être pas et ce qu'il représentait pour ses hôtes; toujours à la recherche d'une mise au point délicate qui l'empêchât de laisser percer ce qui ne devait pas être vu, de passer pour un vaniteux ou pour un malheureux, et lui permît de montrer sa figure la plus courante, la plus ordinaire, celle qui ne le ferait pas remarquer, celle qu'on connaissait, la moins ressemblante. Comme d'autres ne savent que faire de leurs mains, il ne savait où mettre son naturel; ou plutôt choisir, entre les trois ou quatre épaisseurs de naturel que chacun de nous porte en soi, à différentes profondeurs, celle qui conviendrait le mieux, pour l'isoler, l'étaler et recouvrir soigneusement les autres.

Il avait beau faire, un regard aussi anxieux que le mien découvrait les fentes mal jointes. Peut-être étais-je seul à y prêter attention, c'était assez pour me peiner ou me remplir de fierté. Sa modestie pouvait plaire, son esprit charmer; j'y

reconnaissais, atténués pour l'usage courant mais perçant malgré lui, l'humilité de qui se juge inférieur à ce qu'il faudrait être, le dédain de qui se compare aux autres, ne prenant jamais de lui-même une conscience directe, encadré par ces deux images inégales, l'une qui le hante, l'autre qu'il ne voudrait pas laisser voir. La gaieté qu'il montrait n'était pas feinte; d'habitude étouffée, quand elle savait échapper à la surveillance du chagrin, elle éclairait un instant l'homme qu'il aurait pu être s'il avait consenti à ne se point ronger, ou possédé les dons qui l'eussent libéré. Devant ces vénérables membres du chapitre de l'ordre bourgeois, son ironie légère, à la fois gentille et déférente, m'enchantait. Il n'avait pas l'air de les prendre tout à fait au sérieux, soit qu'il se moquât d'eux, ou de lui-même qui, indigne de recevoir les ordres sacrés, et soulagé de n'être pas dupe de la règle, n'en éprouve pas moins un certain absurde respect pour ceux qui en sont revêtus. Mais j'imagine aussi qu'il se réjouissait de la bonne farce qu'il jouait à ces indestructibles en leur soufflant la majesté empruntée que reçoit la vieillesse du voisinage de la tombe. Il devait sourire de les entendre appeler Docteur quelqu'un qui eût mieux répondu au nom de Moribond.

J'avais oublié qu'il allait mourir. Il paraissait si bien portant, il demeurait si lointain que rien ne me le rappelait. Son prochain départ ne le rapprochait pas de nous, ne l'inclinait pas vers ceux qu'il allait quitter, ne l'amenait pas, tout au moins, à laisser voir un peu de la tendresse passagère que l'on éprouve pour des visages familiers qui vont disparaître, pour de vieilles habitudes qui, même ennuyeuses, vous deviennent chères dans le moment qu'on va les rompre. Il ne regrettait rien de ce qui avait été; dans ce faux équilibre où il avait vécu, il n'avait pas pu s'attacher, il n'allait pas mourir, mais cesser de paraître vivre en pensant se dissiper comme une ombre, sans laisser de traces.

Comment aurais-je réalisé le voisinage de la mort quand ses approches étaient invisibles, et que nul changement dans le décor ni le climat de notre vie ne nous avertissait que nous approchions la frontière où se ferait la séparation, où nous laisserions mon père continuer seul son voyage? Je n'éprouvais pas cette angoisse qui précède et mûrit le chagrin et que provoque d'abord le sentiment d'un état exceptionnel, d'une première rupture avec le courant de la vie pour entrer

dans un autre courant. Nous ne nous étions pas embarqués pour la mort, nous n'avions pas les yeux, l'esprit tournés vers elle; nous la laissions faire elle-même tous les pas.

Il me manquait de voir les signes de la maladie marquer les choses, transformer les habitudes et l'usage des heures, isoler la maison devenue tout à coup moins claire et plus silencieuse, vivant dans l'oppression d'un rythme désaccordé avec celui de l'univers, plus lent, plus lourd, en fonction d'un terme inexorable, l'horloge ne gaspillant plus les minutes, mais les comptant avec parcimonie, jusqu'à ce que le compte y soit.

Mais me manquait bien davantage un certain regard de mon père, que j'avais guetté en vain les premiers jours, après l'annonce qu'il m'avait faite. Un certain regard, un certain abandon qui m'auraient montré qu'entre nous aussi les rapports avaient changé, qui auraient libéré ma tendresse en délivrant la sienne, en me prouvant qu'il m'aimait, qu'il avait besoin d'être aimé. C'est à celui qui va partir, et qui le sait, d'amorcer l'échange et de commencer le grand dépouillement de la mort en dissipant les réserves de sa pudeur et en forçant la vôtre.

On ne peut pas commencer à regretter quelqu'un qui continue de vivre devant vous sans changer; sa présence bannit le souvenir, empêche le retour vers un passé qui se prolonge encore et n'a pas fini de s'emplir. Ce qui fait souffrir, c'est l'état d'attente muette de la mort fatale et prochaine, où déjà celui que l'on avait connu et que l'on aime a cédé la place à un être nouveau, inconnu et fragile, qui s'éteint peu à peu, qui vous échappe tous les jours un peu plus, tous les jours un peu moins ressemblant, si bien que, quand il disparaît tout à fait, la douleur que laisse derrière lui celui des derniers jours empêche longtemps de penser à celui qu'on a toujours aimé, qui était réellement vivant, qui est réellement mort, et que la mémoire plus tard fera revivre en vous en rendant sensible la privation dans l'état naturel, enfin retrouvé où il était votre compagnon.

Je n'avais pas vu s'accomplir cette substitution. Dans une vie toute pareille, mon père demeurait le même; pourquoi eût-il changé ses habitudes puisqu'il n'y tenait pas? La maladie ne le forçait qu'à prendre du repos, mais il était en vacances et nul ne savait encore qu'elles ne finiraient pas, que son existence vide s'achèverait dans l'oisiveté. Il n'y

aurait pas de derniers moments différents des autres, solennels, dramatiques et tendres. Ce seraient les derniers, voilà tout. La crise qui l'emporterait serait soudaine : il disparaîtrait sans préludes, comme dans un accident. Sans qu'on l'ait prévu; sans qu'on se soit attardé à le prévoir, sans que le cœur de son fils se sentît pressé par l'urgence, détourné de tout autre soin que de bien resserrer, pour en être mieux déchiré, ces liens qui allaient se rompre.

Et tout à coup, je vis. Comme je pensais que mon père se moquait de ces vieux bridgeurs qui se croyaient encore ses clients, je réalisai qu'il allait mourir. Son ironie était la seule qualité dont il ne fût pas ménager devant moi, la seule qui établît entre nous, sinon un échange, une communication : il m'y savait sensible et en jouissait d'autant plus qu'elle était vraiment la marque de son esprit et qu'il se retenait de la laisser voir, par bonté peut-être, ou par prudence, ou par dédain, tant elle avait chance, sous la forme qu'il lui donnait, de passer inaperçue. C'était moins de l'esprit qu'un sens aigu du comique involontaire qu'il dégageait, soit des situations, soit de l'excessive opinion qu'ont les gens d'eux-mêmes ou surtout de leur importance. Il était bien fait pour l'apprécier.

C'est par là que je le perdis : ce qui était irremplaçable, cette complicité qui le livrait un peu à moi, et à moi seul, ce dont j'allais être privé. Je vis la mort sur lui, et ces marques qui m'avaient jusqu'alors échappé, qui n'étaient peut-être que le jeu d'un pinceau de soleil à travers les branches de l'if. Son visage coloré avait pâli, maigri, les bosses de son crâne, l'arête de son nez, la saillie des pommettes, fixant la lumière, modelaient son masque mortuaire. J'avais l'habitude des cadavres, ils ne me touchaient pas, ce n'était rien. Autre chose est d'imaginer déserté, pis que déserté, désaffecté par la mort, un visage encore vivant.

Je compris alors pourquoi mon père m'apparaissait si différent des autres et pourquoi j'étais seul à m'en apercevoir, combien ridicules devenaient les explications que j'avais cru trouver. Il était seul fragile, parmi ces indestructibles. Un passager clandestin, qui se glissera dehors à la première escale, sans dire adieu aux voyageurs de première, confortablement installés, qui ont payé leur place, pris leurs aises et ne descendront qu'au terme de la croisière, ayant pleinement profité du voyage.

Profité! De quoi? Je me pris à les détester, à les mépriser. Posés là, épais, encombrants, vides, pour boucher le passage et gêner la manœuvre. Rien qui soit plus contraire à l'idée de la mort qu'une verte vieillesse.

Ils ne s'acheminaient pas vers elle, ils la faisaient reculer, ils lui dérobaient son triomphe, sa cruauté, son sens. Elle ne les arracherait pas tout vivants au prix d'une affreuse victoire par un coup de surprise; la vie les avait déjà cédés, mis au rebut. Elle passerait les ramasser à l'aube, fonctionnaire docile de l'ordre naturel qui ne permet pas de s'attarder au delà d'un certain âge; comme les lampistes parcouraient sans se presser les rues de X... pour couper le gaz des réverbères que le jour avait déjà éteints.

SOUVENIRS SUR JAURÈS

par HÉLÈNE SCHUTZENBERGER

Lorsque Jaurès dînait chez nous, il arrivait tard, au sortir de la Chambre. Les autres invités l'attendaient impatients. Il était à peine entré, que, déjà, son large rire sonnait. Mon Alsacienne accourait dans mon bureau, rayonnante :

— Monsieur Schaurès est là!

— Parbleu oui, je l'ai bien entendu, tout le monde aussi.

Et « tout le monde » se précipitait pour l'entourer, dès la porte.

Après avoir déposé parapluie ou manteau, il s'arrêtait devant une paroi de l'antichambre :

— C'est vrai qu'il me ressemble!

Et qu'est-ce qui lui ressemblait ainsi? Pas un portrait européen, non, mais le masque de guerre d'un chef canaque, une grande affaire taillée dans le bois dur, avec une large bouche sauvage, toute rougie de graines collées. Le nez était tout aussi ressemblant, large, recourbé, avec des narines en volutes qui semblaient frémir, comme celles de Jaurès à la tribune. Une chevelure batailleuse, en écheveau de laine, couvrait cet étrange chef; un jour Jaurès ne l'apercevant plus demande, inquiet :

— Et mes cheveux?

— Mangés aux mites; il a fallu les brûler.

— Oh!...

Et, peiné, il prit le chemin du salon.

Ici, à peine entré, il s'avançait vite, à petits pas, pour aller tomber dans une immense bergère Louis XV.

— Ah!... faisait-il, avec un grand soupir.

Et il y enfonçait son dos fatigué, plaquait ses larges pattes sur les accoudoirs, puis il respirait longuement, en silence, pendant qu'on lui calait des coussins dans le dos.

C'est que le bon Jaurès arrivait harassé, en sortant d'une séance à la Chambre, d'une *bataille* plutôt, dira-t-on. Il était

suant, soufflant de son corps trapu de bon taureau, déchiré, dénoué, les mains peu lavées... Il n'avait vraiment pas le temps de s'occuper de ces choses-là!

Il était même, sur ces choses-là, d'une naïveté étonnante. Il gardait une reconnaissance durable à Briand qui lui montra un jour à tenir sa culotte en place. Tous deux devaient se présenter à je ne sais quelle réunion officielle :

— Voyons, Jaurès, que je vous apprenne à attacher ça.

Et Briand de défaire le gilet, de réduire le bouffant de la chemise dans les limites du pantalon et d'y fixer la languette de toile, sous les yeux de son ami charmé.

— C'est fait pour ça, ah?... Il sait tout, ce Briand!



Au salon, mon large fauteuil épiscopal qui appartint aux princes évêques de Strasbourg — les Rohan du XVIII[e] — était vraiment le « refuge » du bon Jaurès, lorsqu'il arrivait de la Chambre.

— Si ce fauteuil pouvait parler, il vous raconterait d'amusantes choses; le contraste est curieux entre vous et le coquet cardinal.

— Celui du collier?... Eh oui! nous différons quelque peu, sur beaucoup de points.

— Quelqu'un qui fut un lutteur comme vous s'y assit aussi... Jules Ferry.

— Pour celui-là, je salue mon fauteuil.

Un jour, le bon Jaurès s'arrêta tout interdit : le siège n'était plus là.

— Si, si, il n'a qu'un peu voyagé. Voyez, là-bas, derrière le piano.

Mais il fallut le remettre à sa place ancienne, car là, Jaurès pouvait trôner, amicalement, entouré par nous tous, assis devant lui, à l'écoute.



Un soir, à peine installé, s'épongeant du mouchoir, il rit à pleine bouche :

— Vrai, on devrait se mettre d'accord sur mon compte. Ça a été dur à la Chambre. L'un m'appelle *purotin*, et l'autre *châtelain*.

Et sa bonne figure s'esclaffait. C'était vraiment trop drôle. *Purotin*, il en avait bien l'aspect, mais *châtelain!* Sa femme possédait, paraît-il, une vaste baraque dans le Tarn et elle y résidait toujours à cette époque. Mais je doute que jamais Jaurès ait joui des avantages de fortune de sa femme, si elle en avait. Il vivait vraiment comme un pauvre. Elle, du reste, quand nous le connûmes, semblait l'abandonner totalement. Cela faisait l'indignation des jeunes suivants du Maître. Il campait tout seul dans sa modeste villa de Passy, au fond d'un petit square obscur. Personne ne le servait, ne s'occupait de lui. La concierge des immeubles lui portait deux œufs le matin, dont le plat traînait jusqu'au soir. Peut-être donnait-elle parfois un coup de balai... Cela se voyait peu. C'était d'un triste, d'un froid glacial. Mais Jaurès avait trop de rayonnement dans l'âme pour s'apercevoir de tout cela.

Le pauvre homme était assez souffrant alors, et pris de grands étourdissements. S'il allait se trouver mal, mourir comme ça, tout seul, dans la nuit... Et l'on était plein de pitié, de tendresse, devant ce génial et simple enfant de la nature qui se contentait de ce que la vie donne. Mon mari pensa le prendre chez nous. Hélas! l'appartement n'était pas suffisant pour lui donner une chambre et un bureau; il recevait trente personnes par jour, depuis ses disciples jusqu'à l'ambassadeur d'Allemagne.



Donc Jaurès venait assez souvent dîner à la maison, et c'étaient alors des réunions de détente pour lui. Il s'épanouissait, il emplissait la pièce de son rire, de sa joie. Lorsqu'on n'a pas connu cet homme étonnant, on ne peut se faire une idée de son rayonnement. A la Chambre, chacun de ses pas, dans les couloirs, était accompagné d'une foule de jeunes journalistes, visages souriants, appartenant à tous les partis. La franchise, l'intelligence de son œil, sa voix chaude, cuivrée, sa culture étonnante subjuguaient chacun.

A nos dîners intimes — sept ou huit personnes au plus, serrés autour du Maître et l'écoutant — il n'était guère question de politique. Le bon Jaurès savait qu'il rencontrerait surtout des artistes, et c'était une joie pour lui. On se perdait agréablement dans les sentiers de l'art et de la poésie que Jaurès goûtait par-dessus tout. C'était un bondissement har-

monieux dans tous les domaines. En somme, sa politique à lui était encore une manière d'*art social*, dirais-je.

Un soir que le peintre Henri Martin était là, en fervente admiration pour son « frère d'oc », ce fut un vrai régal. On les sentait de même race, sonore et passionnée. Leurs voix nerveuses et pleines s'accordaient, comme leurs tempéraments. Martin écoutait religieusement Jaurès parler de ses visites aux expositions, aux musées, aux vieux monuments, trouvant le temps de leur consacrer quelques moments de ses heures, si remplies par les discours, les articles quotidiens, les tournées électorales.

A notre table, Jaurès parlait littérature, récitait avec cœur de longs passages bien rythmés. Il lançait sa voix, émue d'elle-même, et si émouvante pour les autres! Comme un chanteur a besoin soudain de faire jaillir sa voix pour alléger son cœur et toucher celui d'autrui. Excellent helléniste, il était capable de redire par cœur des pages entières des maîtres anciens. Près de lui, on oubliait l'heure et la vie.



LA MORT DE JAURES

On se rappelle la stupeur qui nous accabla tous, à Paris, à la nouvelle de son assassinat.

Les amis qui l'entouraient dans ce bar où il fut tué, où il était si facile à viser, ont tous raconté dans les journaux ces instants dramatiques. Le coup fut brusque et mortel. On ne put que l'emporter vers sa demeure de Passy. Là, personne des siens; les amis firent office de domestiques et de famille.

Dès le lendemain matin, ce fut chez lui un défilé ininterrompu. On avait pu avertir son oncle, l'amiral Jaurès. Quand mon mari accourut pour voir l'illustre mort, ce brave amiral balayait avec une charmante simplicité les pétales de fleurs tombés des couronnes. De service, toujours point. C'est Léon Blum qui faisait le guet, qui ouvrait la porte d'entrée. Et c'est dans cette fonction de « concierge » — qu'il remplissait avec grâce — que j'eus l'occasion de le voir longuement.

Quand je sonnai à l'entrée, il devait être midi. Plus personne dans la maison, qu'en bas Blum, le vivant, et en haut Jaurès, le mort. Du premier coup d'œil, nous comprenons notre peine, l'un et l'autre. Blum, avec sa charmante gentillesse, me soutient dans l'affreux petit escalier qui grimpe. La

porte de Jaurès est ouverte. J'ose à peine entrer, tant cet austère et noble visage m'impressionne. Le corps est couvert d'un long suaire blanc.

Je voudrais dire quelque chose... Impossible. Blum, devant cet accablement, voudrait dire quelque chose sans doute, aussi. Mais seul le silence et les larmes sont dignes du grand mort. Nous nous prenons les mains avec force.

Nous sommes restés ainsi, seuls, inertes, un long moment, dans cette chambre, presque aussi sombre qu'un tombeau à cause des grands arbres qui l'entourent. Puis je suis repartie, laissant Blum contempler seul, face à face, le héros selon son cœur.

L'ENTERREMENT

Ce même jour, je montai chez Anna de Noailles, toute voisine de Jaurès et de moi-même. Me voyant triste, elle dit :

— Qu'avez-vous?

— Je viens de voir Jaurès mort, et cela est affreux... Quel rôle cet homme pouvait jouer!... C'est bien pour cela qu'on l'a tué.

Avec un doux ton de reproche :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée?

— Vous le connaissiez donc? je l'ignorais.

— Si je le connaissais!... et l'aimais! Un être admirable et généreux. Une pareille intelligence me fascinait. Et ma poésie lui plaisait... Vous auriez dû m'emmener vers lui...

L'enterrement eut lieu deux jours après, je crois.

Comme sa petite maison était trop étroite pour la solennelle cérémonie on avait dressé avenue Henri-Martin, devant la mairie du XVI[e], un catafalque, une grande tribune réservée aux personnages importants qui devaient discourir. Réservée aussi aux amis du Maître et de son parti.

Les solennités officielles m'ont toujours rebutée, je ne m'assis pas sur cette tribune. Depuis la veille et le matin même, une foule immense stationnait à proximité du cercueil. Je trouvai plus intéressant, plus prenant de me mêler à cette foule populaire, profondément affligée. Près de moi, deux femmes parlaient; deux femmes qui s'ignoraient jusqu'à cette heure. Mais faut-il des présentations ou une longue connaissance pour échanger ses émotions devant le cercueil de Jaurès?

— Oui, dit l'une, je viens à pied de Fontainebleau pour le voir, il n'y avait pas de train.

— De Fontainebleau! répond l'autre.

— Oh! ce n'est pas si loin! Je suis partie avant-hier soir et j'ai marché, marché. J'ai couché sur l'herbe.

L'accent était si simple que je ne pus imaginer un mensonge.

— Vous le connaissiez?

— Non.

— Eh bien, moi, je le connaissais. Je suis de son pays. Et je lui parlais, quand il venait, en été. Il était si gentil. Pensez, je lui parlais tout simple, comme à notre *facteur!*

N'est-il pas délicieux, ce mot « notre facteur! »

Le cortège se mit en branle vers le Père-Lachaise en suivant l'avenue Henri-Martin jusqu'au Trocadéro. Il faisait un temps lourd, étouffant; une atmosphère qui pesait au corps autant que pesait à l'âme cette angoisse morale, née de la guerre imminente.

Toute la Chambre, à peu près, suivait le grand mort. Je me rappelle la haute stature de ce prêtre, député social chrétien du Nord. Je me rappelle Albert Thomas, le visage inondé de larmes qui mouillaient jusqu'à son gilet. Je me glissai à un moment vers lui et lui dis à l'oreille :

— Je vous en supplie, Thomas, tâchez de vous maîtriser, ne vous donnez pas ainsi en spectacle.

— Oui, oui... vous avez raison... Merci.

Et il ravalait ses larmes, bruyamment.

Je quittai le cortège qui s'en allait longuement, pesamment, là-bas, tout au bout de Paris. Et je m'assis sur un banc du Trocadéro, atterrée.

LA POÉSIE DE VERNON WATKINS[1]

par JACQUES VALLETTE

On aime à voir un poète situé plus ou moins artificiellement par rapport aux tendances de son époque. Mon dessein est plutôt de montrer les traits distinctifs de celui dont je vais parler.

« Je suis né en 1906, écrit Vernon Watkins. J'ai commencé à écrire des poèmes dès mon enfance. J'ai d'abord été sous le charme de la poésie romantique anglaise, puis j'ai été fortement influencé par Milton et Blake. C'est la poésie de Blake, cependant, qui m'a enseigné à rechercher un style personnel et m'a persuadé que l'intégrité d'un poète est mise à l'épreuve dans chacun de ses poèmes. J'ai également subi l'influence très forte des poètes français et allemands, et j'ai fait de nombreuses traductions de Hoelderlin, Heine, Gautier, Rilke, Valéry, etc. » Il précise aussi qu'il est « un poète *gallois* ».

On sait que plusieurs poètes contemporains, outre Watkins, se rattachent de près ou de loin au pays de Galles : par exemple, Hopkins, Dylan Thomas, Alun Lewis, Idris Davies, W.-H. Davies, Lynette Roberts, Keidrich Rhys, et dans une certaine mesure Robert Graves. La veine régionaliste n'est guère importante chez Watkins, bien qu'elle soit assez profonde. Elle ne se reconnaît pas, comme chez d'autres, à l'infusion du dialecte dans son vocabulaire. L'idée, sans plus, d'une littérature galloise passe dans le poème où il décrit une visite à Yeats en 1938. Son pays natal est rappelé dans ses vers par des souvenirs d'enfance et par un symbole emprunté au folklore, la *Mari Lwyd* dont on parlera plus loin. Traits celtiques, si l'on veut, que son imagination foisonnante, et que son retour constant à la mer, immense lieu de rencontre

(1) *Ballad of the Mari Lwyd and other Poems; The Lamp and the Veil*, by Vernon Watkins. (Les deux volumes chez Faber and Faber, à Londres.)

de la vie et de la mort, figure de l'être double, l'actuel et celui qui est à naître. En laisses qui défient le souffle, l'abîme figure chez lui une vie pullulante, exubérante, infiniment diverse, qui explose et s'ébat avec ses créatures à la surface de la mort. Mais enfin la mer, sous des aspects peut-être différents, inspire aussi les plus saxons des poètes. Voilà toute la coloration que ses origines régionales peuvent donner aux vers de Watkins.

Bien plus significatives, dans la pensée et dans l'expression, sont les nombreuses sources anglaises (en y comprenant Yeats) et européennes dont il se réclame. La recherche poussée de ces sources vaudrait à elle seule une étude. Relevons-en telle ou telle possible au fil de la lecture. Avec Yeats, il a en commun une disposition mystique. Il lui emprunte sans doute certains termes caractéristiques comme *gyre*, la giration qui chez l'Irlandais est celle du busard et chez lui celle du dauphin, ou le symbole du vieux triton au milieu de l'écoulement de l'eau. Dans les rythmes et dans la syntaxe, on pourrait trouver chez lui (je songe au poème *La mère et l'enfant*) un reflet de G.-M. Hopkins. Peut-être y a-t-il parfois dans ses vers une réminiscence des poètes du XVIIe siècle appelés « métaphysiciens » par Johnson après Dryden : je veux dire des images comme celle de la baleine, tirées de l'Ecriture et tamisées par une simple allusion. On ne peut dire cependant qu'il soit de leur lignée par ce qui les distingue surtout : l'exploitation volontaire de l'invention, le trait d'imagination aiguisé en pointe — sinon en ce que cette pointe contient de surprise, contre quoi protestait Johnson et qu'à la suite de Poe et des symbolistes nous avons appris à goûter. Quant au sable, celui du rivage et celui du sablier, on peut noter que chez Watkins comme chez Eliot il représente l'écoulement de la vie dans la durée et l'écroulement dans la mort.

Peut-être y aurait-il lieu de le rapprocher de Rimbaud par sa vision de l'enfance et par la façon dont il transpose en poésie un spectacle ordinaire. Trouvera-t-on une analogie entre les *Chercheuses de poux* et ces deux strophes :

Quand le décor étayé du sommeil tombe autour de la maison
Et que les danseuses s'évanouissent, promptes à poser leur masque,
L'univers de brique s'éveille, docile à épouser
L'enfant dont les parents ont laissé la flasque vide.
Quand tombe le décor étayé du sommeil, des alarmes éveillent
Chaque enfant de lumière à sa tâche redoutée.
Autour de Laocoon et du front de ses enfants
Etranglant de venin leur violence, trois serpents se chauffent

ou entre *Les assis* et

De vites hirondelles pépiantes, volant dans les cloîtres frais,
Volent par leurs yeux dardés la prison de l'école,
Ces scribes contraints, symboliques, distordus par la possession...

Souvenir de Régnier, telle utilisation du refrain (« Il convient de pleurer les marins morts... Il convient... ») ou le choix de décors et de motifs à symboles comme « le Temps, ce vieux Triton », ou l'idée que « la joie a les mains vides », laquelle paraît venir tout droit de « Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides » (2) ?

En s'appliquant, on découvrirait sans doute beaucoup d'autres rapprochements semblables. Il peut être plus urgent de remarquer qu'en authentique poète Watkins a ses symboles personnels. « Ce qui importe, dit le critique anglais I.-A. Richards, ce n'est jamais ce que *dit* un poème, c'est ce qu'il *est*. » La beauté, le pouvoir suggestif des symboles et des images importe plus que leur sens littéral. Ont-ils même toujours un sens littéral? La poésie n'est pas chargée, comme la philosophie, d'exprimer des idées. Le symbole n'est pas proposition ou allégorie : il évoque plutôt qu'il ne signifie, et ce qu'il évoque pour le poète à des moments différents peut varier par le sens ou par le nombre de sens possibles. Il crée un état d'âme, il suscite certaines dispositions devant les problèmes qui émeuvent la curiosité ou l'angoisse de l'homme. Voilà pourquoi il convient de renvoyer dans ce domaine le lecteur averti de ces vérités premières à l'original, au lieu de creuser, chez un poète aussi personnel que Watkins, le sens possible de ses symboles. Sans doute en est-il de constants, comme celui de la mer déjà signalé, ou d'autres dont le sens multiple est évident; par exemple, celui du couteau dans le *Chant de printemps :*

Epouvantail du lendemain,
Les coutres tournent le terreau...
A travers notre matin d'argent
Les hirondelles reviennent;
Le jour bleu de la mer
Déjà dans le ciel
S'aiguise au couteau de leurs ailes.

Au moins autant que par ses symboles, Watkins se caractérise par ses tendances et par ses thèmes de méditation; et, selon la nature particulière de ceux-ci, par la façon qu'il a de les extraire de l'expérience concrète. « Je diffère radica-

(2) Rencontre, et non souvenir : Watkins m'en a assuré depuis que ces lignes furent écrites.

lement, dit-il, de ces poètes pour qui la poésie est un outil social et un instrument de changement politique. » Croira-t-on que par là il soit moins assuré qu'eux de durer? La tendance dont il parle n'est pas ce qu'il y a de plus solide chez le W.-H. Auden d'avant-guerre, auquel entre autres la phrase citée pourrait faire songer. « Je diffère fondamentalement, écrit-il encore, de ceux qui cherchent leur consolation dans la Nature. » Ceci ne veut pas dire qu'il ne sache pas la comprendre et la décrire. « Les poèmes que j'ai écrits et que je désire écrire sont religieux et métaphysiques, et je crois que la poésie procède d'une source miraculeuse, jamais d'un système de pensée; et que, si intense qu'en soit le labeur, elle est toujours un don et n'est jamais une conquête. »

Ceci ne veut pas dire non plus qu'il refuse les moyens techniques par lesquels l'artiste impose un coup de baguette volontaire à la réflexion, et lui donne corps et vêtement dans les images et dans les rythmes. Simplement, le monde réel nourrit de sa substance les formes permanentes qu'il extrait d'une expérience méditée.

La liberté de cette méditation, son absence de système, apparaissent à la manière dont il traite un thème comme celui du temps. Il exprime aussi bien la vie dans le temps, infirmité humaine, que l'évasion hors du temps :

Je ne puis dire quel art
A fait jaillir la source grave
Dont le tuyau et le trou anciens
Taisent le temps depuis jamais.

la remontée à l'enfance de la vie, avant la durée :

O vie, ô ma maîtresse,
Cet instant vous délivre
Du fier vêtement ouvragé
Des images du temps.

ou la maîtrise de l'homme imposée au temps par l'amour :

J'ai été plus heureux que
Tous autres en une chose,
J'ai voué le temps secret
A un seul amour, un seul;
Alors j'ai vu ce mourant
Exulter d'un chant nouveau,
Le fleuve suspendu
Où le miracle seul subsistait.

Un exemple comme celui-là fait voir pourquoi l'on trouvait oiseux, plus haut, de prêter à ses figures un sens rigide. Chaque lecteur donnera ici sa propre résonance au mot

d'*amour*, qu'il s'agisse d'un amour humain ou idéal, ou de la pure et simple disposition à l'amour.

Je ne suis pas sûr, comme Spender, que Watkins soit si éloigné de « rechercher l'expérience hors du temps pour une raison religieuse », à la manière d'Eliot : ce qui précède paraît au contraire montrer qu'il y incline. Quoi qu'il en soit, le dernier poème cité suggère, dans la mesure où un poème est un instrument de communion, la communion dans une disposition plutôt que dans une idée. C'est la communion qui importe. Il en est une particulière à Watkins et où il revient avec insistance : celle des vivants avec les esprits. On la trouve par excellence dans sa longue ballade de la Jument grise, la *Mari Lwyd*. C'est une tête de cheval en bois peint qu'au pays de Galles une troupe de chanteurs porte de maison en maison le dernier soir de l'année. Le poète imagine sur ce thème, à ce moment littéralement solennel, un dialogue entre les vivants et les morts. « J'ai tenté, dit-il, de réunir ceux qui sont séparés. Le dernier souffle de l'année est leur seuil, l'instant du pardon, de la confusion et de la compréhension suprêmes, l'instant profane et sacré inconcevable tant que les aiguilles de l'horloge divisent les Vivants des Morts. » Ce sens de l'existence ouverte sur une vie cachée qui la double, ce passage continuel de l'une à l'autre, cette mise à l'épreuve de la foi du vif en un monde occulte, voilà un des aspects les plus personnels de la transmutation opérée par Watkins du monde matériel en valeurs poétiques. Dans ce sens on peut dire, après Spender, qu'il « change le monde [transitoire] de l'expérience en beauté et en permanence ».

Comment il rapproche sans cesse la vie et la mort par des correspondances et des reflets réciproques, comment il fond des objets concrets dans la « beauté » et la « permanence » d'un symbole complexe et grandiose, selon une duplicité de vision fondamentale, on le verra dans le long poème intitulé *La mer brisée*. Les thèmes, concrets et idéaux, en sont : la mer, les vagues brisées en écume, image de la destruction et de la naissance de Vénus, épouse du dieu de la guerre; l'océan de nuages éclairés par la lune, d'où l'avion — ce navire d'argent — foudroie la terre et dispense la mort, au milieu de laquelle naît une enfant innocente (contraste hugolien!); le héros tombé, couché côte à côte avec la femme qu'il a tuée, donc la mort réconciliatrice; la naissance sous les

rayons de mort des projecteurs, dans la maison menacée qui figure la vie; l'abjuration de l'orgueil, confondu avec l'amour dans la fatalité de la destinée humaine; enfin la résolution dans l'aube de l'amour.

Peut-être comprend-on mieux maintenant que Watkins insiste sur le caractère « religieux » de sa poésie. Les aspects que prend chez lui cette inspiration religieuse ressortissent à une influence dont on n'a pas encore parlé : « J'admire Kierkegaard, dit-il, et j'accepte son enseignement. » Faut-il parler d'influence? Y a-t-il de l'un à l'autre des correspondances étroites, littérales, des emprunts d'idées ou de thèmes? ou seulement une sympathie, une communauté d'esprit qui colore le travail du poète? On trouve en tout cas chez Watkins comme chez Kierkegaard, pour reprendre les termes de Victor Basch, le sentiment de « l'irrésoluble mystère des générations et des disparitions », du « tragique problème de la vie et de la mort » : les citations qui précèdent le montraient déjà. Et Watkins n'a-t-il pas écrit ce distique :

Le Paradoxe chrétien, qui dispense sa grande récompense
Dans la perte; l'instant connu de Kierkegaard?

Des liens exprès entre le Danois et le Gallois, j'en verrais volontiers en de nombreux passages de *La mer brisée*. Qu'on permette ici l'énumération de thèmes où se reflète avec précision la religion particulière à tous deux (ce terme étant entendu largement et à l'exclusion de tout dogme) :

La souffrance et le désespoir qui pour eux constituent le fond de la vie religieuse :

Pourquoi les vagues font-elles rage?
O pourquoi les lames terribles
Clament-elles à cris répétés?
Ah, la paix qui dépasse tout
Appartient aux désespérés.

Le mystère de la vérité dans la souffrance :

Vérité de nul contemplée,
Vérité qui habites les larmes.

Le choix libérateur :

Parce qu'ils osèrent engager
Contre le tranchant des vagues
La croyance, leur œuvre est prière.
Si beaucoup furent rejetés,
Déchirés de douleurs, de souci,
Si la folie les frappa même,
Leurs cris apportent le salut.

Le paradoxe suprême de la vie et de la mort exprimés en symboles identiques, et du déchirement de l'être qui cherche

une compréhension supérieure des grands mystères, figuré par la rupture des lames, avec l'illumination dans l'instant :

Tout ce que nous aimons est vain,
Vaine la mer belle
Tant qu'elle n'a pas rejeté
La merveille brisée des embruns :
Cette merveille tient un instant...

La conscience de la scission entre ici-bas et l'au-delà, entre la connaissance et la croyance, entre l'être fini et l'être infini; l'attachement au concret en perpétuel devenir (couleur, lumière, air : ce qu'il y a de plus fugace); tout cela réuni dans la synthèse alogique de l'existence :

O ce qui n'est révélé
Est plus pur que la fleur
Ondoyant dans le pré.

Pour cela, aimée, fais confiance
A la couleur, à la lumière, à l'air,
Mais, ah! plus profonds, à la poussière,
Aux parchemins ici cachés.

Le mystère des générations; l'enfant

Respirant sous la race
D'innombrables siècles disparus.

Le mystère de la naissance relié au mystère universel que chantaient Blake et Dante :

Dante, qui élève la figure
De l'homme jusqu'à porter les étoiles...
Blake...
Criant à la nuit accusatrice :
« Tout, oui, tout est infini! »
Et encore, du chaos sauvage :
« L'âme de la douce joie
Ne peut jamais être polluée. »

(Ainsi une infime naissance devient un symbole à la taille de la création.)

La tache originelle :

Tant qu'enfin la vie vraie soit rejetée
Aux Destinées primitives —
Ebranlé par cette souillure,
Saturé de la chaleur de la mort.

La victoire de l'amour, chantée par « Kierkegaard qui remue le monde » :

Une voix simple, profonde,
Annihilant le temps
Au tranchant de l'intelligence...
L'amour unique, inépuisable
Dont la foi ébranle les sphères.

Le refus même de consentir à la pensée logique un pouvoir vivifiant, sinon créateur (« Je crois que la source de la poésie est miraculeuse, qu'elle ne procède jamais d'un système de pensée ») est kierkegaardien.



La traduction de ses poèmes ne rendrait pas justice aux qualités formelles de Watkins : rythmes précis, variés délibérément; expression riche et robuste, où l'on a pu voir tout au plus que les noms et les verbes sont liés avec densité, sans guère d'adjectifs. Il ne serait pas bien utile non plus de remarquer le bonheur de ses attaques, la splendeur, la diversité, le ressort, la souplesse d'images où se reflètent des actes intimement éprouvés et mimés, l'hiératisme prophétique de passages où Watkins ressemble à Dorothy Wellesley, poète loué de Yeats (cette rencontre des deux écrivains en Yeats pourrait ne pas être fortuite). Des éloges, même motivés, n'ont guère de sens pour le liseur actif, celui que seul contente l'original. En relevant quelques particularités de Watkins, on ne voudrait pas avoir fait oublier qu'il est non un philosophe, mais un poète qui sent et s'exprime en poète. On voudrait avoir suggéré que, suivant le mot de Richards déjà cité, sa poésie est de celles qui *sont*, qui vivent, par contraste avec celle qui ne fait que *dire*.

ROGER GILBERT-LECOMTE

par MARTHE ROBERT et ARTHUR ADAMOV

Roger Gilbert-Lecomte est né à Reims en 1907. Il était encore adolescent et élève au Lycée de Reims (où se noua son amitié pour René Daumal et Pierre Minet) quand il connut la passion de la morphine dont il ne put jamais se délivrer. Non seulement la fatalité de la drogue, mais tout lui fut donné, on peut dire, dès l'enfance : les poèmes qu'il écrivit à quatorze ans en témoignent; on y trouve déjà, nettes et reconnaissables, les lignes profondes de sa pensée. C'est autour de lui, alors qu'il était encore lycéen, que se forma le groupe des « Simplets », premier noyau de ce qui allait devenir « Le Grand Jeu » (1). Après avoir décidé de son activité d'écrivain en abandonnant ses études de médecine commencées à Reims, Roger Gilbert-Lecomte vint à Paris où quelque temps après il retrouva René Daumal. Le groupe du « Grand Jeu », attiré par ce qui, dans le mouvement surréaliste, promettait une révolution, en resta néanmoins toujours séparé et pour des raisons graves. « Le Grand Jeu » voulait, en effet, dresser le procès de la Pensée discursive moderne et retrouver en dehors et au-delà des religions établies, le fait religieux dans sa pureté.

En dépit de la drogue dont déjà il abusait, cette période de la vie de Roger Gilbert-Lecomte fut celle du succès littéraire mêlé d'une vie mondaine qui satisfaisait d'ailleurs certaines dispositions au dandysme.

En 1932, un différend s'éleva entre René Daumal et lui, qui aboutit à la rupture. Cette séparation fut pour Roger Gilbert-Lecomte un événement décisif, en tout cas un des plus

(1) Le groupe du « Grand Jeu » comprenait, outre R. G.-L. et René Daumal, d'abord Rolland de Renéville dont les recherches sur l'ésotérisme avaient pour la revue une importance exceptionnelle, puis Pierre Minet, Roger Vaillant, Hendryk Cramer, Monny de Boully, Pierre Audard, André Delons, Maurice Henry, Arthur Harfaux.

douloureux de sa vie. La perte de l'amitié de Daumal semble ouvrir une longue période de solitude et de dénuement, composée de séjours en clinique, précédés et suivis d'efforts épuisants et successifs pour obtenir chaque jour la dose minimum de poison sans quoi il ne pouvait pas vivre.

La guerre, puis l'occupation qui lui enleva Ruth Kronenberg, l'amie qui avait accepté de vivre auprès de lui, vinrent aggraver à la fois sa solitude et des difficultés qui s'avéraient insurmontables malgré les secours de sa famille qui ne suffisaient même pas à payer la drogue. Depuis longtemps déjà, le vide s'était fait autour de lui. Il n'en ressentait d'ailleurs aucune amertume, comprenant mieux que personne ce qui faisait fuir ses anciens amis pour qui il était déjà un « cadavre vivant ». A part nous, et parfois Pierre Minet, il ne voyait plus personne. Si nous nous permettons d'écrire cette préface, c'est qu'il nous fut donné de vivre — et, il faut bien l'avouer, avec un sentiment d'impuissance et d'horreur qui nous faisait comprendre sans l'excuser la défection de tous ses amis — la chute accélérée dont on ne prévoyait que trop le terme, mais aussi d'assister à des moments d'exceptionnelle intensité créatrice. « La Tête couronnée » et « L'Eternité en un clin d'œil » sont nées à l'un de ces moments terribles où la souffrance physique alimentait toutes les raisons de désespoir. Si quelqu'un a tenté d'adoucir ces souffrances, ce fut Mme Firmat, cette vieille femme du peuple à qui nous voulons ici rendre hommage et qui le soigna et l'hébergea jusqu'à sa mort.

Le 25 décembre 1945, on transportait d'urgence à l'hôpital Broussais Roger Gilbert-Lecomte atteint de tétanos. Il mourut le 31 décembre 1945, après être resté deux jours dans le coma.

A ce résumé de faits peu nombreux et d'événements sans relief, que nous n'avons pas cru devoir enrichir d'aucun trait pittoresque, il manque nécessairement la part de vie irremplaçable qui, pour tous ceux qui l'ont connu, est peut-être essentielle dans leur mémoire. L'image noircie que cet exposé peut susciter dans sa sécheresse, il nous faut la corriger par nos propres souvenirs. Car ils ne sont pas liés seulement au drame de Roger Gilbert-Lecomte, mais au moins autant à sa gaîté, son amour des histoires et des chansons — toutes les histoires et toutes les chansons — à sa curiosité

sans limites et presque sans choix, et enfin à sa gentillesse d'enfant qui lui attirait l'indulgence et l'affection là où on pouvait le moins s'y attendre.

Le livre qu'on lira bientôt ne reflète rien de tout cela; du drame dont nous venons de parler, il ne donne en quelque sorte qu'une confession invisible. Né du désir grandiose de refaire en une seule œuvre la Bible et l'Encyclopédie de toutes les connaissances humaines tant mystiques que rationnelles, ce livre donne l'image d'une faillite. En fait, il n'a jamais été ni composé, ni rédigé en vue de la publication. On peut supposer que même s'il avait eu le temps de lui donner une forme plus proche de l'idée précise qu'il en avait, Roger Gilbert-Lecomte ne l'aurait jamais tenu pour achevé. Telle qu'elle est, mal équilibrée, dépourvue de la structure rigoureuse qui devait en constituer le fondement, composée de fragments accolés sans ordre visible à des notes éparses, résidus de projets qui n'ont jamais pris corps, l'œuvre posthume de Roger Gilbert-Lecomte se réduit, si l'on veut, à des miettes. Mais on pourrait lui appliquer ce que Friedrich Schlegel disait des fragments de Novalis : « Poussière, oui, mais poussière de diamants. »

Dans le fait que Roger Gilbert-Lecomte n'a laissé, en fin de compte, que des fragments — mis à part, bien entendu, quelques poèmes et deux ou trois textes en prose achevés — il faut voir une conséquence de ce besoin impérieux, constant à travers les vicissitudes de la pensée, de *tout* dire à *tout* instant, sur tout point de l'espace mental. Roger Gilbert-Lecomte avait coutume de dire que seul un « misérable » peut vouloir écrire autre chose que l'essentiel. Cette phrase, il l'entendait littéralement et, dans son langage, l'essentiel était l'exigence permanente de l'esprit tendu, tiré, attiré vers la réalisation de la totalité sur tous les plans simultanément. A ses yeux, un système ne trouvait sens et justification que dans un effort désespéré pour se détruire en tant qu'affirmation particulière. Si Roger Gilbert-Lecomte appela « Retour à Tout » le livre qui devait constituer son œuvre la plus importante, c'est qu'il exigeait d'un écrit qu'il fût à l'image de l'Univers, qu'il donnât l'expression simultanée et réversible du Tout et de chacune de ses parties. Un effort constant vers l'unité absolue de la pensée, vers un monisme vivant élargi à toutes les conceptions, à toutes les idées, tel est le noyau inattaquable qu'aucune contingence,

aucune douleur ne put entamer. Déchiré par les contradictions multiples de son existence précaire et tourmentée, douloureusement conscient du trou creusé par le langage entre sa vision grandiose du monde et l'expression littéraire qu'il lui *fallait* en donner, Roger Gilbert-Lecomte a gravi ce calvaire, qu'est le besoin inné d'absolu pour qui le vit comme une foi véritable (2).

(2) Ces pages sont extraites de l'Introduction au *Cahier Posthume* de Roger Gilbert-Lecomte, à paraître aux Editions K.

D'UN CAHIER POSTHUME

par ROGER GILBERT-LECOMTE

VERTIGE

(Nier la réalité du monde extérieur par amour de la solitude) (1).

Je veux l'esseulement total. La solitude
Qui vit impunément parmi la multitude,
Celle dont un mortel n'eut jamais vision :

Etre seul dans le sein froid de l'Illusion,

Seul comme un Dieu vers qui jamais une prière
N'a monté — comme Dieu l'Unique et Solitaire
(Solitaire absolu puisque lui-même est tout).

Or je ferai le vide autour de moi, partout,
N'écoutant plus mes sens trompeurs et qu'hallucine
L'impuissante Action, moi, parcelle divine

Je serai le point nul parmi l'Illimité!

Je ne comprendrai plus ce mot : réalité.
Etre n'existe pas. — Voici mon rêve ultime :

Nier tout et ne plus concevoir que l'Abîme!

ACTE DE DEPOSSESSION (TENSION)

Ecrit dicté par une nécessité impérieuse.
Premier et urgent devoir.
L'horreur est panique au fond de tout.
« Intelligence détournement de la vie »
« La conscience est fonction inaltérable de la détresse »

(1) Nous extrayons ce poème d'un carnet d'écolier où Roger Gilbert-Lecomte, à l'âge de quatorze ans, réunit ses premiers vers. — A. A. et M. B.

La souffrance — rien que la souffrance — au fond de tout être vivant, témoigne de la vie (seul témoin irrécusable, universel, inséparable). L'angoisse, le premier et le plus vieux sentiment humain, est fonction même de la conscience. La vision limite qu'atteint au comble d'une rare lucidité la cime de l'esprit humain, le laisse ahuri et lui impose pour seule attitude la stupeur fixe devant l'évidence absurde du scandale d'être, et d'être limité sans connaissance de soi-même. L'existence de la conscience est effrayante et insoluble. Devant cette angoisse essentielle à l'homme, dans son expression nue, toute autre pensée est vaine. Cependant je vis déterminé. D'où vient cette angoisse? D'une notion d'éternel, d'immobile, d'absolu. Comment sais-je l'existence de ce que je ne puis ni connaître, ni atteindre? Si je ne sais où va la conscience, je puis savoir d'où elle vient, la mémoire étant son apanage. Quel est le fondement de la connaissance ? Pourquoi les opérations de l'esprit coïncident-elles avec les phénomènes extérieurs ?

Mais pour que la conscience puisse connaître sa grandeur et ses limites, il faut unité de substance en tout, identité de nature, homologie de structure (morphologie), similitude de rythmes, parallélisme d'évolutions.

AU FOND DE TOUT

« Ce n'est rien, j'y suis, j'y suis toujours »
Agressi sunt Mare Tenebrarum.
J'écris non encore pour ce faire
Mais dans l'espoir d'être efficace.
Il se peut.
Febris tombée — je voudrais que tout jusqu'ici
Fût nul et non avenu

Si lucide il ne reste qu'un perpétuel tremblement intérieur qui vit au fond de tout comme une grande flamme aveugle — et ne reconnaît plus rien.

Lorsque cela s'est passé c'était la montée de l'aube et tout s'est transfiguré.

Il se peut que l'on croie avoir raison à bon marché. La lassitude et l'incertitude et le poids des médiocrités de l'habitude.

Sans même intervenir s'accroît la rage au ventre au triomphe atroce des moins et le trop tard impur qui fait mourir les forts

et défend la naissance à l'espoir tu des germes. J'ai dit sans taire un mot horrible : le sort d'homme pétri dans l'angoisse et l'effroi sous l'éclair d'avenir dans le noir et le froid, l'appel blême, oasis espéré des délices.

RAISON — SYSTEME — CHOC DU CHAOS

Il est temps de répondre à quelques sommations (j'en appelle à ceux-là qui sont morts en criant leur appel à la mort)

Nos aînés ont connu chez les fous leur génie.

Avant nous furent proférés tous les délires et l'annonce de tous les prodiges

Profusion d'éclairs au tumulte des cimes
Et les blanches scintillations suscitées.

Il convient d'abord de faire la somme des sommations et l'unité (et simultanément) d'y répondre en organisant le délire (lire son organisme, susciter son organe, ouïr son rythme, son harmonie).

C'est au nom du concret que les vrais créateurs ont tué les systèmes.

Il reste à systématiquement attaquer (et contempler) les systèmes pour les grouper en piédestal et fondation nécessaire du Monument à l'Unité de tous les Délires.

RETOUR DE FLAMME

Ne sommes-nous plus de la mort, de l'intérieur de la mort? (la tête décapitée qui enchanta son enfance). Mais je sais l'irréductible. Homo sapiens ne peut connaître homo sapiens, bien que nous seuls pauvres hommes, sachions le chien, son instinct, cette nuée fantôme en forme de chien qui touche à tous les chiens et par quoi communiquent tous les chiens.

La ligne du présent, dis-tu, entre les pans obscurs du passé et de l'avenir. Normalement peut-être. Mais moi qui ne suis pas normal je ne vois que des à peu près, des trous de mystère.

Chaque geste de l'homme dérange plusieurs pans de siècles en lui.

Je n'ai jamais aimé que les têtes et les sexes — l'homme force — en forme de toupie phosphorescente.

Les autres irréductibles oubliés : les bagnards, le droit commun, les fous, les hôpitaux, les enfants. Ne rien renier de l'enfance.

Bêtise de ceux qui expliquent par le haut, que le bas scandalise, par le bas, que le haut scandalise. La force mystique est dans les deux. Antée de chair.

La divination extatique et intra-utérine. Stupeur des « consultations prénatales ».

Les hommes préoccupés d'au-delà. Pourtant l'avenir se crée de nos actes. Le temps, projection linéaire abolie en l'éternel. Ce qui m'intéresse c'est l'en-deçà, le souvenir perdu, l'effort admirable. Et je sens que pour tous les primitifs, le problème devait se poser ainsi que pour moi, dans les mêmes termes.

Etre ravi en esprit aux confins des espaces. Le corps sidéral.

PHRASES

L'homme éternel, l'absent hagard de la nature.

Regarder à se crever les yeux, à éclater le crâne, avec les yeux de derrière les yeux, de derrière la tête, comme un aveugle avec un grand cri lumineux. Pour lui, nous irions saigner sur les grèves de l'Océan, il verrait l'ouragan avec le flux rouge.

La mince pellicule qui limite les choses s'amincit à l'extrême et vibra.

Je brûle, je me consume. La combustion lente de même nature que la flamme, amoureuse ou non.

Il n'y avait plus entre moi et le néant de forces que cette dernière apparence désespérée.

Je sentais pourtant au plus loin de toute la surface externe de nos corps, l'espace hanté de ces gouffres de ciel qui vidaient les absences de statue humaine.

Le drame auquel j'assiste avant que par désintérêt progressif, du reste, j'y participe.

Le bruit des oiseaux dans les ténèbres forme une excitation aux mouvements inquiétants des anges.

La vie, un mélange fragile à chaque seconde palpité de l'être avec le néant.

NOTES POUR L'UNIVERS DES MYTHES

1° *Les Rêves de naissance. — L'Arabie heureuse : « ce pays enchanteur où tout paraît ailé » — vierge-mère orientale vêtue de bleu pâle et voilée de blanc qui, dans la nuit lunaire au son des flûtes vient me déposer aux frontières (cactus et palmiers d'une oasis), entre les pattes d'un lion.*

Par quels avatars je tombe ensuite entre les mains de mes parents nourriciers.

2° *Les Rêves d'hostilité de personnes lointaines qui doivent penser à vous.*

3° *L'enfant a-religieux devant le premier mort : je vois son cadavre,* mais où est parti ce qui le faisait vivre?

4° *Au crépuscule du soir, sous une véranda, avec la femme désespérément aimée, le poêle de faïence et la plaque (miroir à manche) qui devrait être lumineuse. A droite, marée montante et écume en déroute sur les grèves. Comme la mer monte et atteint la porte de plain-pied de la véranda, pour m'assurer* que je ne rêve pas, *je mets ma main à ras du sol. Et la prochaine vague me prouve que je suis éveillé (intensité du désespoir) par le faisceau de sensations : bruits de la vague, vue des reflets, mains mouillées et vêtements, clapotement, et surtout son choc ruisselant, éclaboussant et bruyant.*

NOTES DE BORD

Désert d'eau — Mer de sable.

Le sillage-arrachement de la pellicule superficielle de l'eau avec un bruit de soie (si on pouvait l'entendre) voilé par le bruit des éclaboussements de dentelle-écume.

Manière de voir d'un instant : considérer l'eau de mer comme une matière dégoûtante, opaque, épaisse, lourde, visqueuse, espèce de confiture verte qui, lorsqu'on la secoue, se couvre de moisissures blanchâtres et bave une écume de limace.

Rêver d'une eau spirituelle, parfaitement transparente jusqu'au fond des abîmes, infiniment plus liquide, limpide et fluide, toute blanche, si liquide qu'elle ne permettrait pas au nageur de se maintenir à la surface, mais l'engloutirait doucement — volupté sans borne de l'eau spirituelle et mortelle dans l'estomac, dans les poumons — eau respirable, eau de mort.

Naviguer sur cette eau lustrale dans une caravelle en cristal de Bohème aux mâts de verre filé — cristal absolument limpide et transparent. A bord, on baisserait les yeux, on apercevrait à travers la coque cristalline, les méduses translucides errer dans de clairs abîmes aux grottes de diamant.

— L'ouïe se trompe un instant —

Au large soudain le grondement régulier de tonnerre d'un train qui passe sur un pont de fer — un immense pont aux infinies architectures métalliques reliant un bord de l'horizon marin à l'autre bord. Train d'anges dans le ciel. Rectification : c'est le bruit régulier de l'eau rejetée par l'étrave.

Superstition : Nuit — fanal rouge à babord, vert à tribord. Incantations chromatiques contre les rayons de la lune — Les rayons sorciers qui soulèvent le dos des mers — Les nuages pourquoi ne soulèveraient-ils pas les bateaux?

Sahara : girafes et chameaux.

Désert de Gobi : les girafes de Gobi sont des autruches.

La spiritualité du Sud. Déjà les quadrupèdes font place aux oiseaux. Alors que le pôle Nord n'est qu'un peu d'eau glacée et cependant possède une faune d'ours blancs, de phoques, de baleines, de pingouins, le pôle Sud, pointe du globe, cependant vaste continent, antarctique blanche aux feux de l'Eubus et du Terbor dans la nuit astrale, ne possède pas sur toute sa surface un seul être vivant. A peine, de loin en loin, vole dans les airs le grand pétrel blanc des tempêtes aux ailes si vastes qu'il dort dans l'air et ne se pose que pour mourir.

LES QUATRE ELEMENTS

à A. Rolland de Renéville.

Si je dis Feu mon corps est entouré de flammes
Je dis Eau l'Océan vient mourir à mes pieds

Vaisseau vide immergé dans un cristal solide
Creuse momie aux glaces prise et je dis Air

Terre et le naufragé prend racine et s'endort
Sous les feuilles au vent de l'arbre de son corps

De sa bouche le songe engendre un rameau d'or
De sa bouche terreuse expirant ses poumons

Retournés vers le ciel tonnante frondaison
Moisson rouge au soleil de minuit et de mort.

L'ETERNITE EN UN CLIN D'ŒIL

à Arthur Adamov.

Quiconque voit son double en face doit mourir

Echéance du drame au voyant solitaire
Miroir un œil regarde un œil qui le regarde
Offert et renoncé pur don et dur refus
D'étrangère qui n'en peut plus qui n'en peut plus
Donatrice abreuvée aux sources des insultes

Hantise du reflet glacial ombre vaine
De ce double avéré plus soi-même que soi
Simulacre nié de menteuse lumière
Perdue aux ondes d'ombre aux sombres eaux de mort

Miracle du regard regardant l'œil qui darde
Un inverse regard vigilant assassin
Provocateur
Assassinat se dit suicide au jeu mortel

Immortelle qui passe à travers le miroir
Pupille que contracte un acte pur détruire
C'est l'étoile-fantôme à l'âme de feu noir
Le point nul en son propre intérieur vibrant

L'œil dévorera l'œil au point nul éternel.

LA TETE COURONNEE

Délire don tonnant du songe et des écumes
Anneau d'onde vibrante au creux futur virginité
Entre moi-même et le néant qui m'a hanté

Ma tête ballottante au vent en vol de plumes
Etincelante au choc des marteaux sur l'enclume
S'éblouit de son sort d'or pur immérité
L'assaut des marteaux l'environne
Sur son front forge sa couronne
Cercle ardent sacerdoce infamant du malheur
A grands coups de douleur ruisselante écarlate
J'ai peur qu'à force de splendeur
La tête éclate.

RABELAIS DEVANT L'ÉCOLIER LIMOUSIN

par VERDUN L. SAULNIER

Contre tous les snobismes qui affectent la pureté de langage — il en est de toutes les époques — on voit assez comment l'Ecolier Limousin de Rabelais s'offre à servir d'épouvantail. Sa manie, à lui, c'est de décalquer en français des mots latins. Pour « traverser », on dira « transfréter » ; au lieu de « la Seine », « la Séquane » : et ainsi de suite. D'où ce fatras : « Nous tranfrétons la Séquane au dilucule et crépuscule; nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale, et... captons la bénévolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigène sexe féminin... » Là-dessus, il est de tradition de conclure que Rabelais voulut authentiquement décrier l'abus du latinisme chez ses contemporains : telle serait l'intention profonde de l'épisode. Mais peut-être y a-t-il lieu de revenir sur ce problème.

René Sturel avançait un commentaire plus nuancé (1). « J'entends bien, dit Pantagruel à l'Ecolier : tu es Limousin, pour tout potage. Et tu veux ici contrefaire le Parisien. » Sur ces mots, pour Sturel, ce que Pantagruel et Rabelais reprochent à l'Ecolier, c'est de vouloir jouer au Parisien distingué, alors qu'il n'est qu'un honnête bonhomme de rustre. Un peu, au fond, comme ces soubrettes de Molière qui, précieuses ridicules, s'essaient à minauder, singeant les belles manières de leurs maîtresses. Mais l'interprétation nous paraît spécieuse. Qu'on relise, en effet, le titre du chapitre. On y trouvera que cet Ecolier « contrefaisoit le langage françois ». La tournure nous paraît indiquer que le verbe *contrefaire* veut ici dire, non pas : imiter, mais « déformer, travailler

(1) *La prose poétique au XVIe siècle*, dans les *Mélanges Lanson*, 1922.

contre, faire contre ». L'Ecolier n'*imite* pas le « langage françois » (quand bien même cette locution voudrait seulement dire : le langage de l'Ile-de-France; car toute l'Ile-de-France ne parlait pas le jargon des snobs de Paris). Partant, dans le reproche de Pantagruel, « contrefaire le Parisien », ce n'est pas, sans doute, imiter ces beaux messieurs de la grande ville. C'est déformer la langue française.

Un seul fait est certain : Rabelais utilise le procédé des écrivains à la mode, les latiniseurs : ses contemporains, les Habert, les Hélisenne de Crenne; ceux aussi de la génération précédente, les derniers des Grands Rhétoriqueurs (2), ceux que nous nommerions volontiers les Petits Rhétoriqueurs. Cela, on l'a vu depuis longtemps, et l'on n'a fait que répéter sur ce point, depuis un siècle, ce que le vieux d'Héricault, en une page parfaitement oubliée, avait fort bien dit (3) :

« L'école savante est parfaitement représentée, du reste, par l'écolier limousin de Rabelais, qui n'est certainement qu'une fort légère exagération de ces Escorcheurs de latin. Si l'on en doutait, qu'on ouvre la *Départie d'amour,* de Blaise d'Auriol, dont voici les premières lignes : *Enclos dans mon secret répagule, sur celluy point que opacosité noctiale a terminé ses ombrages, et Diane luciférante commence ses rays illuminatifs par le climat universel espandre, Aurora ses amyables refreschemens dulcifiques et melliflues attribuer*... André de la Vigne commence son *Verger d'honneur* de cette même élégante manière... Je sais bien que ces auteurs ne sont pas de premier ordre, mais ils indiquent très bien les tendances de leur école, et ils exagèrent à peine le style de cérémonie des maîtres, Crestin et Molinet. »

Que Rabelais ait donc usé d'un procédé connu, on n'en doute pas. Mais le problème commence ensuite, quand on cherche à démêler l'intention de sa parodie. Faut-il croire que le conteur ait voulu faire pour de bon une charge violente contre les Latiniseurs, considérés comme des corrupteurs du langage?

Au fait, c'est bien en ce sens que l'on utilise l'épisode, dès la fin du XVIe siècle. Ainsi Ronsard, dont d'Aubigné, dans l'avis *Aux Lecteurs* qui précède les *Tragiques,* rapporte et partage l'opinion : « Le bonhomme Ronsard... disoit quel-

(2) Cf., par exemple, Chamard, *Origines de la poésie française de la Renaissance,* pp. 141-143.
(3) *Les poètes bohèmes du XVIe siècle,* dans la *Revue des Deux Mondes,* 15 septembre 1852, p. 1151.

quefois... Mes enfants, défendez votre mère de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre françois... Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et défendiez hardiment contre des maraux, qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point écorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire : collauder, contemner, blasonner, que : louer, mépriser, blâmer. Tout cela, c'est pour l'escolier de Limosin. Voilà les propres termes de Ronsard. »

Un autre témoin : le méconnu Beroalde de Verville. Bon conteur, grand poète ignoré, excellent témoin du langage. Tout farci de Rabelais, il garde certainement en mémoire la scène de l'Ecolier, au deuxième chapitre du *Moyen de Parvenir,* dans sa charge, tout émaillée de truculentes images, contre ces gens qui *pindarisent,* « gens latineux et de telle farine, qui remâchent ce que les doctes antiques ont jeté..., et vont grattant dans les baliures et bourbiers du latin, et ès éviers d'éloquence, pour en tirer quelque haillon...; hallebardant avec de grands lambeaux de latin, effarouchant les fauvettes... »

La scène de l'Ecolier avait retenu l'attention, et voilà le parti qu'on en tirait. On n'est pas sûr d'être ici au vif de l'intention de Rabelais lui-même. Car enfin, ne l'oublions pas, le héros de l'aventure n'est pas un écrivain : ce n'est qu'un potache. Si Rabelais avait vraiment voulu draper le plumitif latiniseur, c'est à un plumitif qu'il aurait confié le rôle grotesque. Un *adulte,* qui userait *par écrit,* et *sérieusement,* d'un tel verbiage, serait ridicule : mais un *étudiant,* qui en use *oralement,* et pour *rire,* mérite toutes les absolutions.

Est-ce à dire alors que Rabelais ait voulu faire ici le procès du système pédagogique de son temps? A propos de notre épisode, Gaston Deschamps rappelait justement comme, dans l'enseignement de l'époque, on abusait du latin (4). L'écolier n'avait le droit d'user que de cette langue dans tout le cours de la vie scolaire, étant seuls exceptés les jours de vacances et les heures de récréation : « nisi uacationum dies et recreationis horae ». D'où, sans doute, ajoutons-le, une invitation à user parfois d'un latin de cuisine. Or nous sommes précisément à l'heure où les humanistes s'efforcent

(4) *Revue des Cours et Conférences,* 1901-1902, t. II, p. 750.

de rendre au vrai latin sa pureté : Simon de Collines publie à Paris en 1532, l'année même de *Pantagruel*, une nouvelle édition des *De Linguae latinae elegantia libri sex* de Laurent Valla, et l'on sait, dans le même sens, le succès des *Colloques* d'Erasme. Or, Rabelais aime et préconise la lecture du beau latin : Gargantua conseille à son fils de lire et relire Cicéron. On pourrait, au total, élaborer la thèse suivante : Rabelais plaide ici pour que le français pur s'élabore face au pur latin, sans contamination artificielle, et pour que le pédagogue n'assomme pas l'écolier avec son latin à toutes heures, qui ne saurait aboutir qu'à un double jargon : latin de cuisine et latin décalqué.

Mais si Rabelais avait voulu moquer les magisters ridicules, c'est un magister qu'il fallait rendre ridicule. D'un mauvais système pédagogique, l'étudiant n'est jamais que la victime, irresponsable. Joint que, à l'écouter, on est tout prêt à mettre bien des choses sur le compte de l'espièglerie, ce qui resterait symptôme d'un vice ne nous indigne pas, dans sa bouche. A preuve que, dans les innombrables polémiques que suscite la question scolaire, c'est toujours aux manuels qu'on s'en prend. Pas aux potaches. C'est le manuel qu'on cite, directement, et non le jargon barbare que l'écolier en tire.

On en arrive à se demander si Rabelais a mis dans son épisode une intention de pensée aussi précise qu'on le dit. L'effet comique du morceau est certain , sa « philosophie » n'est pas si claire. Que l'auteur ait voulu ici réellement polémiquer contre les estropieurs de la langue française, on fut invité à le croire un peu vite en observant qu'il reprend un passage de Geoffroy Tory, qui, lui, voulut vraiment ridiculiser les latiniseurs au nom de la pureté du langage. Dans la préface de son *Champfleury*, paru à Paris en 1529, donc à la veille de *Pantagruel*, Tory part en guerre contre ces barbares. Mais, à relire l'ensemble de la page, la parenté de son dessein avec celui de Rabelais apparaîtra comme bien douteuse.

Tory distingue, en effet, trois sortes de corrupteurs du français. Il y a les « Ecumeurs de latin ». Ceux-là disent par exemple : « Despumons la verbocination latiale, et transfrétons la Séquane au dilucule et crépuscule, puis déambulons par les quadrivies et platées de Lutèce, etc. » Si Tory n'avait rien dit de plus, Rabelais, qui recopie presque mot pour mot son exemple de verbiage grotesque, pourrait sembler se faire son brillant second. Mais la même préface de *Champfleury*

vilipende deux autres sortes de jargonneurs : les Plaisanteurs (ou Déchiqueteurs de langage) et les Innovateurs (ou Forgeurs de mots nouveaux). Les premiers, qui sont des Précieux, disent par exemple : « Monsieur du Page, si vous ne me baillez une lesche du jour, vous aurez nasarde sanguine. » Les derniers, ceux qui abusent du néologisme, en viennent à dire : « qu'ils ont le cerveau tout encornimatibulé et emburelicoqué d'un tas de gringuanaudes et guilleroches qui les fatrouillent incessamment. » Or Rabelais, qu'on y prenne garde, s'est délibérément inspiré de ce passage pour s'inscrire à ses heures, de façon burlesque, parmi les Plaisanteurs et parmi les Innovateurs; il écrit en effet, à telle autre page de *Pantagruel :* « Monsieur du Page, une lesche de jour, emburelucoqué, gringuenaude », etc.; et l'épisode du Débat des deux gros seigneurs, notamment, est plein de ce genre de recherche.

J'entends bien qu'on peut voir partout, sous ces emplois, intention satirique : mais implicitement, et sans que le trait burlesque tourne nullement au réquisitoire. Il s'ensuit, me semble-t-il, que, dans la scène de l'Ecolier, Rabelais n'a pas voulu davantage bafouer les Latiniseurs. A la lecture de Tory, il a vu rappelés et sérieusement critiqués trois travers, dont il n'a pour sa part retenu que la saveur comique, pour l'exploiter à sa façon. Le texte de Tory lui fut un petit grenier à rire, et rien de plus.

Le personnage de l'Ecumeur de latin, Rabelais se contentait, au surplus, de le reprendre à une tradition burlesque médiévale. Une pantalonnade comme la *Sotie des Copieurs et Lardeurs* (5) nous montre que, dans telle compagnie de Sots, de joueurs de « revues », l'Ecumeur était l'un des rôles typiques, des emplois fixés, tout comme on trouvera ailleurs le Père Noble ou la Grande Amoureuse. Pour se venger d'un affront, deux compères, Sotin et Tête-Creuse, méditent de se servir de la compagnie de Triboulet :

— *Où sont les Sots de Triboulet*
Pour nous venger de cette erreur?
— *Il faut avoir son* Ecumeur
De latin, *s'on le peut trouver.*

Sur quoi l'Ecumeur vient; et voici un échantillon de son langage :

Je veux relinquer vos argus :
Ce n'est pas moderne négoce.

(5) Cf. le *Recueil Trepperel*, édition E. Droz, 1935.

D'où pullule ce paradoce
D'incommodité tant varie?

C'est pur langage d'écolier limousin. Mais le mal venait de plus loin. Et cet emploi de l'Ecumeur nous paraît né d'un travers très ancien, beaucoup plus général : le mélange barbare du latin au français, dont le Moyen Age offrait tous les aspects bigarrés. Dans leurs monologues joyeux, les jongleurs barbarisaient ainsi au mieux des intentions comiques. Le *Sermon d'un quartier de mouton,* monologue de bateleur du début du XVIe siècle, tenait à peu près ce langage :

Vous, or, oyez, qui soupatis :
Prio vos qui ecoutatis,
Ouvrant grandos oreillibus... (6)

Encore ne s'agit-il pas là d'une invention de la littérature farcesque. Les Comiques ne font ici que reprendre une tendance de la littérature populaire sérieuse. Même dans la littérature de prédication, on sait bien des exemples d'analogue jargon. Les sermons de Michel Menot sont célèbres, où le latin de cuisine se mêle au français; ce qui donne, par exemple, à l'apologue de l'Enfant Prodigue, une étrange saveur verbale : « Quando vacua fuit bursa, et amplius nihil erat fricandum, et qu'il n'y avait plus rien à frire... non plus veniebant les compagnons sans souci, sodales sine sollicitudinis... »

Du vrai latin employé mal à propos, au latin de cuisine, puis au mélange de français et de mauvais latin, puis au latin décalqué en pseudo-français : il y a là toute une hiérarchie d'aspects, dans l'emploi ridicule du latin, déjà tous bien connus à l'aube de la Renaissance. Toutes ces formes du Macaronique, Rabelais les a connues et pratiquées. Lui qui, sur tant de points, n'est que l'héritier génial du comique des farces médiévales; lui qui s'inspire des *Macaronées* de Folengo, l'un des plus beaux spécimens de la littérature macaronique; qui aime à citer par jeu des brocards de latin, par espièglerie de robin; qui aime d'ailleurs à latiniser à ses heures, non seulement dans les passages nobles, mais aussi parfois dans la plaisanterie; lui qui joue de l'abus d'idiomes étrangers, notamment dans la présentation de Panurge, qui, Français, répond en toutes langues étranges avant de consentir à parler la sienne (et cette attitude de Panurge nous

(6) Voir J. J. Jacobsen, *Essai sur les origines de la comédie en France au moyen âge*, 1910, p. 65.

paraît plus proche qu'on ne croit de celle de notre Ecolier) : ce Rabelais latin et gaulois a joué du latinisme ridicule comme de toutes les autres formes de la déformation du langage. Il en a joué pour rire, comme Molière de ses « dignus intrare ».

Le procédé de l'Ecolier limousin est une machine éternelle de rire, et non une machine polémique d'époque. Rabelais en le faisant parler ne polémique pas plus que ne fait Edmond Rostand, qui use assez volontiers de la même sorte de verve, avec le « dormitons » de *Chantecler*, le « nasigère » et le « gaster » de *Cyrano*. Surtout (et ce fut le génie de Rabelais de le comprendre) ce genre de latinisme n'est jamais aussi comique que dans la bouche d'un étudiant. Là, il rejoint l'argot, et l'emploi sporadique de mots étrangers pour piment. « Le *dada* qu'il *équite* avec *maëstria* s'appelle hypothèse », dit l'étudiant Walter de son vieux professeur (7) : comique de potache. Tout comme dans la prononciation défigurée qui dit *Chakespéar*, tout comme dans l'usage de certains imparfaits du subjonctif, incongruités sonores; tout comme dans la contrepèterie, dont Rabelais faisait déjà si large usage.

Une preuve encore, que le latinisme indiscret n'appartient qu'au comique potache. Nous nous souvenons, ma foi, de l'amusement que nous prenions, lorsque, ayant à signer notre premier diplôme, nous pouvions lire sur le faux parchemin, au lieu destiné à recevoir notre paraphe, cette mention imprimée : « signature de l'impétrant ». Eh quoi, pour avoir le droit de signer là, avait-il donc fallu que nous impétrassions? Le latinisme, ici, n'était pas le fait de l'étudiant : le comique, pourtant, c'était bien lui qui l'y mettait.

(7) George Sand, *Laura, voyage dans le cristal*, dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XLIX, 1864, p. 12.

POÈMES

par ANTOINE CARROT

A RAINER MARIA RILKE

Bel endormi mon Prince un soir je t'entrevis
Tu serrais sur ton cœur la rose de ta mort
Et le silence exquis au blanc de la montagne
Se transformait en fleurs se transformait en fruits.

Rainer Maria Cristal qu'as-tu fait de ta vie
Est-ce pour toi que prient les fillettes en blanc
Qui s'en vont brûler des cierges dans les églises
Est-ce pour toi poète est-ce pour toi?

Au vieux cœur de la Suisse Cristal espérais-tu
Ensevelir ta mort sous des jonchées de roses
Ou fixer dans des mots aux contours caressants
L'heure éternelle où l'homme enfin s'offre et comprend?

O poète mon frère à la tour de Muzot
T'ai-je vraiment cherché t'ai-je vraiment trouvé
Je ne sais plus je suis parti et tu demeures
Près des glaciers trop purs où rêve le silence.

Au vieux cœur de la Suisse où tu t'en vins mourir
Tué par une rose indifférente au Prince
Cristal bel endormi un soir je t'entrevis
Mais cette heure passa comme une fleur d'automne.

AI-JE COMPRIS LA VILLE?...

Ai-je compris la ville
La ville sous la pluie avec ses vieilles plaques
Que l'on ne peut plus lire
Au coin des rues qui vont vers ceux qui n'aiment plus?

L'ombre étrange et morte à demi
De celui que je suis encore
Où l'ai-je mise où l'ai-je mise
Les trottoirs sans soleil de la ville pluvieuse
Ne m'ont pas répondu.

Les cinémas n'étaient pas ouverts
Les cafés n'avaient plus rien à boire
Les femmes n'avaient pas de cœur à me donner
Et je n'ai pu découvrir un fleuve.

Je suis venu je suis passé
La ville sous la pluie seule était demeurée
Et la pluie la pluie qui chantait sur les toits.

MATURITÉ

(*fin*) (1)

par MARC BLANCPAIN

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

L'eau, rieuse, roulait sur son visage mince. Du poing, vigoureusement, elle rejetait ses longs cheveux pâles.

Le lac reflétait en tremblant sa joliesse farouche et la poésie mystérieuse des bois d'aunes, d'ormes, de charmes et de chênes; les yeux de la jeune fille regardaient l'immensité du ciel; ils s'abaissèrent sur Pierre Théraz avec une lueur de crainte ou de défi.

Elle avait les dents petites et blanches, le nez court et les pommettes hautes des enfants. Le hâle, pourtant, ombrait sa peau blonde. En un tournemain — Pierre eut à peine le temps de baisser et de relever les paupières — elle fut vêtue et coiffée. Les vives couleurs d'un mouchoir noué à la diable au sommet de sa tête jouaient avec le soleil et le vent. Sa jupe de bohémienne, rouge, blanche et noire battait ses mollets agiles; elle bondissait de pierre en pierre; elle s'enfuyait, comme les jours heureux, comme les jours d'autrefois.

Pierre Théraz s'étira. Qui était-elle? Puis il se mit à douter qu'elle pût exister; vraiment, elle ressemblait trop aux plus chers objets de ses rêves. Le soleil déjà s'abîmait derrière la crête du Grand Serre; un vent frais, venu des monts du Taillefer, lui donna le sentiment des approches de l'hiver.

On était aux premiers jours d'octobre, et tout le monde disait, à la popote, que ce beau temps cesserait un jour, brusquement, comme il advient toujours dans ces hauts pays.



Le lendemain matin, le lieutenant Théraz parcourut à cheval les rives du lac. Des enfants s'ébattaient en criant. Deux

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er août et du 1er septembre.

mineurs, le béret sur les yeux, pêchaient à la ligne. Théraz revint l'après-midi : elle serait là, il ne voulait pas en douter.

Elle n'apparut pourtant que vers cinq heures, se déshabilla derrière un buisson de coudre, plongea, battit des pieds, poussa vers le large, revint, se sécha à la hâte, et, sans un regard pour l'importun, assouplit gracieusement les longs muscles de son corps jeune. Pierre Théraz, couché sur le ventre, cachait sa tête dans ses mains. Elle partit comme la veille, mais en chantant, cette fois, une ronde enfantine :

Elles font, font, font
Les petites marionnettes
Elles font, font, font
Trois p'tits tours
Et puis s'en vont.

Elle se moquait de lui. Elle l'avait donc remarqué. Il partit, lui aussi, en chantant.

Le lendemain, elle accourut sur une bicyclette d'homme, brinquebalante et haute comme un insecte. Elle faillit se rompre le cou, éclata de rire, rougit quand elle s'aperçut que l'étranger riait aussi. Il n'eut pas l'audace de lui adresser la parole.

Le troisième jour, Pierre, pour gagner le bord de l'eau, emprunta des sentiers capricieux et mous, envahis par les prêles, les ajoncs et les roseaux. Il avait pris, et fermement, la résolution d'adresser la parole à la jeune fille, mais il retardait à plaisir l'instant de l'épreuve; son cœur battait comme celui d'un adolescent timide.

Jamais le jour n'avait été plus beau; au loin, l'Obiou, paré de neiges, dressé sur ses contreforts comme un combattant de légende sur ses adversaires terrassés, veillait avec orgueil sur l'immensité du Trièvе et de la Mateysine. L'air tremblait; les saccades et les appels d'une alouette remplissaient l'azur. Au sommet du Symont, le soleil incendiait des touffes de rhododendrons et d'amples champs de myrtilles. Le lac dormait, ombré d'aunes tremblants et bavards.

Deux filles, au pied du buisson de coudre, achevaient de rôtir leurs dos et leurs cuisses. Jacassantes et fardées, sans vergogne, elles dévisagèrent l'officier et rirent aux éclats pendant qu'il s'éloignait.

★

Le premier bataillon du 10ᵉ génie s'occupait à tuer le temps. Sur le Drac, tous les jours, des sapeurs lançaient, pour les détruire avant la soupe du soir, de fragiles passerelles. Le lieutenant Pierre Théraz, qui n'y entendait pas grand'chose, parlait et s'agitait beaucoup pour dissimuler son ignorance.

L'ironie de la troupe s'exerçait à ses dépens; il s'en apercevait et son humeur allait s'altérant.

Et pourtant, avec quelle ardeur n'était-il pas rentré en France le 2 septembre! Une exaltation puissante le soulevait. La mobilisation, la guerre, lui donnaient l'occasion de rompre brutalement avec un passé de faiblesses accablantes et d'espoirs déçus comme avec un présent routinier et sans élan. L'aventure sans frontière allait lui restituer, croyait-il, sa liberté, sa vertu, sa jeunesse.

Ce qu'il vit en France, dès les premiers pas, avait effacé rapidement les lamentables souvenirs de la mobilisation de 1938. Dans la petite ville où il avait rejoint — malgré les instances de notre Consul au Caire et comme par-dessus les supplications et les colères d'Hostier —, un bataillon de chars achevait de se former; rangés en carré, dans ce bel ordre vivant des soldats qui fait songer à un plant d'arbres jeunes, les équipages saluaient le monument aux morts de la première guerre. On les regardait avec tristesse et avec chaleur. Ils étaient graves, mais sans faiblesse ni forfanterie.

Après un mois de nuées, de coups de soleil, d'ondées et d'orages, le ciel bleu s'était établi; les champs s'allongeaient, gonflés de sève, riches et sérieux, jusqu'aux levées violettes des bois; la terre paraissait franche et forte comme doit l'être une nourrice de héros.

Il allait, lui, le ceinturon bien serré, les bottes craquantes et le képi noir rehaussé d'or; un extraordinaire sentiment de calme l'habitait; il ne craignait plus le destin, ni pour sa patrie, ni pour lui-même.

Les maussaderies formalistes du Centre Mobilisateur n'altéraient point sa bonne humeur. Elles n'étaient que le texte d'une vieille comédie qu'il connaissait par cœur, comme tous ses compagnons. On obtiendrait, c'était certain, chevaux, voitures, matériel et équipement. Les artisans et les ouvriers se muraient, dès le lendemain et sans effort, en sapeurs adroits, diligents et robustes. Pierre oubliait le poids et la résistance des hommes et des choses; toute réussite lui paraissait naturelle; le hasard lui offrait un aimable visage.

Mais la guerre ne vint pas. Dans un calme perfide, l'ennemi laissa l'armée française se détruire elle-même.

Les travaux sont menés à la petite journée, car personne n'aperçoit plus leur utilité. L'Italie, dit-on, n'osera pas entrer en guerre. Quant à l'Allemagne nouvelle, Pierre entend affirmer avec vigueur et tous les jours qu'elle est trop fiévreuse pour être solide. Il finit par le croire.

La paix, une paix débraillée et bonne fille, s'est installée à la table des officiers et des soldats. Elle chante et boit avec eux. De chaudes maîtresses, et des femmes légitimes plus ardentes encore, ont rejoint les cantonnements. Elles ont le

visage hardi, ou glouton, ou tendrement énamouré. Le soldat qui couche seul trop longtemps inspire à ses camarades une pitié goguenarde.

On apprend bientôt, à la popote, que le lieutenant Théraz est un fervent de l'eau. Il rougit. On porte un toast à l'inconnue qui l'attire sur les bords humides. Une insupportable honte envahit son cœur : la jeune, la brillante, la rieuse enfant appartient à un autre monde; n'est-elle pas née de ses plus beaux rêves? Il se met à détester violemment ses compagnons, leur indiscrétion, leur vulgarité. Il se sent prêt de les haïr.



Journal de Pierre Théraz.

14 octobre 1939. — Je suis sorti très tôt, ce matin, pour aller — c'est du moins ce que j'ai dit au Commandant — inspecter la garde des chantiers.

Du seuil de sa baraque, le sergent Beauvisage contemplait la naissance du jour; il n'y a pas, au bataillon, d'âme plus belle que celle du sergent Beauvisage. Au delà de la Jonche, sur les hauteurs de l'Espinasse, la rougeur du soleil se muait en tendresse blonde (...Blonde comme la jeune fille du lac, et vive comme elle). La rivière fumait. Le sergent Beauvisage avait l'air de prêter l'oreille à des voix lointaines; dans sa grosse moustache brune, brillaient des gouttelettes d'argent. C'était un beau matin de France.

Le sergent Beauvisage braconne dans la Jonche toutes les nuits.

— Rien à signaler, Beauvisage?

— Rien du tout, mon lieutenant.

— Et les truites de la Jonche, Beauvisage?

— Elles sont bien niaises, mon lieutenant, au froid de l'aube.

Beauvisage essuie sa moustache d'un revers de manche et boutonne sa veste. Ses yeux s'éteignent. Là-bas, un cheval est lancé au galop à travers champs; on voit monter et descendre le képi et les épaules du cavalier; plus loin, sur un sentier, au delà des bois, la compagnie s'étire, se gonfle, grouille, s'étire encore.

— V'là les sapeurs, dit Beauvisage. Ça ne finira donc jamais, cette pute de guerre!

Et Beauvisage rentre dans la baraque pour dissimuler, derrière nos sacs de ciment et nos outils, tout un arsenal redoutable qu'il a fabriqué de ses mains. Je l'entends qui me crie :

— Y'a des officiers qui ne comprennent rien, mon lieutenant, aux vrais plaisirs des hommes!

15 octobre 1939. — Je l'ai rencontrée ce matin (Ah! comme ces paroles sont banales pour traduire la merveilleuse surprise de cette apparition et le trouble de mon cœur).

Elle descendait le sentier à grands pas souples. Jupe rouge de soie légère, ce matin; un cartable au bout du bras comme les enfants qui vont à l'école; et l'autre bras qui allait et venait, largement... (Elle a le bras mince, et une main courte et solide, une brave petite main qui doit bien tenir ce qu'elle a saisi); elle chantait; je n'ai pas reconnu l'air, car elle s'est arrêtée en m'avisant; mais c'était encore une de ces chansons à quatre notes, une « chanson de deux sous » comme disait ma mère, qu'on apprenait autrefois aux enfants.

Posé sur le haut de la tête — par quel miracle tenait-il? — un petit chapeau vert, tout rond, qu'enserrait une corde rouge. Où achète-t-on de tels chapeaux? Dans quelle lointaine Autriche ou quel canton reculé d'une Helvétie de carte postale? Je lui conseillerai, un jour, d'y suspendre des clochettes!

Elle s'est effacée pour me faire place, le dos à la haie. J'ai salué, comme un civil, en ôtant mon képi. Elle a rougi et baissé le nez. Je n'ai pas vu la couleur de ses yeux.

Rapidement, j'ai gagné la route, et puis, à l'abri d'un arbre, caché comme un voleur, j'ai suivi la robe rouge et la danse du chapeau vert. L'inconnue — elle est toujours, hélas! l'inconnue du lac — a traversé la Jonche sur deux planches, grimpé la contrepente, pris le chemin de Pierre-Châtel. Les maisons grises l'ont dérobée à ma vue et je me suis retrouvé seul, comme jamais je n'ai été seul.

. . . .

Je me sens capable de l'aimer de tout mon cœur, de l'aimer. J'admire sa fraîcheur, sa jeunesse, son audace et sa timidité. Ce chapeau, qui l'oserait porter? Où as-tu jamais vu, Pierre Théraz, une marche aussi assurée, un teint aussi neuf et tant de grâce dans l'élan du corps et le balancement du bras?

Je voudrais, aussi, que ce petit chapeau eût été inventé pour moi, et, pour moi, posé hardiment au-dessus de ce clair visage; pour la joie de mes yeux, pour me donner à sourire...

J'imagine déjà, avec elle, des dialogues animés, spirituels; sa main, elle la porte sur sa bouche : ce que je viens de lui dire lui paraît drôle! Sa voix est plutôt basse, un peu incertaine, cassée même; beaucoup moins acidulée que lorsqu'elle chante.

. . . .

Sur les six heures, n'y tenant plus, je suis descendu dans la cuisine de la « tante Nini » (C'est ainsi que les sapeurs appellent ma bonne logeuse). Tante Nini sait tout : à quelle heure est sorti le Commandant, ce que les sous-officiers mangeront le soir, si la grande brune qu'on voit depuis deux jours à l'hôtel Violet est la maîtresse ou l'épouse légitime du Capi-

taine Desroseaux... Tout Pierre-Châtel lui est cousin, de sang, d'amitié ou de rancune attentive.

Je me suis d'abord gratté la gorge. Je cherchais une entrée en matière et n'en trouvais point; cette vieille paysanne, madrée et sarcastique — quoique bonne comme le bon pain — m'intimidait.

— Il y a de belles filles, par chez vous, Tante Nini...

— On le dit.

Elle avait les deux pieds sur la barre de son petit poêle et elle observait, par la fenêtre, le mouvement de la rue. Il n'est jamais plus vif qu'à cette heure-ci : tante Nini, que je dérangeais, me répondrait distraitement; cette pensée me donna de l'assurance...

— Je parle, bien sûr, des femmes du pays et non pas de celles qui viennent nous retrouver ici.

— Il en faut pour tous les goûts, répondit-elle placidement.

Ses yeux venaient de s'allumer et je voyais apparaître sa dent (la dent de tante Nini, une grande incisive jaunie et tremblante, la seule qui lui reste, tout le bataillon la connaît, car tante Nini la découvre toujours lorsqu'elle a le cœur en joie).

Une grande fille trop bien mise passe en bicyclette.

— Celle-ci n'est pas mal, dis-je.

— Et elle plaît aux soldats; presque autant que sa mère il y a vingt-cinq ans...

La dent apparaît une fois de plus :

— Elle est née, dit-on, de ces plaisances-là.

(Le chemin que nous prenons, je le sens, ne mène pas vers mon inconnue. Je fais un gros effort d'imagination et ne trouve rien.)

— Si ce n'est pas malheureux, à mon âge... soupire tante Nini après un long silence.

Je faillis, cette fois, battre en retraite : si tante Nini se mettait à parler de la guerre, j'allais être, c'était certain, noyé sous le flot. Et cette guerre-ci, et la précédente. Et ceux qui y sont allés, et ceux qui n'y sont pas allés. Les morts, les blessés, les remariages...

— Pour les jeunes non plus, avançai-je timidement.

— Pour sûr et certain, dit-elle, puisque les hommes risquent la mort, les femmes le veuvage, et les filles de rester filles. Ma Rolande a bien fait de donner un métier à la sienne.

— Vous avez une petite fille, tante Nini?

Je posai cette question, je le jure, sur un ton pressant. J'avais le sentiment, comme disent les enfants qui jouent à cache-cache ou qui cherchent un trésor, de « brûler ».

— Que oui. « Ma Madeleine. » Elle vit à Laffrey chez ma Rolande mais, tous les jours que Dieu fait, s'en vient ici pour mener les enfants jusqu'au certificat.

Tante Nini abandonna la rue et leva les yeux au plafond (le sujet lui tenant à cœur)

— Elle a bien appris à Grenoble et passé tous ses brevets. A présent, c'est notre Demoiselle!

L'accent était fier, presque triomphant.

— Elle en sait aussi long que le curé; aussi long même que le père Thévenard qui est à présent à la Mure. Ouais! Ouais! La grande Louise qui nous jalouse, cette bique, perd son temps! Figurez-vous que cette carogne sèche (l'œil bleu de tante Nini flambait) appelle Ma Madeleine la Bohémienne. Bohémienne, pensez-voir! Ma petite est aussi blonde que le ciel est bleu aujourd'hui!

— Vient-elle vous voir souvent, tante Nini?

— Que oui (la dent, encore). Mais quand vous n'y êtes point. Elle craint le loup, mon beau Monsieur.

Demain, le lieutenant Théraz souffrira d'un violent mal de tête. Il gardera la chambre. Vers midi, quand un bruit de voix montera de la cuisine de tante Nini — la voix chevrotante de la grand-mère, la voix basse et mal assurée qui chante des rondes enfantines —, il descendra l'escalier quatre à quatre. Car, n'est-ce pas, la Bohémienne blonde...

Avant de m'endormir, ou, plutôt, avant de m'atteler à chercher le sommeil, j'adresse, ce soir, un grand merci à la méchante Louise, cette chère vieille bique qui sait donner de transparents sobriquets.

CHAPITRE II

Un lourd soleil gonflé de sang s'abîmait lentement derrière les avancées du Vercors. Les fumées de Mens, de Lalley et de Clelle montaient toutes droites dans un ciel balayé où s'étiraient encore de fragiles traînées blanches. Des voix lointaines, venues des quatre horizons endormis, couraient dans l'air glacé et se croisaient sans se répondre. L'immense pays n'avait jamais été plus solennel.

— Comme c'est beau, dit-elle, et pacifique, les premières neiges!

Il répondit par un sourire.

— Et tu verras, dit-elle, plus tard il y aura des congères sur les chemins. Tu ne sais pas ce que c'est? Ce sont des monceaux poudreux que le vent amasse pour que les voyageurs soient pris jusqu'au ventre. Alors, moi, je vais au travail en pantalons... La Louise débite toutes sortes de sottises et grand'mère ne décolère plus!

Les mélèzes, avec leurs branches horizontales, craquent souvent sous le poids des neiges et leurs troncs blessés sont roses comme un visage après l'effort. Ces arbres-là ne sont pas vraiment de nos pays.

Regarde le bas clocher de Prébois et les maisons qui l'environnent. Grand'mère, du temps où ses jambes lui permettaient encore de venir jusqu'ici, disait qu'il ressemblait à un pâtre bien à l'abri sous sa capuche et sûr de sa maîtrise. C'est qu'elle parle joliment, grand'mère, tu sais!

Elle levait le nez vers lui; il posa un baiser sur les cheveux légers de sa tempe :

— Comme ton oreille est petite, Demoiselle, finement ourlée, précieuse...

— Oui, mais mon front est grand, monsieur l'officier; n'oubliez pas que j'ai passé tous mes brevets et que j'en sais long...

Elle termina en sifflant, fit deux sauts de cabri qui l'éloignèrent de lui, reprit son bavardage.

— La maison que tu viens d'acheter...

— Notre maison, dit-il.

— Oui, notre maison; c'est la plus belle de tout le pays; quand j'étais petite, je rêvais de l'habiter en maîtresse; je lui avais même donné un nom; parce que le vent tourne sans cesse autour de ses quatre murs et parce que, l'été, elle tremble dans le soleil jusqu'à vous troubler la vue, je l'avais appelée la maison des Tournis. Regarde, la voici, Pierre, la grande maison que tu nous as donnée.

Une lumière allait et venait dans la cour des Tournis et semblait faire signe aux promeneurs.

— Dans le soir qui tombe, dit-elle encore, notre maison est plus blanche que la neige.

Elle ralentit son pas et baissa la tête. Il marchait auprès d'elle en lui tenant la main; le sentier descendait vers le torrent, le fond du pays, la nuit noire.

— Pourquoi pleurez-vous, ma petite Demoiselle? demanda-t-il avec timidité.

— J'ai peur, dit-elle, j'ai peur!...

Et elle se jeta contre lui, se fit toute petite dans ses bras, secouée de sanglots qu'elle ne retenait plus, fiévreuse, enfantine.

— Je suis trop heureuse, je vous aime.



Journal de Pierre Théraz.

5 décembre 1939. — Comme je vous aime, petite Demoiselle. Si, un jour, il vous arrive de lire ce Carnet, vous verrez que, depuis deux mois bientôt, j'ai écrit sur ses pages, sur toutes ses pages : je vous aime. Voyez : « 15 octobre 1939 : petite fille de tante Nini, je crois que je vais vous aimer de tout mon cœur ». La veille j'avais déjà écrit, avant même de vous connaître : « je me sens capable de l'aimer de tout mon cœur, de

l'aimer ». « 16 octobre 1939 : Madeleine, il me semble que tout le cours de ma vie ne s'est écoulé que pour m'amener à cette rencontre merveilleuse, au bord du lac. Je viens de très loin, et par des chemins que j'avais toujours cru incertains et tortueux : ils me conduisaient vers vous, aussi rigoureusement que Dieu mène les astres sur les allées du ciel... » Malicieuse, je vous entends rire :

— Mon beau lieutenant fait des phrases. Il cherche des comparaisons, mais il n'en trouve pas autant que grand'mère, ni d'aussi savoureuses!

...« 20 octobre 1939 : elle a bien voulu descendre à Grenoble avec moi. Elle m'a montré sa ville. Naturellement, j'ai trouvé les maisons très laides, les rues trop droites, le café Anglais fort banal, la Bastille moins haute qu'on ne le dit. Elle s'est récriée; c'est tout juste si elle ne m'a pas griffé. Jeux charmants. Ma Demoiselle, Madeleine, la place que vous prenez dans mon cœur m'effraye. »

Je vous aime, petite Demoiselle.

J'aime vos rires. J'aime aussi vos mélancolies et les pleurs que vous versez quand le bonheur vous paraît trop lourd à porter.

J'aime vos mains. Ce qu'elles sont. Ce qu'elles font. Une écharpe, saisie par vous, tordue, tressée, dressée, devient le plus imprévu des chapeaux, spirituel et surprenant comme un saut de l'Ebron. Et cette jupe sans couleur, informe et vague, il suffit que vous la portiez pour qu'elle s'anime, capricieuse, enchanteresse.

J'aime votre voix. Pour son bruit. Et parce que tout ce que vous dites n'a jamais été dit par d'autres. Les mots les plus banaux, vous leur rendez leur éclat et leur jeunesse; comme font les poètes, petite Demoiselle. Je pourrais passer ma vie, Madeleine, à vous entendre; non pas même à vous écouter, mais à vous entendre.

Que s'abatte une troupe de grives devant nous, ou qu'un vol de passereaux s'étende sur l'horizon, vous levez le doigt — votre doigt court et robuste, — et voilà que les oiseaux semblent plus légers et plus gais et que le ciel le plus sombre s'éclaire et se réjouit.

J'écris tout cela, Madeleine, parce que je me sens incapable de vous le dire. Oh! l'épaisse pudeur virile! Mais vous lisez dans mes yeux, n'est-ce pas, puisque vous m'aimez?

Vous m'aimez. Et, tout à l'heure, pour la première fois, vous me l'avez dit. Ce n'était pas notre premier baiser. Depuis un mois, déjà, vous m'appeliez « Pierre » et même « petit Pierre » ; mais jamais ces trois mots graves et banaux n'étaient sortis de votre bouche.

7 décembre 1939. — D'où venez-vous, Madeleine? Vos paroles sont simples et fraîches comme un soir de mai. Auprès de vous, je suis meilleur. Je n'ai jamais été l'amant de Vadia Vasidès, ni celui de la Mosella. La pension Helvetia? Mais ce sont des histoires que l'on m'a racontées; vous savez bien, de ces histoires que les hommes, lorsqu'ils sont entre eux, se plaisent à débiter avec de gros rires bruyants.

Vos attitudes, vos regards, et jusqu'à vos pas dansants sont empreints d'un naturel et d'une décence qui rejettent tous mes démons. Madeleine, on ne peut nourrir, auprès de vous, de pensées basses; ni rien faire pauvrement ou avec lâcheté, sous votre regard.

8 décembre 1939. — Nous sommes retournés aujourd'hui jusqu'à la grande maison des Tournis.

— Elle a été bâtie par le père de « tante Nini », et des malheurs l'ont fait sortir de la famille. J'ai toujours pensé qu'elle était ma vraie maison. Vous me la rendez, petit Pierre.

Nous ne sommes pas entrés. Mais qui, de nous deux, s'est arrêté le premier? Ou bien nous sommes-nous arrêtés ensemble?

Un accord essentiel nous unit, Madeleine, et je l'ai senti dès notre première sortie. Je n'ai jamais eu un désir que vous ne l'ayez en même temps; les mêmes sentiers nous tentent, les mêmes joies et les mêmes tristesses nous viennent au même moment, et le rire fait flamber nos yeux à la même seconde. Nous n'avons jamais eu à nous consulter pour savoir où nous irions ensemble : nos pas nous portaient d'un seul mouvement. Ton sang, ton beau sang généreux et le mien battent au même rythme. Et c'est cela, n'est-ce pas, le véritable amour, c'est cette complicité obscure et souveraine? Je ne savais pas que les Tournis étaient votre maison, et ce fut pourtant la seule maison qui me tenta dans ce pays.

Bientôt, Madeleine, quand je vous emmènerai dans mon bon pays de forêts et d'herbages, vous reconnaîtrez, sans que j'aie à vous les nommer, le calme étang de Furon, le chêne des Hospitaliers, la maison du Général et la trace, dans l'argile grasse, des sangliers de la nuit. Vous reconnaîtrez aussi, bien sûr, la maison de briques coiffée d'ardoises où j'ai grandi... (Comment ai-je pu grandir sans vous connaître?)

A présent, la maison des Tournis, où nous ne sommes jamais entrés, est notre maison.

Une maison, Madeleine, pour vous et pour moi, ce n'est pas seulement quatre pans de murs, trois hautes salles voûtées à la Dauphinoise, une treille, un jardin enclos de palissades branlantes, une cour en désordre, des bâtiments profonds et une façade éblouissante de chaux hardiment tournée vers le midi. Une maison, c'est la demeure d'un homme et d'une

femme, heureux et sains, appuyés sur leurs communs souvenirs pour mieux affronter les lendemains. Des enfants doivent y naître.

Les Tournis, Madeleine, sont l'emblème de tout ce que j'ai désiré le plus noble pendant mes années orageuses et désespérantes; ils sont la certitude, la stabilité, la force. Grâce à vous et à l'amour qui nous unit.

10 décembre 1939. — Mon cœur est lourd, ce soir : le bataillon va partir. Nous embarquons à Grenoble après-demain. Irons-nous en Lorraine ou en Alsace, moisir, avec tant d'autres, devant un ennemi silencieux? Je n'en sais rien encore.

Notre amour est à peine né et c'est ce qui m'inspire une mélancolie si poignante. L'amour, me semble-t-il, s'alimente à sa propre durée. Chaque jour en renforce la trame. Plus il est riche de souvenirs, et même d'habitudes, plus il est fort et vivace. Il se forme à la façon des arbres : chaque année l'enracine, arrondit son ferme tronc et déploie au soleil un feuillage plus généreux.

CHAPITRE III

Par la fenêtre basse, on voit descendre jusqu'à l'Othain le verger effeuillé par l'hiver. Au delà, le plateau s'arrondit en dômes puissants dont le vent décape les hauteurs : la terre roussâtre apparaît par larges plaques teigneuses. Le monde paraît sale et malsain; agrippé à la pente, le village tombe en ruine.

Derrière Pierre Théraz, six ou sept officiers, surnourris et péremptoires, règlent le sort de la guerre. La France se meurt, étouffée entre les têtes de ses médecins. C'est quand tout le monde s'occupe à gouverner les empires que commence leur chute.

Mais on entend, dominant celle des autres, la voix du capitaine Desroseaux. Et Pierre Théraz se retourne : Desroseaux est vulgaire et brutal, mais lucide; on ne peut pas ne pas l'écouter.

— Vous avez cru, mes enfants, que la guerre était une aventure. La guerre n'est qu'une lèpre et nous pourrissons sur pied. Dans la guerre, les hommes se révèlent plus lamentables encore que dans l'ordinaire de leur vie; ceux qui buvaient, boivent davantage; ceux qui couraient la gueuse, comme moi, sont devenus des chiens; l'Armée, vieille maniaque, étouffe et meurt dans ses routines et sous des monceaux de papiers. On ne peut même pas dire que nous nous dérobons à notre devoir : nous ne l'apercevons plus!...

Vous, Théraz, — et la voix crie — « officier chargé du moral », vos homélies du dimanche me font tordre, et vous

finirez par donner la colique au plus obtus de nos sapeurs!...

Des combats, voilà ce que nous espérions et qui, peut-être, aurait été fécond.

— Ou tout au moins facile, répond Pierre Théraz. Mais je ne vois pas de combat possible : où sont nos armes? Où se niche notre volonté?

— Il nous reste tout de même, murmure un sous-lieutenant frêle et blond, de vivre avec les hommes, de rencontrer, chaque matin, à l'entrée du chantier, le sergent Beauvisage qui sourit à la venue du jour...

— Oh! vous, le séminariste!

Mais l'enfant n'entend pas :

— ...Les chauffeurs qui sentent, en même temps que nous, nos impatiences; l'odeur du soldat, Messieurs...

— Parlons-en! ricane Lelong, j'ai un caporal si bien doué que les camarades ne le tolèrent à table, au camp de Marville, que les deux pieds dans un seau d'eau!

Personne ne rit.

— ...Les granges ou les chambrées qui s'apaisent dans la nuit et le gel, les pas qui mordent le gravier, le grand gaillard qui vient dire gauchement la mort de sa femme (il attend qu'on lui rende la formule télégraphique et il la conservera, toute la vie, au profond de son portefeuille fatigué), le petit rougeaud qui a construit un mensonge et dont les mains tremblent; l'accent des troupiers; leurs nuques penchées, leurs épaules lourdes, leurs mains rougies et crevées d'engelures, leur fierté française, l'élégance de leurs sentiments jusque dans la débrouillardise!...

— Je vais me coucher, gronde Desroseaux, bonne fin de sermon, petit!

Pierre Théraz est revenu à la table. Il vide son verre. Dans le fond, au creux de la buée déposée par ses mains, luisent encore quelques gouttes de liqueur. Pierre rêve d'un étrange pays aux perspectives lointaines; l'horizon y serait jaune comme aux approches de l'aurore. Dans le bureau de Léonide, une gravure que le Grec avait rapportée d'Autriche représentait une naïade au teint trop rose, les cheveux blonds et les yeux d'un bleu de porcelaine; elle déchirait des nuées vaporeuses qui l'enveloppaient tout entière : « Naissance de l'Amour »; sur une autre gravure, toute proche, on la voyait dormant, heureuse et paisible, dans un prisme de cristal : « Miracle de l'Amour ».

— Tout ce que mes camarades viennent de dire ne m'a pas atteint et ce que j'ai dit moi-même je l'ai dit pour parler... Je suis, moi aussi, isolé dans le cristal de l'amour.

Madeleine écrit tous les jours. Tous les jours, en lui répondant, Pierre, par jeu, lui donne un nom nouveau; et elle prend ce nom dans la lettre qui suit : « ...Lin... Lin bleu... Petit Lin...

Marquiset (parce que, le jour du départ, elle s'était coiffée d'un léger chapeau à trois cornes et qu'elle avait le teint blanc comme frimas)... « tu ressemblais à quelque petit maître, à quelque marquis élégant d'autrefois »... Seta (parce que les dames d'Europe, on leur donne ce titre en Egypte)... Awaguette, ou Guette (parce que les messieurs d'Europe, ce sont, en Egypte, des awaghas)... Jeutaime (parce que tu écris souvent : « je t'aime, je t'aime, je t'aime! »)... Jeannie, encore, à cause d'une chanson qu'ils ont fredonnée ensemble sur les chemins des Tournis :

Jeannie, où sont les lilas blancs,
Le bel amour de nos vingt ans!

L'écriture de Madeleine est une écriture sage et bien formée, ni trop grande, ni trop petite; une écriture qui ne prétend à rien d'autre qu'à être lue sans peine.

Ce sont de longues lettres, les lettres de Madeleine : « mais je n'ai pas assez de place, petit Pierre, pour te dire tout ce que je fais dans la journée; alors, le soir, avant de me coucher, j'écris sur une grande page cent choses d'ici et de moi; le temps qu'il fait, les congères que j'ai rencontrées sur ma route et qui m'ont glacée jusqu'aux genoux ou jusqu'au ventre, les colères et les rires de Nini, la sagesse et la turbulence du petit monde que je conduis, la dernière flèche de la Louise, ceux que j'ai vu passer et ceux que je n'ai pas vus. Tu ne liras jamais tout cela, bien sûr, Monsieur le Directeur; surtout si tu restes longtemps parti et que les pages s'ajoutent aux pages; mais il n'est pas vain, vois-tu, de bavarder ainsi avec toi tous les soirs; cela me tient plus près de toi, tout près de toi, et ce que je raconte a bien moins d'importance que le cœur que je mets à te le raconter. »

Jamais elle ne parle de la vie qui sera la leur en Egypte. « Es-tu donc, lui écrit-il, sans curiosité devant l'avenir? » A quoi elle répond : « qu'importe les jours qui viendront, il me suffira de les vivre avec toi. » Il sent grandir en lui une assurance splendide. Madeleine, avec toi, je suis uni, selon la formule rituelle, pour le meilleur comme pour le pire; ou, plutôt, avec toi, il n'y a ni meilleur ni pire; il n'y a que les jours qui s'ajoutent aux jours et notre marche d'un même pas.

Pierre Théraz n'a plus à tenir de journal.

★

Ils ont décidé de passer aux Tournis la première permission de Pierre.

L'impatience de l'officier grandit avec les premiers rayons de la saison neuve. La maison des Tournis va devenir, déjà,

la maison du bonheur. Elle se dresse, dans son souvenir et dans ses imaginations, blanche et gaie, enflammée de soleil et bruissante comme une ruche.

Dans les premiers jours de mars — la neige a disparu brusquement et l'année s'annonce radieuse — Madeleine est allée rendre visite au domaine; elle est entrée, cette fois... « J'ai mis de l'ordre, écrit-elle, et fait quelques achats à Mens; une vieille du pays, la Nonette, presque une contemporaine de la grand'mère Nini — mais bien allante — nous servira; elle est encore capable d'entretenir le feu et de cuisiner; pour le reste, je m'en charge! »

Madeleine dit aussi le grand paysage sous les fenêtres, les voix des terres fertiles et celles des hautes montagnes; le Châtel est déjà débarrassé de ses neiges; bientôt, son chapeau sera couvert de fleurs comme celui d'une belle dame. Elle dit encore l'air d'éternité des salles voûtées aux larges pierres.

— Nous ouvrirons notre porte aux premiers jours d'avril.

Pierre est certain de la limpidité de l'air; les pervenches, les violettes, les primevères, les narcisses même n'auront pas encore éteint leurs lumières; celles des pâquerettes et des crocus jaunes et bleus seront à leur matin. Sur les pentes de Tréminis, au-dessus de l'Ebron, les pêchers fleuriront dans ces vergers étroits et ratissés que des générations de paysans coriaces ont engraissé à la hotte.

— Tu verras, écrit Madeleine, l'herbe de mes montagnes, l'herbe violente et serrée qui compte plus de fleurs que de brins et qui donne aux vaches de chez nous un lait qui sent bon. L'herbe où sourit la digitale courte aussi bleue que mes yeux et où grandit, ocre et moucheté de brun comme un insecte, le lys martagon aux langues inquiétantes. L'herbe luisante, l'herbe chaude, l'herbe qui n'a jamais été coupée!



Et ce fut aussi beau qu'ils l'avaient pu rêver.

La Nini, bien sûr, fut du voyage. Pierre-Châtel n'eût pas compris qu'une fille allât vivre sans chaperon avec son fiancé. Mais la vieille n'aimait guère cette demeure retirée à cent pas d'une route où ne passaient que fort peu de gens, inconnus d'elle pour la plupart. Sans la Nonette, elle fût morte d'ennui.

— Les histoires des autres, disait-elle, c'est tout le plaisir qui me reste! Ah! Madeleine, j'en aurai fait, pour toi, des sacrifices!

Pierre se levait de bon matin et poussait les volets de bois. Le torrent et les prairies basses dormaient encore dans l'ombre bleue et sous des brumes incertaines. Au-dessus du Châtel, le soleil montait, jaune et rond, avec un air de santé joviale. Les pins se hissaient sur les pentes, toutes griffes

dehors, et les sapins, plus hauts, appuyés sur leurs branches basses, avaient des airs réfléchis de docteurs en robe noire et bonnet pointu. Sur la route, une carriole accourait : la boulangère; Pierre descendait à sa rencontre.

Nonette avait allumé le feu et préparé le café. Pierre s'emparait du plateau et allait frapper à la porte de Madeleine. Elle était déjà éveillée, à demi assise dans son lit, souriante et deux grosses tresses pendant sur ses épaules.

— Bonjour petit Lin!

— C'est très inconvenant, Monsieur, d'entrer chez moi...

— Coutume de mon pays. Mon père n'a jamais quitté la maison, le matin, sans accomplir ce rite aimable.

— Et ta mère buvait le café et il partait tout aussitôt...

— Non, il restait à bavarder; s'installait, tiens, comme je fais à présent; se saisissait, comme moi, de la main libre et la portait à ses lèvres.

Ils quittaient la maison de bon matin et le grand pays, tous les jours, leur offrait des plaisirs, des jeux, des émois nouveaux.

Pierre arrachait une touffe de violettes et la tendait à Madeleine; les feuilles étaient rouges sur l'envers...

— Pourquoi? Pourquoi?

Le geste de l'homme était celui d'un enfant. Madeleine riait.

— Tu pourras les replanter dans le jardin, sous la fenêtre.

Au pied d'une haie, l'herbe jaunie de l'été passé étouffait les jeunes pousses. Pierre y met le feu; l'herbe crépite, les flammes volent, les branches gonflées de sève des prunelliers éclatent; le feu semble mourir, mais les flammes ressurgissent hardiment quelques pas plus loin. Madeleine tend les bras, puis bat des mains. Enfin elle s'approche de Pierre, pose la tête sur son cœur et tous deux, immobiles et graves, regardent la joie méchante de l'incendie.

Ils courent sur la pente; les cailloux croulent et coulent sous les pieds moins adroits de Pierre Théraz; on croit entendre rire le sentier. Madeleine est la plus rapide; elle s'assied au bord du torrent sur le pont de bois; quand il la rejoint, elle plonge le bras dans l'eau glacée et pousse un cri d'effroi.

La maison des Tournis les attend sur l'autre rive; ils voient la Nini qui les menace de son bâton.

— Nous sommes en retard.

Madeleine ne sait pas si c'est la course ou la joie qui fait battre son cœur si fort. Libres dans la blouse légère, ses seins sont mordus délicieusement par le vent frais. Pierre passe son bras sous le sien et l'entraîne. Elle voudrait peser plus lourd, être la plus lourde de toutes les filles de la terre : elle est certaine qu'il l'enlèverait et la porterait sans effort jusque dans la maison. Elle lève la tête : le ciel, finement bleu, lui sourit.

Le soir, leurs âmes s'endorment, planes et sans rides comme la face d'un étang. La Nonette et la Nini, il semble qu'elles sont parties depuis longtemps. Seule, la brûlure du soleil sur les joues et le front rappelle que le jour heureux n'a pas été un rêve. Le feu s'est éteint. Deux rats, dans le grenier, se poursuivent furieusement, puis marchent à petits pas. Les dalles de pierre se couvrent d'humidité luisante.

La jeune fille se lève, étire ses bras et se dresse sur les pointes. Il la prend à la taille, elle redescend comme une liane et pose sa tête sur son épaule.



Ils pourraient, l'un et l'autre, raconter jour par jour, heure par heure, cette lumineuse semaine. Ils connaissent l'accent des filles de Mens et celui des vieux de la vallée; ils entendent encore le bruit de chacun des ruisseaux et savent comment, le soir, le Châtel, l'Obiou et le Grand Ferrand s'y prennent pour dormir : « après avoir fumé une dernière pipe de nuages, dit Madeleine, l'Obiou ramène les brumes autour de ses pieds comme fait la Nini avec son carreau de laine ». Ils ont donné des noms aux sources, aux clairières, aux assemblées de pins et de sapins, à des rocs et à des ponceaux. « Il y a le layon de l'incendie, la cascade de la douche à Pierre, le rocher du baiser manqué, le lac introuvable, la maison de notre borgne et le boqueteau de mes dix pervenches. »

Rien ne peut plus les séparer. Leur maison des Tournis les attend, dans un monde que nul ne menace. Tous les soirs, ils s'endorment avec la même image paisible devant les yeux : celle des grands volets solides et de la façade blanche. Ils aspirent, dans la certitude de l'atteindre un jour, à un bonheur sage, tendre et sûr. Pierre sait que Madeleine remplit judicieusement ses heures d'actes simples et aisés. Il sent qu'elle gouverne paisiblement sa conscience et qu'elle lui apporte des biens inestimables qu'il n'aurait jamais atteints sans elle.

CHAPITRE IV

On voyait, toute droite, dans le prolongement de la haute fenêtre, la route qui descendait vers Longwy. La promesse d'une moisson généreuse vêtait le grand plateau de verdure tendre, et, dans le val, la forêt printanière laissait encore transparaître les élancées majestueuses de ses troncs de bronze ou de vermeil.

Le peuple des cités ouvrières fuyait. C'était, sur la montée, un piétinement désordonné et tumultueux; les robes claires des filles lui donnaient l'air futile. Impossible de craindre ou

de s'apitoyer : rien ne rendait sensible la nécessité de cet exode, rien n'indiquait le voisinage du danger. On aurait dit une encombrante partie de campagne, mais qui troublait à peine la grâce, pourtant si fragile, de la jeune saison. Avant hier encore, dans la matinée, l'évêque de Nancy, en tournée pastorale, avait promené sur cette route son camail violet, sa croix d'argent, la sagesse de ses cheveux blancs et de son front pur.

Pierre baissa la tête et se remit à écrire. Quatre heures. Madeleine venait d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Ecole; les fillettes, sur la route, couraient en jacassant, et, sur leurs épaules étroites, des rubans rouges, bleus ou jaunes sautaient et dansaient. La Nini, embusquée derrière sa fenêtre, attendait. Madeleine ne serait pas sur le seuil que la vieille lui crierait :

— Point de lettre aujourd'hui! Mais d'un ton si joyeux que la fille se précipiterait sur elle, lèverait sa cotte et irait fouiller, riant à pleine gorge, la grande poche de toile où sont tous les secrets et les argents de la grand'mère.

Desroseaux entra et se planta devant la fenêtre :

— On ne sait rien de rien, dit-il, pas même où sont les Fritz.

Pierre s'approcha de lui. Les sides et les automitrailleuses d'un Groupe de Reconnaissance débouchaient du chemin de Fillières. Des femmes s'arrêtèrent, firent tomber, d'un coup d'épaule, leurs baluchons et mirent les poings sur les hanches. Quelques filles se risquaient à lever leur mouchoir. Les soldats se hâtaient vers l'inconnu, l'ennemi, le combat et la mort, à visage découvert.

Deux jolies filles, montées sur des talons Louis XV, tiraient un petit char lorrain qui criait comme une crécelle. Desroseaux bougonna une injure, puis il posa la main sur l'épaule de Théraz :

— Dites bien à votre fiancée, mon vieux, que, quoi qu'il arrive, elle reste dans son patelin. Ces deux oies-là crèveront sur les routes.

Vinrent à monter deux sections d'infanterie qui marchaient avec application dans les fossés, de part et d'autre de la chaussée.

— Sainteté du règlement! plaisanta Desroseaux. Au moins, ils laissent la route à tous ces foireux!

Le premier lieutenant, mince et fragile, la tête aplatie par un casque trop lourd, le cou brisé, lisait son bréviaire en mâchonnant une fleur de pissenlit. Les porteurs des fusils-mitrailleurs ployaient l'échine et lançaient l'épaule; les casques pendaient aux ceinturons.

— Vous vous trompez de route, les gars, cria un sapeur; pour la rifflette, c'est de l'autre côté!

Des poings éloquents le menacèrent et des injures éculées couvrirent de honte les tire-au-flanc de la barbette.

Deux gendarmes bedonnant, nuque rouge et casque noir, se tenaient maintenant au carrefour; ils paraissaient tombés du ciel.

— Le danger n'est pas si proche! La prévôté ne démarre pas encore, murmura Desroseaux.

Les cieux restaient vides. Pas un appareil ne l'avait sillonné depuis le 10 au matin. Dans l'étroite vallée ouvrière, le fracas des laminoirs s'était tu. On entendait le sifflet d'une locomotive, appel interminable et désespéré d'une bête blessée. Le couchant, déjà, invitait les oiseaux aux chansons.

— Vous avez certainement raison, murmura Pierre Théraz, je vais lui écrire de ne pas quitter le village. Tout au plus lui conseiller de gagner notre maison des Tournis, une maison isolée, dans un pays perdu...

Très loin, sur les hauteurs de Cosnes, de la Redoute et de Romains, le soleil horizontal fait roussir les champs et les prés. Les grands peupliers de la route de Tellancourt ne sont plus que des buissons chétifs. Pierre se souvient du grand désert libyen, au delà de la Vallée généreuse; il était roux, lui aussi, à certaines heures du soir, et semé d'épineux bas et sombres. Mais la Vallée est peuplée d'appels et de cris. Les cités ouvrières, elles, sont aujourd'hui frappées de stupeur; sur la route, le grattement obstiné et monotone fait songer à un travail sournois d'usure et de lente destruction.

Le passé est bien mort. Pierre s'est agité et débattu dans un cauchemar ensoleillé et poussiéreux bien plus qu'il n'a vécu. Sa vie a commencé en Mateysine, au bord d'un lac, par une claire et tiède après-midi d'octobre. Une fille blonde sortait des eaux, et le lac reflétait, en tremblant d'orgueil, sa joliesse farouche et la poésie mystérieuse des bois d'aunes, d'ormes, de charmes et de chênes. L'avenir de Pierre Théraz attend Pierre Théraz aux Tournis, devant la face religieuse des montagnes et sur la pente d'un pré.

La maison tremble, les vitres flamboient et résonnent; au loin, du côté de Mont Saint-Martin, une énorme volute de fumée noire monte et salit la pâleur verdissante du ciel. Ouaté par la distance, un grondement s'étale dans l'air immobile.

— La guerre de la barbette, ricane Desroseaux; on a commencé hier à faire tout sauter; « mais sans hypothèse de repli », comme dit notre gâteux de Colonel.

Pierre revient à sa table. Il ne veut plus regarder la grand'route; ces gens qui partent à l'aveuglette, sur un ordre qu'ils ne connaissent pas, ces gendarmes indifférents, ces soldats qui descendent et qui montent lui donnent une sorte de nausée. Quel est le sens, quel est le but de ces mouvements? La guerre, après avoir croupi longtemps, lui paraît mainte-

nant s'agiter en vain, semer des hommes et des femmes par poignées pour une moisson qui ne lèvera pas. Il y a un mois, au bord d'un sentier, il mettait le feu aux herbes mortes et le feu s'en donnait à cœur joie.

— A la guerre, dit Desroseaux, on ne sait jamais rien, et ça n'a d'ailleurs aucune importance. A de très rares instants seulement, il nous est donné de sentir la présence de sa grandeur et la raison de sa violence. C'est ma deuxième guerre, mon petit, je parle d'expérience. En temps ordinaire, à la guerre, la vie paraît idiote; vous allez parce qu'on vous dit d'aller, ou parce que les autres vont. La grande Cause? — Non, vous pensez à votre soulier qui bâille, à votre chemise de rechange oubliée dans une cantine, à ce sale tournant de sentier sans défilement. Les intentions du Commandement? — Vous reculez parfois à la suite d'une victoire et vous souhaitez d'abord que ces cochons-là ne suspendent pas les permissions. Les poilus avaient raison : faut pas chercher à comprendre; c'est là le grand enseignement de la guerre. Pour que les gosses du catéchisme donnent leur sou à la Propagation de la Foi, il n'est pas du tout nécessaire qu'ils connaissent l'immensité de la Chine et la crasse des enfants jaunes.

Le menton de Desroseaux tomba sur sa cravate. De part et d'autre d'une nuque maculée de sueur et de poussière, Pierre voyait saillir des tendons jaunâtres. On aurait dit que le vieux capitaine allait se mettre à pleurer.

Les pieds des fugitifs et des soldats grattaient le sol de la route. Sanglantes, les vitres flambaient.



A motocyclette, une motocyclette pétaradante et querelleuse, Pierre Théraz remonte la route de Verdun à Longuyon.

De belles filles luxembourgeoises pédalent avec application; les nickels de leurs guidons étincellent dans le crépuscule. Elles ont une peau blonde et chaude, et paraissent duvetées comme des pêches. Derrière elles, traîne un parfum léger.

Il y a trois jours, Madeleine est allée aux Tournis : « en rentrant, j'avais le soleil dans les yeux et vent debout. Je n'avais jamais été plus blonde, mais je l'étais pour toi; comme au mois de mars, comme en octobre et comme toujours depuis que je suis au monde. Ici, la paix paraît inaltérable. »

Des hommes aussi, robustes et blonds... Leur fuite prend figure de lâcheté sportive. Avant-hier, on a vu passer, dans leurs souples voitures américaines, les plus riches; à présent, désœuvrés, ils boivent et fument à la terrasse des restaurants du pays Basque ou de la Côte d'Azur. La paix, là-bas, paraît inaltérable. Les miséreux, les vieilles et les vieux traînés par

leurs enfants, se sont affalés dans les premiers centres d'accueil.

Pierre tourne à droite et s'enfonce dans les moiteurs silencieuses d'une vallée étroite. Des jardins en terrasse exhalent des odeurs fines et paresseuses. Moteur calé, la moto va toute seule; les pneus font un bruit de pantoufles sur le goudron qui sue. Pierre se souvient des longues caravanes de chameaux de bât sur la route des Pyramides, la nuit; c'était le même bruit feutré, les mêmes moiteurs entêtantes. Cette nuit-là, le père Hostier baissait la tête : Denise avait disparu; Pierre avait hâte d'être chez lui; quelle insupportable gamine!

Un instant d'absence; la moto se couche. Pierre sursaute, remet les gaz; le moteur miaule. La nuit vient de tomber; brutalement, comme au Caire. Machinalement, la vie reproduit ses spectacles machinaux.

Pierre lève la tête comme quelqu'un qui se noie. Madeleine! La grand'mère Nini a posé ses deux pieds sur la barre du poêle. La fenêtre est restée large ouverte sur le chemin et les prés qui dévalent vers le lac. Madeleine vient de s'asseoir auprès de sa grand'mère sur une chaise plus basse.

— Raconte, Nini, raconte...

— Quoi.

— Des choses.

— Et lui, qu'est-ce qu'il te raconte, hein, tous les jours, ton beau monsieur venu de loin?

Madeleine rit, pourquoi ne rirait-elle pas? La lettre de Pierre arrive tous les jours.

Le motocycliste remonte à présent la route de Metz. La lumière bleue du phare-code n'éclaire qu'à quelques mètres. Des ombres se forment, grandissent, menacent, s'avancent, disparaissent. Les paysans lorrains se sont mis en marche et leurs chars à quatre roues vont sagement sur le côté droit de la chaussée. Pierre aperçoit, sur le ciel violet, la blancheur d'un drap ou les membres d'insecte d'une chaise. Les chevaux s'ébrouent et leur pelage humide luit dans l'ombre chaude. La tache claire d'un visage : la bouche est ouverte et noire comme une tombe.

Les ouvrages de la Ligne fortifiée viennent de lancer quelques bordées. Est-ce bien la guerre? Déjà, le silence s'est rétabli. La route est vide de fuyards. Le vent se lève. Les plaines s'approfondissent. Toutes les étoiles se sont voilées. La machine burine l'ombre.

Sur une hauteur, trapu, un village sans lumière et sans voix. La route s'élève et les réseaux de rails marquent l'échine de la frontière. Des chars sont embossés à l'abri des fumiers, des masures et des boqueteaux. Au-dessus d'une silhouette obscure, luit une baïonnette. Dans un creux de terrain, à l'abri

de la chenille d'une haie, rougeoient les feux de bivouac des artilleurs.

Le tir reprend soudain. Pointés comme des index, les tubes des canons et leur jet orange et bleu. La nuit entre en fête. Les gros ouvrages ouvrent le feu à leur tour, à coups plus sourds et plus rapides. Pierre entend, au loin, vers Longwy peut-être, un dur craquement, une chute, comme d'un arbre gigantesque précipité par le dernier coup de la cognée. Quelques étoiles apparaissent. La nuit se libère à son tour.

— Madeleine, je vais rester séparé de toi. Pour combien de jours, de mois, d'années même? La guerre m'emploie, et le monde craque et s'éboule. Notre bonheur est-il autre chose qu'un peu de mousse à la surface du torrent?

Le P. C. du Génie. La machine gémit, crache et s'arrête. Sur une chaise de bois blanc, le vieux colonel somnole; un filet de bave clair tombe de son impériale.

— Merci, Théraz, mais je vous ai dérangé pour rien; nous embarquons en fin de matinée, demain, pour un autre secteur.

Une tristesse tendre et lasse envahit Pierre Théraz, un ennui amollissant de soirée désœuvrée! C'est cela, la guerre : ce vieux monsieur qui somnole, ces fracas incohérents, et ces missions sans rime ni raison. On ne court pas le danger comme on court les mers. Pierre regarde, dans la glace accrochée au-dessus de la cheminée, ses tempes plus creuses et ses yeux plus brillants. Il portait une tunique sombre, celle qu'il avait commandée à Grenoble le jour où, pour la première fois, elle l'avait accompagné. Il se mit à sourire, mais une immense fatigue, faite de désespoir et de doute, pesait sur lui.

Les jours lumineux d'octobre étaient aussi lointains que les soirées avilissantes de l'Egypte.



— On vous demande, mon lieutenant, une demoiselle...

Pierre pâlit. Le chauffeur s'effaça. Et Pierre descendit, marche à marche; chaque pas portait un coup à son cœur.

Madeleine l'attendait sur le seuil; autour d'elle, le silence respirait et la clarté du jour était dense comme le cristal. Madeleine lui tendit les mains. Il la regarda longuement: il n'osait parler; il craignait qu'elle disparût.

— Je suis venue, dit-elle, tu vois!

En fronçant la bouche, elle se donnait un air d'enfant mutin. Ses pommettes rondes et lisses, son front large, haut et pur prenaient tout le soleil du matin. Ses lèvres, il lui avait dit qu'elles paraissaient « coupées au couteau », étaient assez épaisses, mais franches et bien ouvertes.

— Je me suis renseignée, dit-elle fièrement; j'ai obtenu un

congé, des autorisations, un beau papier jaune et bien en règle; j'ai séduit tout le monde, et me voici!

Il remarqua que sur le duvet de sa lèvre perlaient de légères gouttes nacrées. Elle avait de belles dents, hardiment séparées, les dents du bonheur! Il lui sourit, le regard tourné vers l'intérieur :

— J'étais sûr, Madeleine, de te voir avant de partir vraiment pour la guerre.

— Il s'en est fallu de bien peu!

Elle riait, à présent, et montrait la voiture du Colonel dont le chauffeur, par habitude, essuyait les nickels bleuis.

— Ne descendez plus à Grenoble, dit-il, car ils vont peut-être bombarder les grandes villes.

— Bien sûr; et dès le premier jour des vacances, nous nous installons aux Tournis, la Nini et moi; tant pis pour sa curiosité!

Il se tenait devant elle, les mains au dos, et n'osait s'approcher davantage. Il aurait voulu, aussi, trouver des paroles chaleureuses, vives, hardies, des paroles que personne n'aurait jamais prononcées :

— Ma chérie... dit-il.

Le chauffeur s'éloigna de quelques pas. Madeleine paraissait très maîtresse d'elle-même, mais elle avait pâli. Bravement, elle souriait.

— Je vous ai aimée tout de suite, dit-il.

— Tu m'as aimée tout de suite... A présent, Pierre, nous allons rester de longs mois sans nous voir. (Sa voix s'alourdit et se chargea de sanglots.) Je suis venue pour te dire que je t'aimais plus que moi-même. Ecris-moi. Pense à moi et à notre maison. Un cœur ne peut faiblir quand il espère et qu'il aime. Tu me retrouveras toujours, petit Pierre.

Elle s'approcha de lui, s'appuya sur ses épaules, lui offrit ses lèvres. Et elle le quitta aussitôt, sans qu'il pût faire un mouvement pour la retenir, partit à grands pas — son bras se lançait en avant et revenait —; il vit, comme le premier jour, sa jupe rouge, blanche et noire battre sa jambe agile. Il leva la main. Madeleine montait dans la petite Simca qui l'avait amenée. Elle ne se retourna point. L'air était immobile, et la clarté, sur l'immense campagne déserte, accablante.

CHAPITRE V

Sur le trottoir, le pas de la sentinelle s'approche, ce pas des Allemands alourdi par la botte courte qui tient peu le pied. Desroseaux serre les dents. Pierre ferme les yeux. La sentinelle n'est plus loin de la fenêtre. Les deux Français s'accroupissent, et Desroseaux pose même ses deux mains à

plat sur le parquet. Un pas encore. La sentinelle est sous la fenêtre. Une voiture glisse sur l'asphalte; les phares en veilleuse, heureusement... La sentinelle se râcle la gorge, crache, continue de marcher. Elle n'a pas vu la corde. Un pas. Deux pas. Trois pas. Quatre. Cinq. Six. Sept...

— A dix, nous ne l'entendrons plus. Quelques secondes, et ce sera le moment.

— Oui, mon capitaine.

— Dites : Desroseaux; nous serons des civils, si Dieu le veut, dans une minute... Allez-y, jeune homme!

Pierre saisit la corde à deux mains; elle palpite contre le mur avec le bruit d'une vague légère au long d'un quai. L'air de la rue est généreux et frais; le monde libre, enivrant d'espace; les pieds de Pierre Théraz quittent l'appui de la fenêtre; la corde vibre; Pierre Théraz, les reins tendus, les pieds au mur, commence à descendre. Et puis voici Desroseaux, ses épaules lourdes et son large visage. Au-dessus de lui, le noir du ciel, enluminé d'étoiles d'or, est comme un voile d'austérité.

A présent, ils sont serrés l'un contre l'autre, le souffle rapide.

— Une! Deux!

Desroseaux lance la corde qui siffle, passe la fenêtre et retombe, flasque, sur le parquet.

— Entre deux imprudences... dit-il.

Il saisit Pierre par le bras.

— Accordons nos pas.

D'un seul bloc, ils franchissent la rue, abordent le portail de l'église qui s'ouvre d'une poussée.



La Nini le vit venir de très loin; elle ne savait pas que c'était lui, bien sûr, mais elle le reconnut quand il fut arrivé au bas du grand pré; elle le reconnut aux gestes joyeux de son bras; puis elle entendit son cri :

— Nini! Nini! Madeleine! Lin! Lin!

Alors la Nini agita son bâton. Lentement. Il fallait bien, tout de même, qu'elle lui fît un signe d'amitié. Il monta le sentier; on ne le vit plus; Nini, soulagée, laissa couler une larme, et, lentement, branla la tête. Puis elle se leva avec bravoure pour aller l'accueillir; c'était à elle de le faire et non pas à la Nonette; une servante est toujours une servante.

Quand il vit la vieille sur le seuil, appuyée sur son bâton, le cou dressé comme celui d'un bon chien, la dent cachée sous les lèvres sèches aspirées par la bouche, l'œil noyé d'eau, il s'arrêta et poussa un faible cri :

— Où est-elle?

— Prenez point peur, bégaya-t-elle; elle est ici.

— Elle dort, n'est-ce pas Nini, elle dort?

Il inclinait la tête sur l'épaule et, déjà, des larmes lui venaient.

— Elle dort, et c'est tant mieux. Le docteur de Mens vient deux fois par jour.

Nini, à présent, raconte. C'est la dixième fois, peut-être, depuis une semaine.

— A force de dire et de dire, je ne sais plus; j'en oublie; j'en ajoute. Toujours est-il que c'était dans l'après-midi du 24, il y aura tout à l'heure huit jours comptés. Tout le monde croyait que c'était fini : la garce de radio gueulait sur tous les tons qu'on ne se battait plus. Les avions sont venus de derrière le Châtel; je les voyais bien, ils brillaient dans le soleil. Elle était descendue jusqu'au bord de la route, comme cela, pour voir les gens de plus près et pour leur donner à boire; c'est la Nonette qui, à ma demande, avait rincé les trois bidons; on ne s'en servait plus puisqu'il n'y a plus de bêtes ici...

La Nini renifla.

— Elle a bien du mal, ma pauvre petite. Oh! sans cette garce de radio, jamais je ne l'aurais laissée quitter le dessous de nos voûtes, bien sûr...

« Des bombes ont dégringolé à gauche de la route, comme une dégelée de coups de bâton. Saints du ciel! il fallait voir les pauvres gens! Une voiture d'enfant est restée seule sur le chemin; la peur fait perdre l'esprit et il n'y a plus ni Dieu ni famille qui tienne. Ça vient du ventre, la peur, mon bon monsieur, et le cœur perd sa part, voyez-vous.

« J'ai entendu frémir les feuilles; c'était comme une passée de vent chaud sur nos tilleuls et nos platanes. Ma petite, comme toutes les autres, elle s'était couchée dans l'herbe. Personne ne bougeait encore : les gros bourdons, on se doutait bien qu'ils reviendraient! Les gens qui défilèrent ici pendant tout le mois disaient d'ailleurs — et ils en avaient vu de toutes les couleurs, à n'y pas croire! Monsieur Pierre! — que ça tombait toujours par trois dégelées...

Nini s'abandonne aux souvenirs; elle semble réfléchir; elle hoche la tête comme pour approuver les raisonnements qu'elle se tient.

— Non, dit-elle, ça n'a pas été la deuxième dégelée puisqu'elle est tombée quasiment dans les trous de la première. Ils n'étaient pas forts, les hommes de là-haut; des Italiens, qu'on a dit, pensez-voir!

Le mépris, cette fois, ne va pas jusqu'à découvrir la dent de la vieille Nini.

— La troisième est tombée à droite. Du côté où tous les gens s'étaient jetés. Tenez, là-bas, dit-elle, entre ce buisson de

vives épines et les trois peupliers lombards; vous voyez, le premier a perdu la moitié de ses feuilles.

Nini s'est levée et elle montre avec son bâton.

— Là-bas, là-bas.

Elle a l'air de menacer les horizons calmes, puis retombe sur sa chaise.

— On en a porté trois jusqu'ici. J'ai bien su tout de suite que la troisième, c'était ma pauvre Madeleine. Mon cœur me l'a dit. J'ai couru tout de suite pour ouvrir son lit.

« Heureusement, Monsieur Pierre, ajouta-t-elle après un silence, que vous avez fait monter le téléphone jusqu'ici et que la Nonette sait s'en servir. Le médecin de Mens est venu tout de suite, et, le lendemain soir, deux autres avec lui.

Nouveau silence accablé.

— Ils sont bien dévoués, vous savez, et la petite fille de la Nonette, Jacqueline de par son nom, s'y entend fort bien à soigner ma blessée.



— Petit Pierre, dit-elle d'une voix faible, l'heure était venue pour moi de souffrir.

Elle parlait peu. Elle économisait son souffle, ses forces, elle veillait sur la fragilité de sa vie.

Son beau front était toujours aussi pur, aussi doux. Mais sous l'arcade, déjà, les yeux s'étaient enfoncés. Leur pupille demeurait agrandie, toujours, malgré la lumière de juillet qui tombait à flots par la croisée, et elle avait l'air de regarder les choses et les gens avec anxiété; comme si elle eût cherché, sur leur face, et au delà de leur face, des signes, des avertissements, ou le sombre secret de son avenir.

— Petit Pierre, ne reste pas longtemps auprès de moi. Mon cœur se met à battre trop vite.

Il lui baisait le front et sortait à reculons pour la voir le plus longtemps qu'il se pouvait. Elle était presque assise dans son lit sur trois gros oreillers campagnards et un petit coussin bleu, brodé naïvement, qui lui mettait autour du visage une auréole d'espérance. Elle souriait; ses lèvres, d'un rouge sans éclat et déjà sèches — « les lèvres au couteau », ce n'était plus qu'un souvenir — se tendaient sur des dents qu'on voyait, trop blanches, trop grandes, trop écartées les unes des autres. Ce sourire-là, malgré sa bravoure, ce n'était déjà plus le sien.

— Petit Pierre, comme tu dois être fatigué après cette guerre et cette fuite. Il faut passer de bonnes nuits, Petit Pierre.

Malgré qu'il en eût, il lui venait des larmes. Il se baissait pour les dissimuler ou passait dans la cuisine sous prétexte de renouveler l'eau des fleurs. Quand il rentrait, il lui prenait la

main. Elle fermait les yeux et sa respiration rapide s'assourdissait, et même s'alentissait, semblait-il.

Ses bras avaient gardé leur belle teinte ambrée, mais ils paraissaient trop grands, maigres et malhabiles. Elle les tenait au long de son corps, immobiles et relâchés, dans un geste d'immense fatigue. Courtes, autrefois, et robustes, ses mains paraissaient lourdes et noueuses comme des mains d'ouvrière. Le cœur de Pierre Théraz se serrait à les voir. Au creux de ses paumes, les lignes de chance, de vie, d'amour et d'esprit avaient pâli et s'étaient élargies.

Jacqueline, le matin, brossait doucement ses cheveux et les lui relevait sur le haut de la tête.

— Comme au temps où je sortais de l'eau, disait-elle d'un ton neutre, sans joie ni regret.

Pierre se détournait et se mordait le poing. Ce détachement l'effrayait. Il sentait soudain qu'elle appartenait déjà à un autre monde, inaccessible à nos pauvres douleurs comme à nos plaisirs d'un jour. Il se reprenait pourtant bien vite; non parce qu'il le voulait, mais parce que sa jeunesse, sa force, sa santé étouffaient en lui l'intuition, faisaient taire les appréhensions, emportaient vigoureusement les craintes. Il faisait des projets d'avenir. Le 3 juillet, il écrivit à Marseille, à Vichy et à Lyon pour s'informer des possibilités de gagner l'Egypte avec elle.

Un grand Patron de Grenoble venait tous les soirs avec le médecin de Mens. La température était satisfaisante, mais le pouls faible. Aucune infection ne paraissait à craindre. L'asthénie de la malade, pourtant, étonnait les deux hommes et les inquiétait.

Leurs conférences avaient lieu dans la grande cuisine, pendant que la Nonette préparait le café. Le médecin était assez loquace, le Patron laconique. Ils en revenaient toujours à cette asthénie, à cette étrange paresse du système neuro-végétatif. Ils se heurtaient du front contre ce mystère essentiel; le Patron levait les épaules et lissait sa moustache grise.

Elle, elle les accueillait avec gravité et indifférence. Machinalement, l'un ou l'autre lui prenait le pouls, et, du pouce, lui relevait la paupière. Après s'être assuré que le pansement qui lui entourait le ventre tenait bon, il penchait l'oreille sur son estomac, l'auscultait à coups sourds, recommandait à Jacqueline un nouveau lavage pour le soir. C'était un supplice atroce, mais l'annonce de son renouvellement, quand Pierre était là, ne lui arrachait pas une plainte. Il craignit qu'elle fût devenue trop faible pour se plaindre. Il n'en était rien, Jacqueline le lui dit; ce courage silencieux était sa suprême pudeur.

Le 4 juillet au matin, la fièvre monta brusquement. Le méde-

cin de Mens téléphona à Grenoble et le grand Patron se mit en route aussitôt.

La malade haletait, à grands efforts de poitrine, comme après une course; son souffle retombait en sifflant. Sur ses mains froides, sur ses bras soudain blancs et grenus, sur ses pieds glacés, on plaça à la hâte des cataplasmes trop chauds qui lui tirèrent de faibles gémissements, désolants; on avait l'air de s'acharner autour d'elle et sur elle pour la faire souffrir plus cruellement encore. Elle n'avait plus la force de leur dire de s'éloigner, et de l'abandonner à une mort que leurs soins, qui la crucifiaient, lui rendait accueillante.

Elle connut pourtant, un peu plus tard, une heure de lucidité merveilleuse et se mit à exprimer la naïveté de son cœur fidèle :

— Comme j'ai été heureuse, disait-elle. De l'amour de Nini, et puis du tien, Petit Pierre.

Elle alla jusqu'à plaisanter :

— Pauvre Nini, ma blessure va la retenir longtemps dans cette maison d'où l'on ne voit personne.

Elle partit même, un moment, sur les allées ensoleillées de sa petite enfance :

— Nini, autrefois, me bâtissait mes chapeaux. Ils faisaient rire les grandes personnes, mais mes camarades me les enviaient. Puis son souci la reprenait :

— Petit Pierre, vous n'avez pas eu de repos aujourd'hui. Je suis trop égoïste.

— Je suis fort, marquiset, répondait-il à voix basse, très fort! Je suis auprès de toi. Jamais je ne te quitterai.

Elle se mit à sourire mais, bientôt, son sourire se figea. Ses traits se creusèrent davantage. Le nez, qu'elle avait large et droit, bien charnu, s'accourcit, se pinça, devint courbe et coupant. Son sourire ne fut plus qu'un rictus.

Pierre alla à la fenêtre et tira les volets de bois. La pénombre sembla rendre un peu de paix et de douceur au visage de la navrée; mais ses yeux luisaient, animés par une flamme immobile, à la fois joyeuse et atroce.

Son esprit, un peu plus tard, se mit à battre la campagne. Le médecin était resté, Jacqueline aussi : elle leur parlait en confondant leurs noms.

— Ne bouge pas toujours, Nonette, dit-elle doucement à sa grand'mère immobile, pourtant, dans le creux d'un grand fauteuil. Et Nini versa des larmes silencieuses.

— Ce n'est pas Nonette, murmura Pierre, c'est ta grand'-mère Nini.

— C'est ma grand'mère Nini, répéta-t-elle docilement, ma grand' Nini; et elle sourit aux anges.

De temps en temps, le médecin essayait de lui passer sur les lèvres et sur les dents un peu d'eau fraîche. Elle ne desser-

rait pas la bouche et, même, tournait la tête. Il fit signe à Pierre de s'approcher, de prendre à sa place le bâtonnet entouré d'ouate. Elle ferma les yeux, son visage se détendit, sa bouche s'ouvrit. Elle alla jusqu'à remercier en levant le petit doigt. Quand il eut terminé — il restait debout au-dessus d'elle, les yeux sur son visage, la main tremblante et tout son grand corps lourd écrasé de fatigue — elle trouva la force de lui dire, avec un accent d'extase :

— C'était délicieux.

Il recommença.

— C'est délicieux.

Sa voix, réduite à un souffle, portait une conviction passionnée.

La nuit était tombée. Le médecin entr'ouvrit les volets et le calme des campagnes entra, majestueux et discret comme un roi de conte de fées. Tout le monde se taisait. On n'entendait que le souffle de la poitrine de Madeleine poursuivant son combat obscur.

Le médecin fit signe à Nini qu'elle pouvait partir. Le pouls, il l'indiqua d'un geste, s'était apaisé et lui semblait satisfaisant. D'un battement de paupières, il congédia Jacqueline. Un oiseau, un pauvre moineau ébouriffé, vint sur l'appui de la fenêtre, envoyé jusqu'ici par les champs, les bois, la poudre des routes, les ronces des chemins, les cailloux de l'Ebron et tous les espaces sauvages et vivants; il n'osa pas entrer. La figure de la navrée s'illumina et ses paupières battirent; Pierre s'approcha et se pencha sur elle :

— Mon amour, dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Allez vous coucher, Petit Pierre; cette guerre a dû vous fatiguer.

Elle ferma les yeux et parut s'endormir. Les secondes passèrent. Les minutes. Le médecin leva la tête :

— Elle dort. Allez vous reposer.

Et, comme Pierre hésitait, il dit en souriant :

— Obéissez-lui.



Pierre sombra brusquement. Il fit pourtant le geste de s'agripper aux montants de bois du lit campagnard. Combien de temps dura cet assoupissement brutal? Il ne le saurait dire.

Une sorte de conscience seconde lui revint; une force inconnue l'obligeait à ouvrir les bras pour un geste d'accueil ou d'adoration. Sa bouche, faiblement, mais avec un accent d'extase et de conviction passionnée murmura — il l'entendit :

— C'est délicieux.

Puis cette conscience s'étendit comme la face d'un lac ou

comme celle de la mer; mille couleurs, sourdes ou radieuses, la peuplèrent; apparurent des femmes que l'œil confondait, des soldats, des armées entières, des montagnes splendides et des terres qui fumaient dans le repos du matin clair; une fille blonde sortit des eaux.

Un frisson parcourut le grand corps crispé; Pierre se dressa sur son lit, la bouche tordue par la peur, et s'éveilla.

Jacqueline venait d'entr'ouvrir la porte. Il accourut. Le médecin était resté au chevet de Madeleine. Quand Pierre entra, il abandonnait sur le drap immobile le mince poignet; il mit un doigt sur ses lèvres. Elle était morte.

. . . .

ÉPILOGUE

JOURNAL DE PIERRE THÉRAZ

1er novembre 1940. — Je n'avais plus, au temps du bonheur, à tenir de journal. Mes inquiétudes, Madeleine les apaisait; elle répondait aux questions les plus secrètes de mon cœur; elle déterminait jusqu'aux actes ordinaires de ma vie. Elle assurait un gouvernement paisible et discret de mon âme. Je ne ressentais plus cette nécessité, si impérieuse autrefois, d'un dialogue avec moi-même... (Car un Journal, c'est toujours un dialogue, et les affirmations n'y sont jamais que des réponses.)

2 novembre 1940. — Dans les premiers jours de juillet (les jours qui ont suivi la mort de la bien-aimée), au zénith de cet été de colère, de larmes, de tragédies des frontières et des chemins, de marches harassées, de poussières, de sueur, de désastres et de deuil, ma douleur, toute neuve pourtant, semblait me rester étrangère.

Morte... Petit mot maigre et cinglant. Morte... Et je parlais à l'oreille de la bien-aimée immobile : « Pourquoi m'as-tu quitté, Marquiset? Pourquoi ne me réponds-tu pas? » Je pleurais, mais des larmes faciles et bienfaisantes. Morte... Ce mot ne se dressait encore que comme une petite écharde.

« Ma chère petite morte », disais-je à voix basse, et un gros sanglot noueux, un sanglot enfantin me gonflait la gorge.

Oui, mes larmes étaient faciles et bienfaisantes comme celles que je versais autrefois à la lecture d'un livre, ou à la fin d'un conte triste dans nos veillées d'Ardenne. Je quittais la chambre et même la maison d'un pas ferme. Je demeurais un homme jeune et fort.

Une fille de Mens — une de celles qui montent au Châtel, le dimanche, dans ses beaux atours de soie, au milieu de ses compagnes et suivie de ses amoureux — vint aider la Nonette à faire la toilette de Madeleine. Elles l'ont coiffée d'abord, et ses deux grosses tresses, devant ses oreilles, lui tombaient sur

les épaules. Sous ses paupières abaissées, on voyait glisser la lueur d'un regard.

— Elle sait, maintenant, disait la Nonette.

Et, bien vite, la vieille dessinait dans l'air, au-dessus du drap blanc, un grand signe de croix.

Le front de Madeleine était luisant comme celui d'un bébé, et ses cheveux souples et chauds.

Le nez, lui, restait aquilin et pincé, les lèvres maigres et tendues, les joues creuses; son menton s'avançait, osseux et pâle. La mort donnait deux visages à la bien-aimée : celui du repos et celui de la fatigue, celui de la jeunesse et celui de la décrépitude.

J'avais déjà vu, autrefois, cette affreuse contradiction, dans la pierre, à Nancy, sur la face d'une gisante : Philippe de Gueldre. Le sculpteur, bon ouvrier du temps passé, avait fidèlement, je le voyais aujourd'hui, conduit son ouvrage.

— Philippe... Philippe... Voici ton dernier nom, Marquiset!

Encore des larmes. C'est le son de ma voix qui me fait pleurer à présent. Un attendrissement puéril amollit mes muscles; la bien-aimée est toujours là; je n'ai pas peur encore; mes mains demeurent chaudes, ma bouche humide, mon teint frais.

Mais le troisième jour, ils sont venus de Clelles avec le grand cercueil de chêne clair; mes jambes se sont mises à trembler sous mon corps lâche et couvert de sueur grasse. Plus de larmes. Plus de sanglots. L'écharde me labourait la poitrine et me déchirait la gorge. Si j'avais eu la force de cracher, j'aurais craché du sang.

3 novembre 1940. — J'ai quitté le haut pays quelques jours avant le 15 août. Trois semaines plus tard, j'étais en Egypte.

Hostier — incurable crétin — m'a accueilli en héros. Mme Hostier me fit fête. La petite, me confia-t-elle, poursuit un traitement en Suisse et nous la reverrons guérie.

Madeleine, elle, personne ne la reverra plus.

J'ai rendossé beaucoup de mes vieilles habitudes; mais on ne me voit plus au Mena, ni chez Mahmoud Bey; le soir, je ne vais plus contempler le ciel croulant d'étoiles ni la luisance des sables et des rocs des grands déserts.

Je n'ai pas repris, non plus, mon appartement d'autrefois. Je vis dans une banale pension de famille. Il me reste quelques photographies de Madeleine. On la voit, rieuse et dansante, vive, avec son mouchoir sur la tête et son bras lancé vers moi. J'entends son pas. Sa voix revient, le soir, me murmurer à l'oreille des confidences qui me font sourire.

Personne ne la reverra jamais.

6 novembre 1940. — Oh! j'entends bien que la mort d'une jeune fille, il n'y a rien, n'est-ce pas, de plus banal? Combien

de jeunes filles sont mortes sur les chemins de France? De ces jeunes filles que j'ai croisées, il y a six mois, le soir, sur la route de Longuyon et sur celle de Metz. Elles avaient la peau blonde et chaude et paraissaient duvetées, ensoleillées comme des pêches.

Ce sont les mêmes, ou leurs sœurs, que j'ai retrouvées, un mois plus tard, dans la petite église d'un village lorrain... L'avers du clocher avait été blessé par les bombes; les ardoises arrachées dénudaient la membrure blanche de la charpente. Je poussai la porte. La lumière méditait, aussi lourde et bleue que l'eau d'une rivière. Elles étaient deux, allongées au pied du bénitier. Les traits amincis, le menton saillant, le nez maigre et courbé; cette mort tombée du ciel n'avait pas respecté la jeunesse de leur front : ridé par l'effroi, noirci par la poudre. Leur ventre bombait sous leurs jupes de soie. Les mains à la nuque, elles semblaient regarder l'azur comme font les moissonneurs aux bonnes heures du repos; je m'approchai : leurs yeux, déjà, s'étaient effondrés.

Tous ces visages tragiques, à présent, m'apparaissent ensemble et se surajoutent dans ma mémoire : les filles de Levoncourt, Philippe de Gueldre, Madeleine; Madeleine qui gardait dans la mort une part si belle de sa jeunesse...

11 novembre 1940. — On dit que la guerre se poursuit et que des Français continuent de se battre.

Mais que m'importe la guerre, que m'importe la face de la terre et ses tourments puisque Madeleine est morte et que son visage a rejoint, dans l'immobilité, celui d'une princesse de pierre des temps révolus, et, dans la pourriture, celui de tant de jeunes filles abandonnées sous les toits crevés de nos villages?

La guerre ne peut pas être, j'en ai fait l'expérience, une aventure fraternelle des jeunes hommes. Elle est aussi morne, dans sa cruauté, et plus insensée, que les pires dissipations. Elle ne nous distrait de nous-mêmes qu'à la façon d'un cauchemar.

Mais les liens de l'amour, je le sais à présent et de science bien amère, peuvent nous tirer, eux, de notre solitude essentielle; ils dérobent à notre vue, et suppriment peut-être l'effort de vivre; ils donnent à la vie un cours aisé, un sens limpide et des dehors luisants; ils la maintiennent, la déterminent et la conduisent aussi naturellement que fait Dieu pour les astres du ciel.

Madeleine est morte. Je n'ai plus rien à espérer, aujourd'hui, que de moi et de la fermeté de mon courage. Saurai-je me tracer un destin et l'accomplir?

En captivité : 1943. Paris : 1946. Le Nouvion : 1947.

MERCVRIALE

LETTRES

Mémorial I : Le Livre de mon Père et de ma Mère, par *Marcel Jouhandeau;* in-16, 184 p., 250 fr. (Gallimard). — Pudique ou constipé? Transparent comme le cristal de roche ou comme l'eau claire? Ce style sans épaisseur a du moins le net et le tranchant d'une lame. Et s'il arrive parfois à Jouhandeau d'appliquer cette rectitude pénétrante à des objets dont on se demande s'ils méritent tant d'attention, elle restitue ici, dans l'intensité et dans la brièveté, deux belles images humaines. Le père et la mère trônent et officient dans la boucherie paternelle, et la plénitude de leur divinité a pour juste pendant la plénitude de leur humanité. Autour d'eux trotte à pas menus le peuple de Chaminadour, ombres portant discrètement mais totalement leur poids de drame et de sainteté. La préface aussi est bien remarquable. — S. P.

Départs avec Victor Segalen, numéro spécial des *Cahiers du Sud* (192 p., 120 fr.). — On est heureux de rendre hommage à cet hommage. L'excellente revue de Marseille ne s'est pas trompée. Ségalen, mort en 1919 à 41 ans, est encore méconnu, mais ne le restera pas. Signalons particulièrement une biographie, signée d'initiales, filiale d'esprit mais précise et nullement hagiographique; des articles de René Grousset, Miomandre, Maurice Savin (sur les *Immémoriaux*), Fombeure (sur la poésie de Segalen), G. Jean-Aubry (sur Segalen et Debussy); une étude de Vadime Elisséef, importante, sur *Segalen et l'archéologie chinoise;* enfin un *Choix de textes* fort beaux, dont plusieurs inédits.
S. P.

La Règle du Jeu, I : Biffures, par *Michel Leiris;* in-8 soleil (14×21), 280 p., 325 fr. (Gallimard). — Dans cette exploration méthodique de l'univers enfantin, dans cette plongée, l'ethnologue et le poète se confondent. Par les pages qu'on a lues dans le *Mercure* de juin, on connaît la méthode : retrouver dans les mots du langage la valeur que leur donnaient pour un enfant leur couleur, leur saveur, leur son, leurs assonances ou allitérations. Mais la sémantique n'est ici qu'un point de départ et une impulsion. La différence systématiquement accusée entre les deux valeurs de chaque mot — celle de l'enfant, celle de l'adulte — et le passage constant du souvenir au présent de l'écrivain écrivant sont deux procédés en quelque sorte dialectiques qui conjuguent leurs effets; ce double et permanent va-et-vient rend sensible l'inexprimable étrangeté de cet univers enfantin vide d'expérience, pur de recoupements, qui est tout proche du monde des rêves, et qui d'une certaine manière est l'âme de chacun de nous. Des recherches aussi pointilleuses voulaient un instrument subtil; Michel Leiris l'a trouvé dans une forme d'analyse voisine de celle de Proust (en moins charnu); ample et minutieuse à la fois; ondoyante, insinuante, mais acérée et ferme; une lumière froide, mais intense et brillante.
S. P.

Ils se battent aux Thermopyles, par *Simone Téry;* in-16, 232 p., 160 fr. (Coll. « Essais et Documents », Hier et Aujourd'hui). — Simone Téry est allée vivre chez les *andartès,* elle a interviewé Markos, elle a réussi un reportage exceptionnel sur les insurgés grecs : son livre est un document qu'on lit avec passion, — malgré elle, car il est plutôt pénible d'y trouver la naïveté d'un Barrès ou d'un Déroulède inversés... — P. S.

Situations, II, par *Jean-Paul Sartre;* in-16, 336 p., 360 fr. (Galli-

mard). — Trois essais : *Présentation des « Temps modernes »*, *La nationalisation de la littérature* et *Qu'est-ce que la littérature?* Le dernier occupe les cinq sixièmes du livre. Le thème initial semble se trouver dans le désir d'élucider la notion d'*engagement;* en fait, c'est toute sa philosophie de la littérature que J.-P. Sartre expose ici. On retrouve la méthode de l'essai qui lui est propre : crocher ferme dans une idée, se lancer à corps perdu, et ne pas la lâcher avant qu'elle ait vidé son sac. On a parfois le sentiment d'errer à l'aventure, et par moments à travers des étendues arides. En récompense, une belle épaisseur de réalité charnue, des massifs solidement assis, et, ici ou là, des trouvailles qui éclatent. — S. P.

Saint Glinglin, par *Raymond Queneau;* in-16, 272 p., 280 fr. (Gallimard). — Cette suite romanesque, présentée comme terminée, s'ouvre sur une nouvelle version de *Gueule de Pierre* (1934) et de *Les Temps mêlés* (1941). Suite romanesque, roman cyclique, épopée même... Sous une forme « moderne », c'est-à-dire tout à fait dégagée des formes traditionnelles qu'évoquent de tels mots. Le surréalisme est passé par là, faisant éclater, dans les faits et dans les réactions des personnages, les enchaînements coutumiers. Le surréalisme, mais d'abord Jarry (et non pas seulement, bien entendu, celui d'*Ubu-Roi*, encore qu'à tels détours de page on croise souvent la grande ombre d'Ubu); Jarry, mais d'abord Rabelais, rééclairé et revivifié par Jarry et le surréalisme. R. Queneau soumet volontiers les mots à une épreuve d'éclatement analogue; mais non sans prudence ni retenue : l'expérience n'a rien d'atomique; après d'autres qu'on a connues, elle garde un petit caractère tout juste canularesque... Après tout, le jeune roman n'a que trop de pente à la métaphysique; il ne peut pas faire un pas qu'il n'y tombe. Un peu de détente ne fait pas de mal. On n'aurait pas de peine à métaphysiquer autour de *Saint Glinglin:* mais on peut, plus simplement, y prendre un plaisir très intense, parce que Queneau est pince-sans-rire, plein d'invention, truculent, et, en définitive, qu'il est un des rares écrivains de la nouvelle couvée qui ait, au plein sens du mot, du talent. — S. P.

Les Godillots sont lourds, par *Maurice Fombeure;* in-16, 220 p., 260 fr. (Gallimard). — On est indisposé d'abord par ce style à la bonne franquette, par cette familiarité hypogoncourt. Mais il faut continuer à lire; les effets trop faciles se fondent dans la truculence, l'épaisseur, le grouillement de ce récit juteux où le sergent Fombeure raconte « sa » guerre de 39-40 dans l'infanterie coloniale. On ne saurait l'accuser d'un excès de complaisance pour l'armée.

S. P.

Fublaine, par *Arthur Frasne;* in-16, 192 p., 185 fr. (Gallimard). — Ni la perversité des trois femmes ni la fantocherie des quatre hommes ni les subtilités de leur parade ne sont bien féroces. Tout cela est plutôt gentil. La simplicité même du style est aimable, mais encore indécise. Attendons les prochains livres, — car celui-ci n'est pas indifférent, somme toute.

S. P.

L'Amérique au jour le jour, par *Simone de Beauvoir;* in-8, 500 p. (P. Morihien).

On lira avec le plus grand intérêt ces pages vivantes, intelligentes, fruit du labeur quotidien de la voyageuse intellectuelle. C'est aussi la victoire de la nature sur les préjugés moraux, sociaux et politiques dont l'auteur fait état, quand un spectacle grand par sa nouveauté l'incite d'abord à se réjouir, ensuite seulement à interpréter et à commenter. Beaucoup de *parties*, où sont bus beaucoup de whiskies et beaucoup de détails inutiles qui contribuent cependant à entretenir un ton de familiarité de bon aloi, auprès desquels les jugements paraissent toujours sensés, et, quoique pondérés, décisifs. — Y.

Babel, par *Roger Caillois;* in-8, 300 p., 380 fr. (Gallimard).

Celui que son propre frère nomme « l'inquisiteur sans église » pour son obstinée défense d'une orthodoxie de la littérature, prononce à nouveau dans une langue magnifique quelques préceptes glacés. Il s'agit, semble-t-il, d'une défense et d'une apologie du classicisme, et d'une mise en accusation de la majeure partie de la littérature actuelle : engagée? romantique? Mais que signifient aujourd'hui toutes ces rubriques? « Tout se passe, dit l'auteur, comme si la littérature (d'aujourd'hui) adoptait volontiers la même attitude envers la société et la morale, la raison et le langage... Il s'agit de décider si ces contraintes contre lesquelles on s'insurge avec tant de

vantarde insolence : l'ordre, la beauté, la justice, la raison, sont ou non des créations de l'homme... Si la liberté consiste véritablement à libérer l'homme de son joug? »

A notre avis, il eût fallu invoquer d'autres principes, pour répondre à un ordre de questions qui touche davantage à la philosophie qu'à la littérature proprement dite. Ainsi, le mot de liberté connaîtrait une chance d'être élucidé, puisque aussi l'auteur s'interroge sur la valeur et la portée du langage. Enfin, ce sont des *problèmes*, dont il faut admettre qu'ils sont posés avec l'élégance de celui qui d'avance refuse d'y répondre, qui décide au nom du bon sens et des traditions, que la littérature n'a pas à s'en mêler. Serait-ce encore qu'il faut brûler Kafka, Rimbaud, Breton? Quel ennui... Et comme tous ces critiques sont gens subtils inlassablement. — Y.

Les règles du jeu, par *Etienne Lalou*, in-16, 234 p., 260 fr. (LUF).

Défense et illustration du sport. Souvenirs, descriptions poétiques, conseils pédagogiques, polémique, telle sont les diverses rubriques qui composent une parfaite mise au point de la question, et s'adressant au grand public, fait intelligemment appel au bon sens et à la sensibilité. — Y.

Les portes de la mort, par *P.-A. Lesort*, in-16, 250 p. (Plon).

La meilleure du recueil est certes la nouvelle intitulée : « les dernières volontés ». Au milieu de l'affolement de l'exode, des bombes qui pleuvent, la mort de la grand'mère n'est pas un accident, une injustice du sort, le dénouement fatal du romancier, mais une assomption : elle ne vivait plus que pour son testament, et la porcelaine qu'elle voulait léguer, la seule preuve qui subsiste à ses yeux qu'elle aussi a passé sur la terre. L'auteur ne philosophe pas, mais avec une sécheresse impitoyable produit là des effets inoubliables. — Y.

30 ans de dîners en ville, par *G.-L. Pringué*, in-8, 250 p., 600 fr. (Ed. de la Revue Adam).

Le gotha manié comme un menu. Peu d'histoires, beaucoup de compliments. Le snobisme sans morgue de l'auteur souffre, hélas! aussi d'une absence de talent littéraire, de sorte que les mots les plus sublimes de la marquise tombent à plat. Un passé et qui n'a plus d'éclat. — Y.

Les grandes familles, par *Maurice Druon*; in-16 carré, 364 p. (Julliard).

Dans ce premier volume d'une suite, les personnages sont, paraît-il, à clef. D'où la noirceur des portraits et les conventionnelles vengeances de l'homme de lettres qui n'hésite pas à sacrifier des existences qui ont eu le tort de le précéder dans la réalité. Laide sera donc la mort des grandes familles, et sadique notre plaisir. — Y.

La fleur et la souris, par *René Fallet*; in-16, 250 p. (Domat).

La réussite de « Banlieue Sud-Est » engageait le lecteur dans une durable amitié avec René Fallet. Aussi ne lui en voudra-t-on pas trop d'avoir tablé sur sa neuve autorité, et sur les trucs (les tiges de fer des fleuristes) pour garder intacte la fleur qui menaçait de se faner de son inspiration. Mais après tout, avons-nous peut-être tort de redouter l'*embourgeoisement* d'un très jeune homme, et ce roman d'amour amer, qui se veut pourtant gentil comme Prévert, et vivant comme un américain, ne souffre-t-il seulement que d'une ivresse passagère. Il faudra que Fallet retrouve son dénûment, un jour ou l'autre. — Y.

La rage, par *Jacques Panijel*; in-16 carré, 635 p., 595 fr. (Editions de Minuit).

Ce très gros roman sur la Résistance en rappelle un autre, *Planète sans Visa* de Jean Malaquais, pour son ambition égale, puisque tous deux représentent une tentative de restitution intégrale d'une même époque à peine révolue, de sa représentation historique en même temps des faits de conscience. *La Rage* marque en outre un souci d'actualiser aussi violemment que possible le thème, opposant sans cesse conscience collective et conscience individuelle. D'où une certaine frénésie verbale, qui s'oriente délibérément vers l'invective, le juron et la scatologie. Ceci peut être regardé comme une manière de faire partager une obsession ou comme un procédé pour maintenir sur un même plan d'importance le pamphlet (d'allure humanitaire et pacifiste), et le romanesque. L'absence de composition et le relâchement qui confinent à la provocation *antilittéraire*, rabaissent sans doute la valeur du témoignage. C'est à craindre même qu'elle ne pousse quelques lecteurs sérieux à se débarrasser d'un kilo de papier si furieusement noirci. — Y.

La mort de Laurent, par *Jean Tortel;* in-16, 250 p. (Bibliothèque Française).

L'amour et la Résistance en Avignon, mais pas de bel canto. Un peu trop de mystère naïf autour d'un thème psychologique qui aurait gagné à ne pas se noyer dans un bain (qui n'est pas de la Gestapo), de terreur naturaliste. Dans ce combat qui est entre la pureté et la noirceur, celle-ci l'emporte un peu trop abusivement. Si on proteste de la sorte, c'est que c'est tout de même attachant. — Y.

Le bilan malétras, par *Georges Simenon;* in-16, 250 p. (Gallimard).

Le 10001e roman de l'auteur. Terminé de lire, on se demande presque si on ne l'a pas rêvé déjà, l'année dernière. — Y.

L'opéra du monde, par *Audiberti;* in-16 carré, 325 p.

Qu'il s'agisse des Juifs, des Nègres ou de Dieu, c'est toujours trop vaste pour qu'Audiberti partant à leur rencontre ne prenne toute la planète pour véhicule. Il est sûr seulement alors qu'on peut tout en dire. Et quelle cataracte de vocabulaire... Un jour, c'est une baleine qui voulut chanter à l'Opéra, justement. Emportez Audiberti à la mer, et luttez avec le bruit des vagues. — Y.

Le romancier à son mot à dire, par *Raymond Guérin;* in-16, 210 p. (Corrêa).

A côté de quelques petits règlements de comptes avec les censeurs moraux, littéraires, et peut-être Roger Caillois qui n'est point nommé, l'auteur de l'Apprenti fait un portrait ému de ses amis : Grenier, Arland, Paulhan. Quand les prétextes sont bons, la querelle est féconde. On s'y mêlerait volontiers soi-même... — Y.

Le retour d'Erica, par *Louise de Vilmorin* (Gallimard).

Un charmant conte à l'allemande, où tout est marqué du sceau de la poésie : les noms, les lieux et chaque personnage. — Y.

POESIE

HENRI MICHAUX ET LE VOYAGE IMAGINAIRE. — D'un point de vue pratique, et que négligent (à tort) la plupart des poètes, on constate que l'œuvre d'Henri Michaux s'organise à merveille dans notre bibliothèque. Avec *Ailleurs* (1), qui réunit ses trois principaux voyages imaginaires (*Voyage en Grande Garabagne, Le Pays de la Magie* et *Ici, Poddéma*), elle comprend aujourd'hui cinq ou six volumes d'au moins deux cents pages : ce sont de vrais et solides bouquins qui inspirent confiance, qui incitent à la promenade et nous changent des plaquettes habituelles, mets coûteux et petitement servis.

Mais s'il faut savoir gré à l'auteur d'éclaircir peu à peu sa propre bibliographie (et féliciter l'éditeur de son dernier recueil, qui est un modèle de fabrication simple et soignée), gardons-nous cependant de croire que l'établissement de ces ouvrages suive un ordre quelconque de recherches ou d'inspiration. Toujours il y a eu du voyage et de l'imaginaire — et à plus forte raison du « voyage imaginaire » — dans l'œuvre d'Henri Michaux. Pour ne point trahir l'unité de cet esprit, et se retrouver, si possible, dans son dédale — le plus extraordinaire de la poésie moderne, et sans doute de notre littérature — il semble nécessaire

(1) Gallimard.

de rappeler cette sorte de définition qu'il donnait de lui-même en 1939 :

Il est et se voudrait ailleurs, essentiellement ailleurs, autre. Il l'imagine. Il faut bien qu'il l'imagine.

En somme, le titre *Ailleurs* convient à l'œuvre entière de Michaux, sauf aux écrits qui ont plus particulièrement la forme de poèmes — bien qu'ils chantent peu, ne racontent point, n'imaginent guère — où l'homme se trouve pris au piège de l'*Ici*. De *Qui je fus* à *Epreuves, Exorcismes*, on connaît ces pièces terriblement épineuses — elles vous entrent sous la peau et y demeurent, comme des échardes — qui ont à la fois l'éclat du silence et du cri. Et l'on reconnaît déjà la grande voix lyrique de notre époque dans ces accès de révolte, sautes d'âmes et sursauts d'animal, que domine pourtant et ne cesse de contenir la plus surprenante précision d'esprit.

Mais il est exceptionnel que Michaux se repose dans le Malheur — son « grand laboureur » — qu'il s'attarde « sur le chemin de la Mort », laisse éclore l'œuf de sa Colère, ou patauge dans le Bouillon de son Sang. Le plus souvent, il est « ailleurs ». Une intelligence supérieurement critique, avec tout ce que cela comporte de mobilité et de curiosité, le pousse hors de ce vide raisonneur et souffrant qui est lui-même. Elle lui suggère ce premier dérivatif : voir du pays.

A l'usage, celui-ci s'avère assez vite inopérant. Car « l'aventure du voyage ne possède pas les poètes. La passion du voyage n'aime pas les poètes. Elle supporte, s'il le faut, d'être romancée. Elle supporte le style moyen et le mauvais, et même s'y exalte, mais elle n'aime guère le poème. » Et Michaux poète renie volontiers son chef-d'œuvre en prose, *Un Barbare en Asie*, ainsi que la plupart des notes d'*Ecuador* — comme il se déclare très insatisfait de l'expérience de cette forme d'« ailleurs ». L'effet de dépaysement qu'il escomptait de ses longs périples en Amazonie, aux Indes et en Chine, s'est rarement produit. Il n'a presque jamais rencontré cette bienheureuse fatigue, qui met comme une trêve à la guerre des membres et de l'esprit. Enfin, il ne sait trop que choisir entre le pittoresque et la platitude : son regard s'offusque à peu près de tout ce qu'il voit.

Cette sorte d'irritation — bien savoureuse à la lecture — que Michaux manifeste dans ses relations de voyages, vient de ce qu'il lui est également impossible d'accepter le réel ou de le repousser en bloc. Certes, il voudrait le transformer à sa guise — « changer la vie » — et il envisage mille et une façons d'y parvenir. Mais il compte sans sa nature de poète, rebelle à toute tentative d'intervention. Ou plutôt, c'est toujours au pied du mur qu'il s'aperçoit que l'action lui répugne dans la mesure même où elle lui démange. Arrivé à ce point, il ne lui reste plus qu'à faire volte-face, qu'à se retirer dans ce qu'il nomme

« mes propriétés », « lointain intérieur », « entre centre et absence » ou « l'espace du dedans ».

Rien de plus précaire, en apparence, que les « propriétés » d'Henri Michaux. « Dans mes propriétés, tout est plat, rien ne bouge; et s'il y a une forme ici et là, d'où vient donc la lumière? Nulle ombre... » Lisant *Ecuador*, on est parfois surpris de lui voir fermer les yeux sur la riche nature tropicale afin de rejoindre cette contrée pathétiquement aride. Pour expliquer une préférence aussi singulière, sans doute faut-il tenir compte de la volonté d'ascétisme d'un homme qui se voudrait ouvert un jour

à une nouvelle et incroyable rosée
à force d'être nul
et ras...
et risible...

Mais aux antipodes de cette sainteté souhaitée, on pressent un orgueil intraitable, un besoin de domination si ombrageux et si total qu'il ne peut s'exercer nulle part. Et c'est précisément au pays de nulle part — le pays des trente-six mille volontés du poète : le seul qui lui appartienne en propre — que Michaux se réfugie le plus volontiers. Là, il règne sans partage sur ses « larves et fantômes fidèles ». Là, il goûte une parfaite liberté d'action et d'intervention, qui se confond avec la connaissance. Tour à tour ethnographe, entomologiste, historien, géologue, etc., il est aussi, quand il lui plaît, et tout à la fois, le tyran et l'esclave, le guérisseur et le malade, le prêtre et l'immolé — Bouddha et Maldoror. Mais en dépit de leur diversité, ces personnages nombreux et ces situations étranges nous apparaissent comme autant de variantes de lui-même qu'Henri Michaux délègue à la poursuite de l'« ailleurs ». Et ce sont eux, à n'en pas douter, qui lui font voir du pays.

Le présent recueil contient les trois plus importants de ses voyages imaginaires. Le *Voyage en Grande Garabagne*, publié en 1939, est le premier de ceux-ci. L'édition originale mentionne qu'il le fit avec James Fitzgerald, et que cette terre inconnue fut explorée par eux deux seulement — car la femme de son compagnon « n'en a jamais rien vu, quoi qu'elle prétende ». A l'époque, Michaux prévoyait de publier séparément, en un atlas de grand format, les cartes de Fitzgerald ainsi que les croquis et portraits qu'il avait faits des différentes races étudiées. Il remettait également à plus tard de développer la partie proprement ethnographique et linguistique de son ouvrage. Mais estimant sans doute qu'il en avait déjà trop livré, ces beaux projets sont demeurés en suspens, et il faut nous contenter du texte initial, truffé çà et là de quelques nouvelles observations.

Nous voici d'abord chez les Hacs, où nous assistons à divers combats dans les marécages, notamment à celui de deux frères

qui luttent jusqu'à la mort et disparaissent dans le lit de boue. Puis chez les Emanglons, qui se sentent incessamment égratignés par le murmure des petits bonds de l'eau des ruisseaux, égratignés et tout de suite après pansés ». Suivent les descriptions des « mœurs et coutumes », bizarres à souhait, des autres races de Grande Garabagne : les Omobuls, les Epalus, les Gaurs, etc. Michaux excelle à restituer en quelques lignes la présence totale — de l'apparence extérieure au « fond de l'âme » — des êtres observés. A cet égard, il faut citer le petit chapitre concernant

LES ROCODIS ET LES NIJIDUS

Ce qui étonne en eux, c'est un fond rin-rin. Cependant la race rin-rin n'existe pas. C'est seulement le fond de l'âme des Nijidus qui est rin-rin. Et le fond de l'âme des Rocodis est tout pareil.

Quoique secs et d'un physique d'hommes vifs et sans surcharge, ils sont engourdis, indécis et en dessous, semble-t-il, de leurs moyens.

Pour ne pas m'éloigner davantage de ma pensée, les Nijidus sont des barnes et des rippechoux, plus dépourvus de brillant que n'importe quoi, et yayas et gribelés.

Après nous avoir fait part des remarques les plus charmantes (et chantantes) qui soient, Michaux n'hésite pas à fixer quelques détails effroyables, telle cette diarrhée des Ourgouilles, qui fait que « l'homme est digéré et évacué au fur et à mesure par son propre intestin ». Il se contente souvent de nommer ces êtres inventés avec des mots inventés, et ses trouvailles, qu'on en juge, le dispensent de plus longues explications.

Les Murnes : prétentieux, goborets, gobasses, ocrabottes, renommés pour leur bêtise repue et parfaitement étanche, comme les Agres et les Cordobes pour leur jalousie, les Orbes pour leur lenteur, les Ridieuses et les Ribobelles pour leur peu de vertu, les Arpèdres pour leur dureté, les Tacodions pour leur économie, les Eglanbes pour leur talent musical.

Son intérêt se porte à la fois sur la misère et le dandysme, sur le folklore et le mode de gouvernement. Qu'il traverse la forêt d'Ormaz — où l'oiseau kuenca mâle, après la saison d'amour, perd ses couleurs éclatantes et se met à ressembler à sa compagne, et l'« on croirait voir deux femelles grises habillées de loques et de découragement » — ou qu'il se repose au pays d'Hebbore — « le climat est bon, la chaleur est bonne et le peuple satisfait » — on remarque qu'il ne laisse d'être sensible aux délices terrestres et à leur contre-partie de malédictions.

Publié cinq ans après le *Voyage en Grande Garabagne*, *Au Pays de la Magie* semble plus frais et comme diaphane. Ce qu'il perd en rondeur et gaillardise, il le gagne en sagesse et

subtilité. Voici d'abord, entre autres cas de spontanéité magique, « des feux qui ne brûlent rien du tout », « un arbre qui bat des branches et des portes qui battent sous l'eau », « l'eau qui se retient de couler ». Enfin, « sur une grande route, il n'est pas rare de voir une vague, une vague toute seule, une vague à part de l'océan ».

Les professions des indigènes ne sont pas moins singulières que la nature du pays. C'est ainsi que

Parmi les personnes exerçant de petits métiers, entre le poseur de torches, le charmeur de goitres, l'effaceur de bruits, se distingue par son charme personnel et celui de son occupation, le Berger d'eau.

Le Berger d'eau siffle une source et la voilà qui se dégageant de son lit s'avance en le suivant. Elle le suit, grossissant au passage d'autres eaux.

Par ailleurs, les lois qui régissent les différents règnes sont curieusement interverties : il est question, par exemple, de « la paralysie de l'huile » et des « trois marées diurnes du corps humain ». Les phénomènes extraordinaires n'étonnant personne, ce sont les plus simples, au contraire, qui passent pour des cas de pratique magique. Qu'un homme éternue et chacun pense : « On lui a pincé la corde. » Si l'éternuement devient irrépressible : « On la lui a fort pincée. »

On, ce sont les Mages, incomparables dans l'exercice de la justice comme du crime. Arbitres en tout, dispensateurs de menaces et de leçons également obscures, ils vont jusqu'à répandre d' « étranges plaies qu'on rencontre avec gêne et nausée, souffrant sur les murs déserts... »

Mais gardons-nous d'interpréter ces usages avec nos sens barbares et nos pensées larvaires d'Européens. Le pays de la Magie bénéficie d'une civilisation infiniment plus complète et perfectionnée que la nôtre. Et c'est peut-être l'Asie, chère au cœur d'Henri Michaux, qui nous sourit à travers cette merveilleuse parabole de la vie et de la mort :

LES 22 PLIS DE LA VIE HUMAINE

L'enfant, l'enfant du chef, l'enfant du malade, l'enfant du laboureur, l'enfant du sot, l'enfant du Mage, l'enfant naît avec vingt-deux plis. Il s'agit de les déplier. La vie de l'homme alors est complète. Sous cette forme il meurt. Il ne lui reste aucun pli à défaire.

Rarement un homme meurt sans avoir encore quelques plis à défaire. Mais c'est arrivé. Parallèlement à cette opération l'homme forme un noyau. Les races inférieures, comme la race blanche, voient plus le noyau que le dépli. Le Mage voit plutôt le dépli.

Le dépli seul est important. Le reste n'est qu'épiphénomène.

Troisième et dernier en date de ces voyages imaginaires, *Ici, Poddéma* est aussi le plus volontaire, le plus cruel, le plus crispé. Il déroute d'abord par la luxuriance un peu folle et l'enchevêtrement des motifs. On pense à quelque nouvelle Garabagne entée sur le pays de la Magie. — On pense surtout à Jérôme Bosch brassant les organes, hybridant les règnes et mettant à l'envers l'ordre de la création.

En bref, il existe deux sortes de Poddémaïs : les Poddémaïs naturels et ceux que l'on élève au pot. Pour améliorer le rendement, on cultive aussi « des espèces sédentaires, attachées, apodes, le tronc dans un bain alimentaire et qui travaillent de leurs bras ». Il faut citer encore, parmi les variétés plus rares, les Poddémaïs en espalier et en collier, les Poddémaïs dont on exploite les yeux et les cheveux, les Poddémaïs d'étang, de valise et de cave — sans oublier cet « arbre humain qui rapporte jusqu'à vingt et trente fesses » : le monstrueux buste Dodé.

Au terme de cet ouvrage, rendons grâce à Michaux de nous avoir profondément charmé, apprivoisé à lui-même et enrichi de toutes manières. Non seulement ses faits et gestes par procuration appartiennent au « trésor présomptueux de tête », mais ils ont la valeur d'une soupape de sûreté, d'un petit cinéma intime que le voyageur immobile ou le « sportif au lit » met en marche « par hygiène », « pour sa santé ». Et l'on voit le service social que peut rendre cette thérapeutique individuelle portée sur le plan de la collectivité.

Car ce serait grandement se méprendre sur la fonction poétique que d'attendre d'elle des résultats palpables ou directement efficaces, comme veut l'absurde doctrine de l'engagement. En fait, l'expérience imaginaire ne se sépare point de l'expérience vécue; et l'exploration et l'aménagement égoïstes du moi ne sont pas moins nécessaires que ceux d'un continent. Dans *Ailleurs*, Michaux le prouve avec une originalité et une force de tempérament que nous n'avons peut-être jamais rencontrées depuis Swift, et qui lui viennent, non pas de l'imagerie forcée propre au lyrisme contemporain (n'a-t-il point écrit qu'il tenait l'image pour « une hérésie moderne »?) mais de « *la seule imagination de l'impuissance à se conformer* ». De là le caractère paradoxalement objectif et constructeur de cette poésie, qui devient salutaire à force de refus, « tant voilà une opération à la portée de tout le monde et qui semble devoir être si profitable aux faibles, aux malades et maladifs, aux enfants, aux opprimés et inadaptés de toute sorte ».

Ajoutons enfin qu'Henri Michaux nous semble maître d'un art tout classique, qui joint la solidité des vieux peintres flamands (comme lui spécialistes en diableries) à la sûreté de trait et à la vivacité d'esprit d'un Saint-Simon.

Maurice Saillet.

Héraclite d'Ephèse, traduction nouvelle avec introduction et notes par *Yves Battistini*, avant-propos de *René Char* (Cahiers d'art). — Yves Battistini, à qui nous devons déjà une remarquable traduction d'Apulée (*Le Fantôme de Plein-Midi*, collection « L'Age d'Or » à Fontaine), nous propose un Héraclite enfin dégagé des exercices d'école, des servitudes idéalistes ou matérialistes, et comme accompli dans son immémoriale modernité. René Char marque cette traduction en tous points satisfaisante du sceau de sa prédilection : « Héraclite est ce génie fier, stable et anxieux qui traverse les temps mobiles qu'il a formulés, affermis et aussitôt oubliés pour courir en avant d'eux, tandis qu'au passage il respire dans l'un ou l'autre de nous. »

Documents surréalistes, choisis par *Maurice Nadeau* (Editions du Seuil). — Complément indispensable de l'*Histoire du Surréalisme*, parue en 1945, et qui compte déjà parmi les classiques de l'Histoire Littéraire. Maurice Nadeau a réuni (et classé dans l'ordre chronologique) tous les documents qui, de 1924 à 1940, du dehors et du dedans, éclairent le mouvement surréaliste. Nombre de ces textes ont gardé leur valeur de scandale, et l'ensemble est des plus impressionnants. Félicitons l'auteur de n'avoir pas laissé perdre l'article d'Aragon, *Avez-vous déjà giflé un mort?* (extrait du « Cadavre » d'Anatole France), où l'on retrouve cette bien jolie phrase qui met « le tapir Maurras et Moscou la gâteuse » dans le même panier. Le « Cadavre » d'André Breton, lui, est plutôt escamoté. Mais il y a, en revanche, le *Troisième Manifeste du Surréalisme*, par Robert Desnos, et surtout, *A la Grande Nuit*, par Antonin Artaud. Cette contre-attaque du surréalisme est sans doute la pièce maîtresse du dossier — avec, sur un autre plan, *Hands off love*, qui vaut bien des ouvrages sur le mariage et l'amour. Citons enfin, parmi les textes pour rire et pour pleurer, la *Lettre ouverte à M. Paul Claudel* (« Ecrivez, priez et bavez »), *Permettez!* (à propos de l'inauguration du monument Rimbaud) — et ce « Certificat » d'indignité complète et définitive, daté de 1932, que Paul Eluard délivre à « Moscou la gâteuse », en lui appliquant cette phrase de Lautréamont : « Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle. »

Poèmes politiques, par *Paul Eluard*, préface d'*Aragon* (Gallimard). — « Les travailleurs sont mes frères et mes vers sont beaux. » Voici, en substance, la grande pensée politique d'Eluard — celle qui lui permet d'adresser ses compliments au général Dourakine, à la Madelon, aux Petits Lits blancs. Et voilà bien où conduit le « dur désir de durer » !

En guise de préface, un conte pour la Veillée des Isbas où il est question de la vie emmêlée de Paul Rimbaud et d'Arthur Eluard.

Ce petit livre évoque irrésistiblement une scène de patronage (« il faut bien par pudeur feindre ici le théâtre ») où la règle est de s'entre-glorifier pour l'exemple, pour que les camarades apprennent à « saluer la beauté ».

Soleil cou coupé, par *Aimé Césaire* (K éditeur). — Aimé Césaire vit aujourd'hui dans notre monde ancien

Europe éclat de fonte
Europe tunnel bas d'où suinte une
[rosée de sang

mais son cœur n'a point quitté sa Martinique natale, « pourrissoir splendide » où la loi des capitaux frais débarqués et celle du premier occupant — caste piquée au ver de l'indolence — rivalisent de dureté. Et sa poésie milite pour l'homme qu'on lynche, qu'on exploite, qu'on pressure de toutes parts; pour son frère du prolétariat sucrier; pour l'esclave noir qui n'a pour tout bien qu'« une lèche de ciel sur un quignon de terre ».

Barbare (c'est le mot qui le soutient), il part de cette grande vérité qu'« aucun cercle n'est vicieux » :

Il n'y a que mes genoux de noueux qui s'enfoncent pierreux dans le travail des autres et leur sommeil.

Et s'il laisse galoper le « grand cheval » de son sang, c'est pour rejoindre, du Zambèze au Mississipi, tel

Homme sombre qu'habite la vo-
[lonté du feu.

Non point pour l'arracher à sa vocation terrestre — « Paysan, frappe le sol de ta daba » — mais pour l'épauler dans sa volonté, et précipiter l'éclatement du feu libérateur.

Naturellement soumis à la poésie vivante, il lui arrive, « dans l'effarement des villes » d'Europe, de rechercher quel animal adorer : « Fouineur. Tapir. Déracineur. » De la même quête animée, métamorphique, découle l'observation :

La faiblesse de beaucoup d'hom-

mes est qu'ils ne savent devenir ni une pierre ni un arbre.

Aimé Césaire, lui, sait devenir pierre à ricochet pour l'enfant sur la berge; pierre jetée dans les vitres des conseils d'administration; pierre levée au souvenir de ceux qui tombent pour une vie meilleure.

Il devient encore, il est surtout ce bel arbre assailli de rayons et d'oiseaux, qui distribue

au delà des cris les plus discords
et des cadavres
le bleu, le vert, le rouge
des colibris du soleil.

Coordonnées, par *Guillevic* (Trois Collines). — Poésie bègue et bitumeuse d'un qui se croit matérialiste et breton-pêcheur.

Si c'est être vainqueur
Que réduire à merci
Ceux qui font à la terre
Donner ce qu'il vous faut,
Alors, vous êtes forts
Très souvent et vainqueurs

dit-il aux Trusts.

Les dessins de Fernand Léger sont beaux — et très beaux quand ils s'écartent des gravats du texte.

Le fort intérieur, par *Jean Cau* (Gallimard). — Du danger des titres qui jouent à la fois la drôlerie et la profondeur : par contre-boutade, celui-ci nous autorise à demander au poète pourquoi le *fort* se cache à l'intérieur, alors que le *faible* s'étale avec complaisance.

Le point mort, par *Henri Thomas* (Cahiers de la Pléiade, Printemps 1948). — Au terme d'un article très pertinent sur la difficulté de juger la poésie du jour et de la veille (et, à plus forte raison, de préjuger de celle du lendemain), Henri Thomas voit dans l'œuvre d'Antonin Artaud « une manifestation capitale si l'on veut éclairer le domaine de la poésie actuelle. Témoin de la mort de Dieu, de la mort du théâtre, et de sa propre ruine d'être, à lui, Artaud, toute son œuvre est comme cernée et démantelée par le vide intolérable. »

Henri Thomas observe plus loin que les poètes du jour — ceux, par excellence, qui ne se fortifient point « d'un credo particulier haussé à l'universel à coups d'illusions », tels Michaux, Char, Prévert et Saint-John Perse — « recommencent chaque fois le poème à zéro ». Car « la poésie a cessé de profiter de la vitesse acquise à l'époque de Rimbaud et de Mallarmé. Aujourd'hui, elle est au point mort, et Artaud est « le poète de ce point mort où

Rien ne passe jamais par rien.

Et de conclure qu'un « nouveau départ tiendra du miracle, c'est-à-dire qu'il surviendra d'une façon aussi inexplicable que l'éclosion d'une graine ». La poésie du lendemain sera peut-être « aussi étrangère à la rhétorique qu'à l'automatisme, et ne prouvera absolument rien, ni espoir, ni désespoir ». Elle sera « aussi simple et magique » que les jouets de l'Egypte prédynastique et les vignettes du *Livre des Morts*. « Après les massacres mythologiques, la poésie en est à l'âge archaïque, période admirable. »

On ne peut mieux situer, en son temps, l'œuvre d'Antonin Artaud. Ni parler poésie de façon à la fois plus subtile et plus ouverte. Et cela nous console de la batteuse qui fonctionne un peu plus loin : beaucoup de paille et pas de grain !

Poésies posthumes, par *René Leynaud*, préface d'*Albert Camus* (Gallimard). — Il est beau qu'un homme surpris par la mort, et qui n'a jamais rien publié, se révèle égal à son ambition poétique. C'est le cas de René Leynaud, fusillé à trente-quatre ans par la Gestapo. Graves ou fantaisistes, mallarméens ou familiers, ses vers témoignent d'un tempérament bien doué, et d'un cœur qui aspirait à « la limpidité du vent ».

Fermé ce petit livre, il se fait comme une grande clarté sur cet homme que nous n'avons pas connu, sur ce poète qui n'est plus.

Derniers « poèmes » de l'Obscur, par *Jean de Boschère* (Sagittaire). — Il paraît que Jean de Boschère exerça, vers 1920, une « grande influence » sur T. S. Eliot — et il est vrai qu'Antonin Artaud écrivait, en 1927 : « Jean de Boschère m'a fait... Il a établi l'unité tremblante, centrale, de ma vie et de mon intelligence. » Ce recueil anthologique (il s'étend sur trente années de poésie) marque le chemin qui va du symbolisme belge, et plus précisément de Max Elskamp, au chant des morts de Lofoten, aux lamentations du chœur de *Meurtre dans la Cathédrale*, aux cris suppliciés d'Artaud le Momo. Imprégné de folklore et de satanisme, l'« Obscur » se plaît aussi à décrire palombes et colombes, et il vient d'illustrer avec bonheur *Alice au Pays des Merveilles*. De cette activité nombreuse et toujours poétique se détachent quelques vestiges d'une

passion plus forte — qui nous parviennent comme à travers une traduction :

Parmi les pierres, sous l'herbe infinie,
L'odeur épouvantable de la chair morte
Se fait charrier par la brise marine.
L'horreur misérable dissout les morts.

Liberté des nuages, par *Pierre Mathias* (Iles de Lérins). — Beaucoup d'accent (parfois un peu rauque) et ce ton pressant de manifeste lyrique qui fait admettre maintes moralités : « les aras jaunes des sottises », « les fourmis rouges de l'orgueil », etc. Les poèmes récents de Pierre Mathias (*Feu de joie*, à la Tour de Feu) ont à la fois plus d'unité et de sauvagerie :

Je mange mes jours, je mange mes nuits...
Bavards, êtres pluvieux, hommes de mie...

Mais faut-il se fier aux « poulains de vos cuisses » — même quand ils s'élancent « pour apprendre la houle amoureuse des herbes » ?

Pleine absence, par *Louis Guillaume* (Librairie Les Lettres). — Une voix sans illusions, mais non sans charmes, dit « la liberté cassante d'être seul ». Voix bien accordée, qui a dépassé la romance des perpétuelles amours, des recommencements — et fixe ce défaut de chaleur, ce sentiment d'époque, que nous connaissons tous : « La statue de sel est en toi. »

Tu ne sais pas ton âge et ne sens pas la faim.
Tout redevient possible et tu ne veux plus rien.

Cinq poètes assassinés, par *Robert Ganzo* (Editions de Minuit). — Reste à savoir si, devant la postérité, les circonstances de la mort de Saint-Pol Roux, Max Jacob, Robert Desnos, Benjamin Fondane et André Chennevière comptent autant que leur œuvre. — M. Robert Ganzo permet cette question, en 1948, avec une inconscience qui confine à l'insanité.

Pour en finir avec le jugement de Dieu, par *Antonin Artaud* (K, éditeur). — Voici le texte intégral de la fameuse émission radiophonique demandée par M. Fernand Pouey, directeur des émissions dramatiques et littéraires, à Antonin Artaud — qui l'enregistra lui-même avec le concours de Roger Blin, Maria Casarès et Paule Thévenin. On sait que M. Vladimir Porché, directeur général de la Radio, en empêcha la diffusion malgré l'« avis favorable » d'une cinquantaine d'auditeurs choisis, dont le R. P. Laval en blanc manteau.

Scandaleuses, l'ouverture et la conclusion de *Pour en finir avec le jugement de Dieu* le sont à coup sûr — mais de lyrique façon : Antonin Artaud ne pardonne point à l'Amérique actuelle la disparition de l'Amérique Précolombienne dont la civilisation fut admirable, à ses yeux, parce que « basée sur le principe exclusif de la cruauté ». Le corps du texte est composé de trois poèmes à crier et à danser, reliés dans l'émission par divers battements et xylophonies. Le premier, *Tutuguri* ou *Le Rite du Soleil Noir* (dit par Maria Casarès) évoque l'abolition de la croix par les indiens Tarahumaras. Le second, *La Recherche de la Fécalité* (dit par Roger Blin) invective et nie l'Invisible Dieu. Le troisième, *La Question se pose de...* (dit par Paule Thévenin) est l'explosive affirmation d'Artaud échappant au Jugement de Dieu. C'est aussi le plus chargé de sens — avec le premier projet de l'émission, que l'éditeur a l'heureuse idée de donner en appendice.

J'ai entendu ce chef-d'œuvre radiophonique, dont la diffusion valait bien une messe — ou le siège directorial de M. Porché. Mais n'accablons pas ce fonctionnaire. Sans son refus nous manquerait la seconde partie du présent ouvrage : ce sont les nombreux articles provoqués par l'interdiction (lire notamment celui de René Guilly et la réponse de Maurice Nadeau, tous deux parus dans *Combat*), ainsi que huit lettres de l'auteur. Dans l'une d'elles, Artaud laisse clairement entendre au R. P. Laval qu'il n'a cure de l'approbation d'un prêtre. Citons enfin ce billet bouleversant, où il confie à Paule Thévenin sa lassitude et sa tristesse — et le dernier mot de sa conception du théâtre : « C'est en réalité la *genèse* de la création. »

Douce à la mort, par *Henri Cottez* (Fontaine). — « Douce à la mort », la dent rimbaldienne du bonheur mordille les fruits toujours verts des amours enfantines. A la treille rurale comme à la grille sombre des villes voltigent mille petits airs. Ceux que chante Henri Cottez, pour se plaire et pour effaroucher le coq avertisseur, sont parfaitement saugrenus et délicieux.

Le cri et son archange, par *Gabriel Pomerand* (Fontaine). — C'est l'Archange Gabriel, sis à la droite d'Isidore Isou, Messie du Lettrisme. Un Messie qui serait un parfait Judas : ne se prétend-il point l'auteur de ce recueil? Imposture manifeste : le cri de l'Archange est d'un français plus sûr, d'un esprit plus désintéressé, d'un goût plus subtil et sardonique que celui du faux frère — qui s'inspire, comme chacun sait, du « Cri-Cri et la Croix d'Honneur ».

Souhaitons que Gabriel Pomerand sache confondre Isidore Isou et désodoriser la place.

Poèmes : *Léone, Allégories, La Crucifixion, Neiges, Un ami dort*, par *Jean Cocteau* (Gallimard). — Le premier de ces poèmes, *Léone*, est sans doute la plus impressionnante parade de Jean Cocteau : les voleurs d'enfants, les cyclistes et les saltimbanques, Fantômas et Antigone, le coq et Armide, Tristan et l'arlequin, on retrouve sa ménagerie intime au grand complet.

Les pièces comprises dans *Allégories* et *Neiges* prouvent une fois de plus que le poète sait se distraire, si j'ose dire, en circuit fermé :

La douleur dont je souffre
Est mon souffre-douleurs.

Jean Cocteau écrivit *La Crucifixion* en pleine crise de furonculose, alors qu'il tournait *La Belle et la Bête*. C'était vraiment affreux. Mais ainsi l'avait voulu Dieu — dont il mit le Fils en croix (et en vers), peut-on penser, par manière de représailles.

Le dernier poème, *Un ami dort*, essaie de retrouver la veine de *Plain-Chant*. Mais en vain. Le prince frivole a l'âge de Booz endormi. Il lui arrive de radoter à la ronde avec l'emphase de la haute moralité :

La divine amitié n'est pas le fait [d'un monde
Qui s'en étonnera toujours
Et toujours il faudra que ce monde [confonde
Nos amitiés et nos amours.

Les incongruités monumentales, par *André Pieyre de Mandiargues* (Robert Laffont). — *Incongruités* c'est déjà beaucoup dire, mais *monumentales* c'est nettement tromper sur la taille et le poids. Je vois plutôt ce recueil comme un coffret plein de farces (charmantes) et d'attrapes (gentilles) que l'auteur se fait à lui-même, avec beaucoup d'application. Des plumes roses, un lit de plâtre rose, un brodequin rose, une écume rose, des seins de gélatine rose, des langues roses ainsi que « les policiers et les pucerons du rosier » donnent la tonalité, si je puis dire, de cette fantaisie.

En hors-texte, un éléphant habitable qui fait rêver longtemps.

La recherche de la poésie, par *Yvon Belaval*, collection « Les Essais » (Gallimard). — Deux essais sur le plaisir poétique — celui de lire, celui de créer — suivis d'un troisième consacré à la « poésie perdue » au profit de l'action, de la sagesse, ou sans profit du tout.

Dans son premier essai, *En marge du Poème*, l'auteur distingue trois stades dans l'évolution du lecteur. Ce qui est bien arbitraire. Mais ses analyses de la naissance du plaisir poétique et de l'attention poétique sont remarquables.

Les textes de la dix-onzième année de Serge Naville, qui illustrent le second essai, *Sur la création poétique*, font souhaiter que ce jeune poète ne perde point, ou dépasse victorieusement cette « première chance ».

Les réflexions de la dernière partie portent moins sur la poésie écrite que sur la vie comme poème : elles donnent un tour personnel à ce livre sympathique et attachant.

Hommage à Antonin Artaud (Numéro double 1-2 de « K, Revue de la Poésie », dirigée par *Alain Gheerbrant* et *Henri Parisot*). — Textes récents d'Antonin Artaud (*Coleridge le Traître, Main d'ouvrier et main de singe, Il fallait d'abord avoir envie de vivre*) et de nombreuses lettres. A côté des témoignages émus (et souvent émouvants) de Paule Thévenin, Arthur Adamov, Roger Blin, René Char, Charles Dullin, etc., il y a la contribution de ceux qui « en rajoutent » et se chargent immodérément du destin d'Artaud : Alain Gheerbrant est de ceux-là. Bonne étude de Gaston Bounoure et Caradec sur Artaud et le cinéma. Pour extrêmes qu'ils soient, les points de vue de l'Alchimiste (*Antonin Artaud, ou l'invitation à la folie*) n'en restent pas moins les plus valables du numéro : ils animent avec fougue et « non sans droit » la recherche du véritable Artaud. Le stupéfiant article d'Henri Parisot, *Ne laissez pas les psychiatres jouer avec la poésie*, rend justice au zèle poétique en même temps qu'il donne à réfléchir aux « bons soins » du docteur Ferdière, médecin d'Artaud à Rodez.

Documents iconographiques abon-

dants et proprement irremplaçables (je pense aux très belles photographies de M. Pastier) qui font beaucoup pardonner au caractère brouillon, hâtif et parfois « chienlit » de cet hommage.

Hosties noires, par *Léopold Sedar Senghor* (Editions du Seuil). — Poèmes de solidarité sincère et militante — ou, comme il est écrit sur la bande du livre, « Chants pour la communauté franco-africaine ». Mais il ne suffit pas que nous les lisions avec de bonnes résolutions et une mauvaise conscience (et plus qu'une mauvaise conscience poétique, si l'on songe au folklore sénégalais souillé par nos boues sanglantes d'Europe). Senghor célèbre l'état de nature, aspire au lyrisme le plus vaste et fait parfois rêver d'un ordre cosmique. Il en est digne, et l'on souhaite seulement qu'il sache se débarrasser d'un certain verbalisme de reconnaissance (religieuse, officielle, etc.) qui est proprement de notre pays.

Le Roi pêcheur, par *Julien Gracq* (Librairie José Corti). — Cette pièce en quatre actes est un poème d'une intensité et d'une plénitude exceptionnelles. Né du refus des mythes tragiques et « fermés » du théâtre grec, il marque la volonté d'un retour aux histoires du Moyen Age — qui parlent « non pas de punitions gratuites, mais de *tentations* permanentes et récompensées ». Parmi celles-ci, la légende de Parceval à la poursuite du Graal (ou « la tentation de la possession divine ici-bas ») est sans doute la plus exaltante parce que la plus « ouverte ». La fierté et l'ambition surhumaines du héros ne se heurtent point à la fatalité, mais se rendent librement aux raisons humaines, trop humaines du roi Amfortas. Et voilà pourquoi Julien Gracq appelle son ouvrage *Le Roi pêcheur*, plutôt que la *Quête du Graal* ou *Parceval*. Au château de Montsalvage, la blessure d'Amfortas n'est pas moins fascinante que le vase sacré, dont il semble qu'elle soit la rançon. Et c'est ce signe horrible, en fin de compte, qui l'emporte dans l'âme pure du chevalier errant, et le fait se détourner de l'objet de sa recherche.

Débat autour d'un symbole, le poème de Julien Gracq brûle comme une passion de l'esprit. La beauté du feuillage verbal — qu'un don dramatique des plus rares sait rendre nécessaire à notre enchantement — ne doit pas faire oublier que *Le Roi pêcheur* est d'abord et classiquement une pièce de théâtre, bien faite pour tenter un acteur qui serait en même temps un metteur en scène. — Et si nous allons jusqu'au bout de notre rêverie, le rôle central d'Amfortas (grand ordonnateur du drame et « grand avorteur » de la Quête du Graal) nous semble digne, en tous points, de l'attention d'un Jean Vilar.

Jours pétrifiés, par *Jean Tardieu* (Gallimard). — Ne nous retournons pas sur ce recueil. Car dès qu'il traite de « grands sujets » (pathétiques, civiques, patriotiques), M. Jean Tardieu, maître de la poésie douce et du chansonnet, a aussi ce pouvoir extraordinaire : il change son lecteur en statue de pierre.

Le passager, par *Claude Aubert* (Ch. Grasset). — Des contes faits de détails fort jolis : « Leur table est une île de cristal qui tend les désirs du vagabond campé devant la fenêtre. » Et parfois trop jolis : « Je sais que dans le boudoir tiède, les mots de l'amoureuse sont des bouvreuils nichés sur les tentures. » Des vers, mieux trempés, nous parlent de peinture :

L'équilibriste est verte sur le cheval
[orange
chaque vitre dans l'espace est un
[citron de joie
quand les chemins du soir attei-
[gnent l'horizon.

La chair et les mots, par *Camille Bryen* (K, éditeur). — A raison d'un texte par an (encore faut-il que la saison soit bonne), Camille Bryen tient son journal poétique. Ses mots décrivent des arêtes de pensée : « L'enfant qui me procrée est la mère dont j'accouche. » Mais où est la chair du poisson?

JUSTIN SAGET.

CINEMA

LE HUITIEME ART. — Souvent le cinéma a exploré l'absurde; mais il a dû suivre trop de lois propres à la matière pour pouvoir maîtriser le monde irréel. L'autre forme de cinéma qui est dessin animé a mobilisé l'absurde avec une cohérence parfaite.

Le cinéma photographique, devant un piano, nous permettra de le *voir :* immobile, sonore, sous des lumières diverses, en flou comme dans un brouillard; avec un truc, nous pourrons voir le clavier jouer sans traces de doigts humains, ou encore, par le plus simple des montages, nous pourrons voir l'instrument paraître et disparaître. Seul le dessin animé est capable de nous donner un piano qui secoue ses puces, qui bat la mesure avec sa queue, qui vit à pleines touches, qui mord le musicien à la moindre fausse note. Nous sommes donc en présence de deux mondes visuels qui n'ont rien d'autre en commun que le film impressionné et la piste sonore. » A la vérité, et comme le dit Lo Duca, dont je viens de citer ce corps de définitions élémentaires, inéluctables et parfaites, un nouvel art est né, qui s'est greffé sur le cinéma, puis a conquis son indépendance et ses lettres de noblesse : l'art huitième.

Lo Duca est un Italien bilingue qui a choisi d'écrire en français un livre sur le dessin animé (1) qu'il a préparé et médité pendant, si je ne me trompe, une bonne quinzaine d'années. Sous l'apparence anodine et bonhomme de la vulgarisation, c'est une merveilleuse synthèse, écrite avec un allègre bonheur, d'une information encyclopédique et que couronne une préface de Walt Disney. C'est mon Baruch, et le lecteur va comprendre aisément pourquoi. Le dessin animé échappe au critique de cinéma par l'impossibilité où il est de constituer et de nourrir un système de références (je n'ai malheureusement pas la place d'expliquer pourquoi). Cela va loin.

Qu'est-ce, en effet, qu'une œuvre qu'on ne peut nommer? Voilà où se situe le mérite capital de Lo Duca. Il nomme le dessin animé. Il explore un monde inconnu. Il est le premier explorateur. Il construit l'histoire. Il expose les techniques. Il forge l'instrument de références.

On entend que je ne puis pas, dans le cours de cette chronique, longuement m'étendre sur la technique et sur l'histoire. D'Emile Cohl à Disney, les progrès sont immenses, et la technique s'est démultipliée, et je ne puis, sauf à mentionner quelques points de repère, que renvoyer à Lo Duca. Progrès immenses, bien qu'Emile Cohl, autant que l'inventeur, ait été le plus prophétique des précurseurs : ses courts métrages, d'un graphisme schématique et linéaire (il semble en avoir produit une centaine) sont rapides, amusants, nourris de gags, et il crée des personnages qu'on retrouve d'un film à l'autre. Puis vient l'Américain Mac Cay, qui couronne sa carrière par un dessin animé de 25.000 images sur le *Torpillage du Lusitania*, ouvrant la voie aux longs métrages de Disney et de Fleischer. Toutefois, c'est un autre Américain, Earl Hurd, qui, en 1914, introduit un perfectionnement décisif : l'usage des feuilles transparentes, ou *cells*, qui permettent de

(1) *Le Dessin animé*, Prisma éditions. Les illustrations sont abondantes, agréables et efficaces.

superposer un fonds mobile et des parties en mouvement (pour références, le premier dessin animé de Cohl est de 1908, et le *Torpillage du Lusitania* de 1918). Puis vinrent le son et la couleur. Mais ne manquons pas de marquer, avant d'aussi cavalièrement franchir les étapes, que l'Europe, outre Cohl, connut de bonne heure une impressionnante floraison d'essais : Lo Duca mentionne entre autres l'Allemand Julius Pinschewer (1912), le Danois Bergdahl, l'Anglais Budd Fisher (1917), le Russe Khodataëv, le Suédois O. Jacobson. Que sais-je?

Laboratoire de recherches rythmiques et de transcriptions musicales, notamment avec Walt Disney et avec l'Allemand Fischinger et ses films abstraits; point de rencontre de vingt techniques et désignation commune de moyens d'expression différents (plastique animée, couleur animée, marionnettes, *cartoons* américains) ; art synthétique, qui tend à s'approprier tous les autres et qui pourrait bien les engloutir un jour, sauf à les réduire à leurs ressources les plus ésotériques; moyen d'enseignement (en France, en Angleterre, aux Etats-Unis) ; moyen de propagande (en Russie, pendant la première période; en Angleterre, sur des thèmes qui vont de la reconstruction à la sécurité sociale; en Tchécoslovaquie, où fut réalisée une amusante et savante fable politique sur le méchant savant qui libère le mauvais atome : mais l'emportent le bon atome et la prospérité dans le socialisme universel) ; instrument de publicité enfin. Le dessin animé est toutes ces choses entre mille autres. Je voudrais revenir longuement sur sa fonction publicitaire, telle qu'elle est fixée aux Etats-Unis. Il n'est pas de meilleur critère de l'importance sociale, universelle et colossale que tient le dessin animé dans le pays — et que sans doute il est appelé à tenir demain dans le monde entier. « Chaque fois, écrit Lo Duca, que Popeye engloutit sa boîte d'épinards-riches-en-fer, c'est le Syndicat américain des épinards en conserve qui a *payé* cette publicité et qui, grâce à elle, accroît son chiffre d'affaires. » Mais il y a mieux : « Dans le monde, des *milliers* d'articles, d'objets, du savon de toilette au réveil-matin et aux meubles d'enfants, fabriqués par millions d'exemplaires, portent la marque (dessin, forme, décoration, etc.) de Mickey, de Donald, des Sept Nains ou de Pinocchio. Pour chaque emploi de ces marques, Disney touche des droits extrêmement élevés [.....] Des millions et des millions sont perçus, par le simple engrenage d'une organisation adroite. La valeur marchande du dessin animé finit donc par être ailleurs que dans le dessin animé. »

Aux esprits chagrins et aux âmes sensibles qu'inquiéterait cet état de choses, il ne peut être proposé qu'une réponse, qui est de voir des dessins animés. Voici quelques semaines s'est justement tenu, dans la salle de la Maison de la Chimie, un premier festival international. C'est seulement la veille que les ministères intéressés accordèrent un patronage réticent. Les films de langues

slaves (tchèques et russes) n'étaient ni sous-titrés, ni commentés, ni expliqués, et plusieurs d'entre eux, je le parie, demeurèrent lettre morte pour neuf spectateurs sur dix. Aucune date de production. Pour tout programme, une feuille ronéotypée émaillée de fautes d'orthographe. Et, deux soirs de suite, quinze dessins animés présentés coup sur coup, avec un entr'acte de quelques minutes, et pour le reste cinq à dix secondes de repos entre eux. Bref, tout l'incroyable génie français de l'inorganisation qui nous fait tant de tort à si peu de frais. Avec cela, ces deux soirs où le Canada, les Etats-Unis, la Russie, la Tchécoslovaquie, la Grande-Bretagne, la France naturellement, étaient représentés, compteront parmi les plus mémorables de ma carrière de spectateur. Heureuse surprise, le dessin animé de Paul Grimault, sur un scénario de Jacques Prévert, tiré d'Andersen, et porté par une musique de Kosma, me parut être et le meilleur de ce créateur, et le plus achevé de tous ceux projetés pendant le festival. Cela s'appelle le *Petit soldat*. Grimault doit faire maintenant un long métrage, sur un autre scénario de Jacques Prévert. Réjouissons-nous. Mais il y eut cent autres surprises. Surprise de voir deux jeunes Canadiens, Norman Mac Laren et George Dunning, se souvenir d'Emile Cohl et créer des animaux d'un graphisme linéaire et synthétique, puis, dans la *Poulette grise*, découvrir la couleur animée. Surprise de voir des fusains anglais au service du folklore musical, puis, dans *Charley's march of time*, d'autres Anglais révéler le mythe de la sécurité sociale à travers les âges, de la caverne au pont-levis et du pont-levis au plan Beveridge. Demi-surprise, l'école tchèque dite de Zlin en noir et blanc, mais je lui préfère l'école de Trnka (marionnettes animées) : meilleure qualité de la couleur que chez les Américains (comme pour les Russes, il s'agit évidemment du procédé agfacolor, d'invention allemande) ; sens du folklore ; sens du ballet ; découpage intelligent. Regrettons toutefois un symbolisme peu efficace. Révélation absolue, l'école russe, qui, selon Lo Duca, doit beaucoup à une élève de l'Américain Fleischer. *Mélodie du printemps* rappelle *Fantasia* — en plus timoré, ce qui est un bien, et, ici et là, en mieux, mais rien n'approche les meilleurs moments de Disney (le ballet des champignons, etc.). La palette des Russes est jolie, et la construction tend chez eux à intégrer l'enseignement du cinéma ordinaire. Les Américains déçoivent par leurs couleurs de magazines et leur moindre souci de renouvellement. Mais ils demeurent imbattables, bien entendu, pour la cocasserie et l'humour, l'animation et l'invention, et j'ai fait la connaissance d'une école assez ancienne mais que, je l'avoue à ma confusion, j'ignorais jusque-là : celle de Walter Lantz. Son pivert (*Woody Woodpecker*) est d'une insolence gratuite et débridée qui fait l'un des plus hilarants spectacles que je sache.

Mais lisez Lo Duca. Son livre vaut plusieurs prix Goncourt.

Jean Quéval.

MUSIQUE

A PROPOS D'UNE REPRISE DE « TRISTAN ET ISOLDE ». — LE CONCOURS DE ROME DE COMPOSITION MUSICALE. — Pour clore une saison de printemps, par ailleurs très brillante, l'Opéra a donné deux représentations exceptionnelles de *Tristan et Isolde* qu'on n'avait pas entendu à Paris depuis une dizaine d'années. Exceptionnelles, elles le furent, par la qualité d'abord, une qualité quasi miraculeuse, telle que nous n'espérions plus la rencontrer jamais; et puis aussi par l'enthousiasme manifesté des deux côtés de la rampe et dans la fosse d'orchestre. Il est rare de trouver réunies semblables conditions de succès, pareille atmosphère de ferveur. Qui donc pouvait dire que Wagner avait rejoint les vieilles lunes et que ses ouvrages étaient désormais « inentendables »? Le grand triomphateur de ces deux soirées qui finirent en apothéose fut le chef d'orchestre George Sebastian. Mais un chef, si bien préparé qu'il soit à son métier, ne peut évidemment pas grand'chose s'il n'est à la tête d'un bon orchestre. Les instrumentistes de l'Opéra se sont surpassés : ils ont tenu à honneur de montrer aux artistes étrangers réunis sur le plateau que Paris possédait l'un des meilleurs, si ce n'est même le meilleur orchestre du monde, et la démonstration leur fut aisée, précisément parce que leur chef les aida puissamment à la faire.

Fait digne de remarque : pour atteindre cette qualité, il avait fallu faire appel à des interprètes venus de tous les points de l'horizon : Mme Kirsten Flagstad est norvégienne; Mme Margaret Harshaw est américaine; M. Max Lorens est allemand; MM. L. Weber et P. Schloeffer sont autrichiens; et bien que les sympathies qu'il a gagnées ici nous le fassent regarder comme l'un des nôtres, M. George Sebastian est américain, d'origine hongroise. Que nous prouve ceci? Simplement que le temps est passé où nous pouvions disposer à Paris d'une troupe digne d'être mise en balance avec celle que nous venons d'entendre, et qu'il a fallu composer par une sélection rigoureuse. Notre amour-propre en doit-il souffrir? Non point : c'est un fait, et nous n'y pouvons rien. Chaque concours annuel du Conservatoire nous amène à constater que les belles voix, larges, puissantes, les « voix d'opéra », deviennent de plus en plus rares. Quelle que soit la cause de cette disparition progressive des chanteurs — et la rigueur des temps, les misères physiques et morales endurées pendant une longue période point encore révolue y ont largement contribué — le fait est là, brutal sans doute, mais point déshonorant, et il n'y a pas d'autre remède que d'appeler comme on l'a fait à l'Opéra les meilleurs artistes pour tenir les grands rôles qu'eux seuls peuvent remplir sans faiblesse. La crise est d'ailleurs générale, et ce n'est pas seulement en France qu'on en souffre, bien que ce soit probablement ici qu'elle fasse le plus durement sentir ses effets.

Mme Kirsten Flagstad possède une voix de soprano dramatique d'une incomparable qualité. Et elle est aussi grande tragédienne que magnifique cantatrice : elle joue avec une passion, une ardeur et une sensibilité qui, d'un bout à l'autre des trois actes, ne faiblissent pas un seul instant. C'est la perfection. M. Max Lorenz, fatigué le premier soir, s'est montré à la seconde représentation le digne Tristan d'une telle Isolde : le duo laisse à tous ceux qui l'ont entendu un inoubliable souvenir. Et l'orchestre de George Sebastian a vraiment atteint ce que Wagner avait rêvé : l'équilibre des voix et des instruments, le « fondu » des sonorités, le souci des nuances firent de ces instants quelque chose de miraculeux. Puis, avec L. Weber, la scène du roi Marke, qui si souvent paraît longue, sembla trop courte au contraire, tant la magnifique basse sut y mettre d'humanité douloureuse et de noble simplicité. Et P. Schloeffer, en Kurwenal, Margaret Harshaw, en Brangaene, contribuèrent grandement à l'éclat d'une interprétation vraiment hors de pair.

Naturellement le succès immense de ces deux représentations a ranimé l'éternel débat sur Wagner et ses ouvrages. Que Wagner encombre exagérément les programmes de nos concerts, c'est un fait déplorable, puisque la musique française en pâtit. Mais au théâtre, les œuvres de Wagner ont leur place, incontestablement, et la seule réserve qu'il faille faire à leur propos, c'est que cette place pleinement justifiée par la valeur d'une musique essentiellement dramatique, n'apparaît que si les exécutions en sont dignes. On a beau jeu de déclarer que Wagner est « inentendable » aujourd'hui, que les dimensions colossales de ces opéras ne sont plus au goût de notre temps, que les longueurs, les développements, les rendent insupportables : il suffit de réunir des interprètes comme ceux que nous venons d'entendre pour que ce qui semblait insupportable dans la médiocrité reprenne toute sa valeur, continue d'agir sur le public de nos jours comme sur la génération précédente. Le philtre de Brangaene n'est pas éventé. L'Opéra, on se plaît à le dire, est un musée. Halévy déjà l'affirmait dans son rapport au gouvernement provisoire en 1848. Conçoit-on que le Louvre maintienne dans ses greniers le *Radeau de la Méduse* ou telle autre immense toile sous prétexte qu'elle occupe trop d'espace? Toutes les écoles et tous les genres ont leur place dans un musée, à condition qu'ils soient représentés par d'authentiques chefs-d'œuvre. *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg* et *Tristan*, repris cette saison, *Lohengrin*, repris l'an dernier, qui contesterait qu'ils soient des chefs-d'œuvre? Il suffit qu'on ne prenne point prétexte de leur qualité pour négliger à cause de cela les productions des autres écoles, et particulièrement de la française. Tout ce que l'on peut dire d'autre est oiseux.

Le temps est loin — c'était en 1913 — où Lili Boulanger ayant remporté le prix de Rome en même temps que Claude Delvin-

court (il y eut cette année-là deux lauréats, car l'année précédente il n'avait pas été décerné de premier grand prix), la presse tout entière célébrait comme une conquête du féminisme la victoire de cette frêle jeune fille qui devait, hélas! disparaître si vite. Combien d'autres depuis ont passé par la Villa Médicis? Marguerite Canal, Jeanne Leleu, Elsa Barraine, Yvonne Desportes, j'en oublie, je crois. Mais cette année, ce sont deux femmes qui enlèvent à leurs camarades hommes les deux premières récompenses : Mlle Odette Garty obtient le premier grand prix, et Mlle Jeannine Rueff le premier deuxième grand prix, devançant M. Georges Delerue qui n'est que le second nommé. Sur six concurrents, les femmes s'adjugent les deux premières places. Au concours de composition musicale du Conservatoire, sur dix-neuf candidats, il y avait six femmes. La profession risque-t-elle de tomber en quenouille? Que les adversaires du féminisme se rassurent : si les femmes ont conquis dans la musique aussi bien que dans les lettres tant de places, il serait parfaitement injuste de prétendre qu'elles les ont usurpées. L'art de notre temps leur doit un apport dont il n'a pas à rougir, au contraire. Et, chose remarquable, les productions féminines dans le domaine de la musique, n'ont le plus souvent rien d'efféminé; une Jeanne Leleu, une Elsa Barraine ont signé des ouvrages dont la plénitude — j'allais dire la virilité — fait honneur à l'école française — tout comme une Colette ou une Germaine Beaumont ont fait honneur au roman contemporain.

Mais ce n'est pas la seule réflexion que suggère le concours de Rome cette année : jamais sujet de cantate plus mauvais ne fut infligé aux logistes condamnés à passer un mois devant un texte mieux fait pour leur donner envie de s'évader plutôt que l'idée de composer de la musique. Reconnaissons — il faut être juste — qu'il est très difficile d'écrire un livret de cantate. Le problème est celui-ci : trouver un sujet qui puisse fournir trois ou quatre scènes, assez brèves, et où les trois personnages (c'est le nombre réglementaire, et on en verra tout de suite la raison), par le jeu naturel de l'action, se heurtent ou s'unissent de manière que le musicien puisse montrer qu'il sait composer un ou plusieurs airs, duos et ensembles. Le scénario est en quelque sorte fonction de l'objet même de la cantate. Remarquons que cette règle est la même qu'ont observée les librettistes jusqu'à la réforme wagnérienne, la même qui s'impose aujourd'hui, où l'on tend à revenir — mais avec une liberté beaucoup plus grande — à la formule ancienne du théâtre lyrique. Il existe, dira-t-on, beaucoup d'exécrables livrets sous de très belles musiques. Certes, mais c'est Massenet, je crois, qui disait : « Le librettiste fait le succès d'un ouvrage lyrique pour les vingt premières représentations; le musicien assure la durée de ce succès. » Et c'est vrai. Il est arrivé que de beaux ouvrages lyriques aient réussi en dépit

de détestables livrets. Mais les mauvais livrets ont plus souvent encore causé la perte d'excellentes partitions. Si l'on joue encore aujourd'hui si souvent les ouvrages de Gluck, les livrets de Calsabigi sont pour quelque chose dans cette survie, alors que chaque reprise d'une œuvre de notre grand Rameau n'a qu'un succès éphémère parce que les livrets de Pellegrin, de Gentil Bernard et de Voltaire lui-même sont d'une fadeur pompeuse qui les rend insupportables. Pareil malheur est advenu à Chabrier : la pauvreté des livrets d'*Une Education manquée* et de *L'Etoile* fait obstacle au succès de ces deux chefs-d'œuvre.

Cependant il y a des limites, comme dit l'autre, et bien souvent les auteurs de livrets de cantate les dépassent. L'Académie des Beaux-Arts a beau s'efforcer de susciter, par une prime alléchante, l'éclosion de livrets tolérables, on ne lui fournit que des pauvretés. Quelques très rares exceptions confirment la règle. Quel authentique écrivain, prenant en pitié les pauvres candidats aux prix de Rome, s'avisera de leur fournir un sujet de cantate exempt de platitude? Ce serait œuvre pie.

Cette année donc, ils eurent à traduire en musique une *Genovefa* sauvant Lutèce des hordes d'Attila. Première scène : Geneviève, d'abord seule, décide d'empêcher le peuple d'abandonner la ville à l'approche des Huns. Sa sœur Clotilde, venue de Nanterre, leur village natal, la fortifie dans sa résolution. Le second épisode amène Geneviève dans la tente d'Attila. La sainte révèle au barbare qu'il va succomber : son épée, le « glaive de Mars » n'est plus en sa possession, et sans elle, il ne peut triompher. Accablé par la prédiction de Geneviève, Attila perd confiance en son destin; il est déjà vaincu. Troisième et dernière scène : Geneviève file « pour l'enfance et pour la vieillesse »; et Clotilde lui annonce que « bloqué par Aetius ainsi qu'un fauve en cage », Attila a fait dresser un bûcher dans son camp « pour n'être pas pris vivant ». Paris est délivré, et les deux sœurs louent le Seigneur de sa miséricorde.

La légende en valait une autre. Mais les vers de mirliton :

Je sais que quand le sort de la Gaule est en jeu
Tu seras grande devant Dieu.

les enfantillages :

Hop! Hop! sabre haut!
Au trot, au galop!
Faisons grand carnage,
Brûlons le village
Pillons le château!

les absurdités même :

Il le faut : les pillards d'Attila
Grâce à Dieu ne sont pas encor là!

tout est fait dans ce poème (?) pour mettre en déroute les can-

didats au laurier académique comme Geneviève mit en fuite la horde d'Attila en préservant Lutèce

De voir couler le sang
Du vieillard et de l'innocent.

Mlle Odette Garty a très intelligemment composé sa cantate, ne demandant au texte qu'un simple support de sa musique, parvenant même adroitement à masquer parfois l'insignifiance des paroles; son ouvrage a du mouvement, et, chose rare, il est bien écrit pour les voix. Mlle Rueff a moins de personnalité sinon moins de métier. M. Georges Delerue a fait une bonne cantate et pourra certainement prétendre à la récompense suprême l'an prochain s'il se trouve devant un sujet qui lui permette de faire valoir ses qualités dramatiques.

Est-ce la médiocrité du livret qui poussa la plupart des jeunes musiciens à offenser la prosodie en accentuant délibérément les muettes, en écrivant une tenue sur une syllabe que le sens (les pires poèmes eux-mêmes ont un sens) veut brève, comme : il le *faut?* Etourderie, ou manque de culture?

René Dumesnil.

La musique française après Debussy, par *Paul Landormy* (Gallimard). — Le regretté Paul Landormy avait pu mener à bien son grand ouvrage sur *La Musique française*, de la fin du XVIIIe siècle à nos jours, et le troisième volume, épuisé presque aussitôt que mis en vente, a été heureusement réimprimé. Ecrire une histoire de la musique contemporaine est une tâche difficile : nous sommes à la fois juges et parties et le recul manque pour que d'équitables arrêts puissent être rendus. Les erreurs de perspective dues au tapage fait autour de certains, au silence autour de quelques autres, sont périlleuses, et nous voyons disparaître bien des gloires qui semblaient solidement fondées et qui n'étaient, en vérité, qu'usurpées. Paul Landormy a su demeurer objectif. Il a évité l'écueil non moins dangereux de l'excessive indulgence, cette forme de la prudence exagérée. Il s'est gardé tout autant de la rosserie, si fort à la mode. Il a regardé dans toutes les directions, et n'a point affecté de tourner le dos, résolument, à ce qui pouvait heurter ses goûts personnels. Et il a eu le courage d'exprimer, avec des ménagements et des nuances qui ne leur ôtent rien de leur netteté, ses opinions. Je n'en veux pour preuve que les pages consacrées à Satie — entre autres. Et il a su trouver des accents émus pour parler d'un homme comme fut Maurice Emmanuel : une demi-douzaine de lignes qui font honneur à celui qui les a écrites.

Antonio Vivaldi et la musique instrumentale, par *Marc Pincherle*, Paris, 2 vol. Floury. — Ces deux volumes (le second est tout entier fait d'un inventaire thématique) constituent une somme : tout ce que l'on désire apprendre, tout ce que l'on peut connaître sur Antonio Vivaldi se trouve enfermé dans cette minutieuse étude. M. Marc Pincherle l'entreprit il y a quarante ans. Il l'avait rédigée, sous une première forme, — celle d'une thèse de doctorat — quand, un obus allemand, pendant l'autre guerre, pulvérisa son manuscrit auquel ne manquait que la conclusion. Il lui fallut tout reprendre à pied d'œuvre. Avec une conscience égale à son courage, l'auteur se mit en quête de sources nouvelles, explora les acquisitions des bibliothèques italiennes et acheva à loisir un ouvrage qui est un véritable monument. Il a su faire place, dans un travail avant tout scientifique, à l'anecdote. Au milieu des documents, une figure apparaît, bien vivante, et c'est celle du musicien qui fait l'objet de cette étude; et c'est Venise aussi que l'on retrouve chez Vivaldi, Venise passionnée de musique autant que de gaieté, de bouffonnerie, et que le « prêtre roux » sem-

ble emporter avec lui partout où il séjourne — jusqu'à sa mort, survenue à la fin de juillet 1741 à Vienne (et non à Venise, comme on l'a dit communément jusqu'en 1938). Mais l'essentiel du livre de M. Marc Pincherle est l'étude approfondie des œuvres, du style, de l'influence de Vivaldi. Une mise au point parfaite des jugements portés, et très souvent à la légère, par des musicographes mal informés, est un modèle de critique. M. Marc Pincherle a su faire d'un livre savant de musicologie un livre attrayant, prodigieusement riche de substance, et d'une lecture aisée grâce à sa clarté.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LE SYMBOLISME INTEGRAL. — Trois critiques ont étudié l'an dernier le problème du symbolisme. Ce mot a pris de nos jours, dans le temps et dans l'espace, un sens trop étendu pour qu'on se dispense de le prendre en bloc et de comparer entre eux C. M. Bowra, qui l'envisage d'un point de vue international et contemporain (*The Heritage of Symbolism*, London, Macmillan, 1947, VII-232 p.); L. Cazamian, qui l'explore sous son aspect anglais (*Symbolisme et poésie*, Paris, Zeluck, 1947, 253 p., 315 f.); G. Michaud, qui en dresse le bilan actuel dans un examen consacré principalement aux écoles françaises de Baudelaire à Claudel, sans exclure des coups d'œil sur ses antécédents et sur ses suites (*Message poétique du symbolisme*, Paris, Nizet, 1947, 4 vol. de 703-121 p.).

Ces trois ouvrages n'attribuent pas un sens identique au vocable dont ils se servent tous. Ils donnent ensemble une vue complète de ce qu'on entend sous le nom de symbolisme : un corps de doctrine, une recherche et une expérience de langage; une façon de sentir et de penser. Les deux premiers nommés ont chacun son utilité, mais s'appliquent à des aspects partiels de la question. Cazamian reconnaît dans le mouvement français du XIXᵉ siècle finissant « la réalisation la plus exacte que l'histoire nous présente encore de la nature réelle de la poésie ». Son enquête le néglige pourtant à dessein « pour s'attacher à l'essence dont il a été un moment le dépositaire » et qui serait la valeur suggestive du langage poétique. Les exemples qu'il en relève en Angleterre, du XVIIIᵉ siècle à nos jours, constituent sa contribution la plus précieuse à l'enquête générale; mais il se borne à définir ainsi une technique et une méthode d'expression. Si Cazamian réduit dans ce sens la substance du symbolisme, Bowra en rétrécit la définition dans le temps; les symbolistes, dit-il, « tentèrent de traduire une expérience surnaturelle dans le langage des choses visibles »; pour eux, presque tous les mots sont des symboles; ils sont employés, non dans leur usage commun, mais « en vertu de leurs associations évocatrices d'une réalité qui dépasse le sensible ». Qu'il limite le symbolisme à l'obédience mallarméenne, et qu'il présente comme ses héritiers des poètes que Michaud lui rattache en propre, cela n'a pas beaucoup d'importance puisque c'est affaire de définition et que, sur la chose, on peut différer ou s'entendre. Sa définition du symbolisme explique qu'il

n'en voie les « apports les plus durables » que dans « une sensibilité réveillée » par Mallarmé ou dans un « respect convenable de la musique » inculqué par Valéry auquel il consacre une de ses meilleures études. L'essentiel est qu'il discerne chez les successeurs de ces deux poètes « le passage d'une époque qui ne voulait voir dans l'art qu'une expérience mystique, à un âge qui le considère davantage comme une activité publique et sociale » : qu'il veuille ou non comprendre ces derniers parmi les symbolistes, il reconnaît ainsi les virtualités et les suites naturelles de leur action, sans toutefois séparer aussi explicitement que Michaud le symbolisme du surréalisme. Sa contribution originale consiste surtout en des études, qu'on ne trouverait pas ailleurs réunies du même point de vue, sur Rilke, Stephan George, Alexandre Blok et Yeats.

Si les livres de Cazamian et de Bowra offrent chacun quelque chose d'unique, le point de vue et la portée en paraissent restreints quand on lit en regard les trois gros volumes de Michaud, augmentés d'un *corpus* de textes critiques et doctrinaux classés par ordres d'idées. Il s'est donné la place et le loisir de traiter son sujet avec une ampleur inconnue à ce jour, l'étendant de tous côtés dans le temps, dans l'espace, dans les activités connexes de l'esprit — musique, arts plastiques, philosophie. Pour lier et mener de front, comme il l'a fait, l'histoire d'un mouvement littéraire, de ses composants humains, de ses composantes idéologiques, affectives, artistiques, dans leurs rapports mutuels; pour dégager, dans cet ondoiement, des courants et des étapes; pour en extraire un sens cohérent et lucide, il fallait l'instinct du réel avec le don d'abstraire et de formuler; l'obéissance aux faits avec l'intuition de leur organisation dramatique; la nuance et la vigueur dans l'exécution. Impossible de dissocier les aspects historique, psychologique, esthétique d'un tableau qui va de l'analyse des œuvres à la peinture d'un développement toujours en progrès sur une trame rigoureusement chronologique, du romantisme au surréalisme, à l'étranger et en France. « Nul hasard » dans tout cela, dit-il. Et il le justifie si plausiblement qu'on hésite à le trouver trop systématique. On pourrait, je crois, le discuter surtout sur deux points : son postulat de la poésie instrument de connaissance, et son inclusion de Claudel dans le symbolisme, conséquence possible d'un tour d'esprit mystique qui inspire sa méthode « universaliste » de recherche intellectuelle.

Michaud voit, en somme, dans le symbolisme — principalement français — une aventure pour commencer ensuite une révolution, enfin l'instrument d'un message d'essence métaphysique, puis religieuse. Il en a tracé les limites par ce qu'il en juge être les échecs, d'ailleurs féconds, surtout chez Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, et décrit l'épanouissement chez Claudel (c'est là, évidemment, que son système fait un pas de trop) et la mort

par la perte dans une révolution nouvelle qui transcende la littérature.

Quelque nom qu'on donne à ce qu'il appelle symbolisme, il paraît indéniable que personne avant lui n'en a dressé un inventaire aussi complet et méthodique. Même si l'on n'est pas d'accord avec lui sur le surréalisme, on ne lui refusera pas d'avoir, tirant un parti nouveau de tout un défrichement accompli précédemment, montré dans le symbolisme une conquête de l'esprit moderne qui déborde nos frontières nationales par ses origines et par ses conséquences. Conquête par où les poètes, moins méconnus peut-être qu'en d'autres temps, esquissent une figure de l'homme universel, voient plus souvent ce que l'homme a cru voir, et lui montrent un but dont il pourrait n'avoir jamais été plus proche ni plus conscient qu'aujourd'hui.

Jacques Vallette.

Listen, confides the Wind, by *R. Gant* (London, Fortune Press, 1947, 74 p., 7 s. 6 d.). — Deux motifs principaux : des « poèmes » dont le mérite est leur sincérité, de forme un peu neutre, mais capables de s'assaisonner d'ironie, et dont certains sont écrits en français, leur auteur étant, comme on l'a déjà dit ici, un grand ami de notre pays; des « fantaisies » de rêve, qui portent bien leur nom à cause de leur qualité d'imagination, petits poèmes en prose au style ferme et varié, et que je préfère au reste.

The Kafka Problem, ed. by *A. Flores* (London, Falcon Press, XII-468 p., 21 s.). — Je ne pense pas que les curieux de Kafka puissent trouver autre part que dans ce livre plus de renseignements réunis pour leur commodité. Une quarantaine de critiques d'Europe (dont plusieurs Français connus) et des deux Amériques y ont collaboré sous différentes rubriques : l'homme, l'écrivain, les œuvres commentées, les grands thèmes, etc. A. Flores termine son volume par 17 pages de bibliographie serrée (œuvres, traductions en anglais et dans les autres langues, travaux sur Kafka) qui rendront grand service. Plusieurs dessins de Kafka reproduits.

On Art and Socialism, by *W. Morris* (London, Lehmann, 1947, 335 p.)., 8 s. 6 d.). — Ces essais et conférences ont été choisis pour montrer le lien entre l'artiste et le socialiste qu'il y avait en Morris. Le premier est un précurseur qui a voulu appliquer les arts au décor de la vie ordinaire. Le second, d'après son introducteur, échoua en son temps pour avoir refusé tout compromis avec le système social qu'il condamnait. Il reste important par sa prose, qui est belle, et n'est sans doute pas moins actuel pour avoir donné un exemple durable plutôt qu'exercé une influence immédiate. A tous ces titres il faut le connaître.

Recollections of the Lake Poets, by *T. de Quincey* (London, Lehmann, 1948, 328 p., 8 s. 6 d.). — Comme styliste et comme essayiste, de Quincey occupe en Angleterre une situation analogue à celle de Poe, Baudelaire, Nerval, Jean-Paul dans d'autres pays. On lira toujours avec passion ses écrits, parce qu'il en est peu qui aient un charme aussi personnel. Cet intérêt se double ici de celui qui s'attache au sujet. Sur Wordsworth, Coleridge, Southey, les poètes de l'école lakiste, et sur leur milieu, on y trouve des souvenirs colorés de quelque ressentiment, où sinue capricieusement l'analyse psychologique et littéraire. L'introduction d'E. Sackville-West est remarquable.

British Sources of Reference and Information, ed. by *T. Besterman* (London, Aslib, 1947, 56 p.). — Le curieux étranger de bibliographie anglaise trouvera une aide appréciable dans ce volume qui traite des principales bibliothèques anglaises, de leur organisation, de leur système de prêt, sans compter une liste choisie des principaux ouvrages de référence sur tous les sujets et l'indication de quantité de sources de renseignements bibliographiques en Angleterre.

The Writers and Artists Year Book 1948 (London, Black, 1948,

367 p., 6 s.). — Guide indispensable sur toutes les questions pratiques qui touchent aux lettres en Grande-Bretagne et dans l'Empire : périodiques et éditeurs (britanniques et américains) avec leurs adresses; agences, sociétés diverses, prix, débouchés, législation relative aux droits dans tous les pays, index des pseudonymes (j'y relève l'absence de Dorothy Wellesley), etc. Bref, une quantité surprenante de renseignements à bas prix.

Plays, by *W. Wycherley* (London, Benn, 1948, XLVIII-308 p., 8 s. 6 s.). — La « Mermaid Series », célèbre depuis fort longtemps, publie la reproduction littérale de vieux textes dramatiques difficilement accessibles et de lecture encore courante. A cette collection classique s'ajoute aujourd'hui Wycherley, le licencieux auteur de comédies qui est l'un des plus caractéristiques de la Restauration en Angleterre. On ne saurait trouver les quatre pièces de ce volume mieux introduites ni mieux pourvues de notes. Elles s'adressent au grand public autant qu'au spécialiste.

British Democracy, by *R. M. Rayner* (London, Longmans, 1947, VIII-223 p., 7 s. 6 d.). — Je conseille de lire ce petit livre très bien fait à qui voudra, sans aborder les classiques du genre, se faire une idée substantielle et étendue des institutions britanniques. Une introduction historique montre comment elles ont pris naissance et se sont développées. Une description des rouages du gouvernement central et local la suit, et traite également d'organisations extra - officielles comme les syndicats, les services sociaux, ainsi que de l'éducation et de la justice. Enfin les problèmes impériaux ne sont pas oubliés. L'auteur ne se paie pas de formules consacrées, mais procède toujours par exemples concrets d'une matière bien ordonnée. Les points de comparaison russe et américain donnent à son exposé un intérêt actuel.

The Literature of England 500-1946, by *W. J. Entwistle* and *E. Gillett* (London, Longmans, 1948, XII-310 p., 8 s. 6 d.). — Ce volume est utile en tant que guide. Etant donné l'immense matière qu'il renferme, on ne saurait lui demander beaucoup d'appréciations critiques. Il y en a pourtant sur la littérature contemporaine, sans toujours assez de discrimination; tout du long, il s'attache à montrer les éléments traditionnels du génie anglais. Il constitue surtout un riche répertoire.

The Beginnings of American Poetry, by *A. E. Morgan* (London, Longmans, 28 p., 1 s.). — Cette brochure complète la bibliographie d'une récente chronique. Elle traite des débuts de la poésie proprement américaine de Whitman à V. Lindsay et en dégage les principales tendances.

The Unselfish Egoist, by *J. Evans* (London, Longmans, 1947, 202 p., 10 s. 6 d.). — Joubert, philosophe à la sensibilité délicate, à la pensée originale et indépendante, charme qui prend la peine de le découvrir. Beaunier a publié l'édition la plus complète de ses carnets et sa biographie la plus développée. J. Evans vient de raconter à nouveau, avec talent et piété, la vie de cet ami de Chateaubriand qui offre un grand intérêt en lui-même et par rapport à son époque.

Murdock and Other Poems, by *F. Berry* (London, Dakers, 1947, 55 p., 5 s.). La forme de ces poèmes est rigoureusement traditionnelle. Le vocabulaire et les sujets en sont intensément anglais et donnent un bon exemple de poésie campagnarde et raffinée à la fois.

A History of Hamlet Criticism, by *P. S. Conklin* (King's Crown Press and London, Cumberlege, 1947, IX-176 p., 2 doll. 75). — Il s'agit de la critique appliquée à *Hamlet* pendant deux siècles. L'intérêt du sujet est évident. On regrette que cette savante et suggestive étude s'arrête à 1821.

Living Writers, ed. by *G. H. Phelps* (London, Sylvan Press, 1947, 157 p., 8 s. 6 d.). — On appréciera la haute tenue de la radio anglaise à lire ces douze émissions faites par des écrivains contemporains sur leurs pairs. Pleines d'une réflexion stimulante, elles expriment des opinions personnelles plutôt qu'elles ne donnent des renseignements de fait. Leur ton familier ajoute à leur attrait. J'aurai l'occasion d'en reparler à propos de tel ou tel auteur traité en chronique.

From Pushkin to Mayakovsky, by *J. Lavrin* (London, Sylvan, Press, 1948, 309 p., 12 s. 6 d.). — L'auteur a choisi douze écrivains qui lui paraissent illustrer l'évolution de la littérature russe depuis un peu plus d'un siècle. Tout en définissant les courants invariables de cette littérature, il dégage les apports qui l'ont peu à peu enrichie. La tendance la plus importante en serait, d'après lui, la fusion de la

vie et de l'art, qui s'épanouit à notre époque.

Les voies de l'orgueil, par *R. Molloy*, trad. Talva (Paris, Plon, 1948, 355 p., 240 fr.). — Encore un jeune romancier américain qui mérite d'être connu. Cette histoire de deux sœurs vivant à Charleston vers 1910 rappelle Bennett par la donnée et par la technique soignée. Peinture de mœurs et analyse psychologique relevées de beaucoup d'esprit.

La dernière semaine du professeur A, par *R. Warner*, trad. Savitzky (Paris, Marin, 1948, 395 p.). — Fort préoccupé des problèmes de son temps, Warner est déjà connu chez nous par plusieurs œuvres traduites. Ce roman, son second, leur est antérieur. Publié en 1938, il pose les questions qui ont fourni à la guerre et aux années présentes leur fond idéologique : liberté et dictature, fins spirituelles et moyens politiques. Le professeur mourra victime de son libéralisme, n'ayant pas su pousser l'amour jusqu'à la haine ni se résoudre à se salir les mains.

Stephen le héros, par *J. Joyce*, trad. Savitzky (Paris, Gallimard, 1948, 238 p.). — L'université Harvard acquérait en 1938 un fragment de 319 pages inédites du premier jet de *Dedalus*, constituant sans doute tout ce qui reste de ce que Joyce appelait injustement « une élucubration d'écolier ». Publié naguère en anglais, voici ce fragment en français. L'éditeur français a reproduit les corrections ultérieures, ou plutôt les brèves indications portées par Joyce sur son manuscrit. T. Spencer, dans son introduction, compare ce dernier à la version complète et définitive. Il oriente ainsi le lecteur dans un travail critique révélateur et fructueux, où l'on s'apercevra que, pour atteindre à plus de concentration, Joyce a beaucoup sacrifié. Cette publication est un considérable événement littéraire.

Les pommes d'or, par *M. K. Rawlings*, trad. Lebettre-Laporte (Paris, Michel, 1948, 431 p., 330 fr.). — Cet auteur est l'un des principaux écrivains américains méridionaux. Si l'on a goûté son roman *Jody et le faon*, on aimera celui-ci, de veine régionaliste aussi et qui se passe dans la Floride encore quasi vierge.

Rendez-vous à Samara, par *J. O'Hara*, trad. Sibon (Paris, Éd. du Seuil, 1948, 294 p.). — Il était grand temps que fût traduit ce roman qu'on a pu appeler un classique du naturalisme américain, et qui date de 1934. C'est une histoire de chute, menée sur un rythme serré par un émule de Hemingway qui, malgré un goût excessif de la brutalité, compte dans l'histoire littéraire.

The Small Back Room, by *N. Balchin* (London, Pan Books, 1947, 224 p., 100 fr.). — Roman de guerre situé dans les laboratoires où se poursuivaient les recherchés les plus secrètes d'invention et de détection. J'ai déjà parlé ici de Balchin. Ce livre n'est pas de ses plus importants, bien qu'il ait reçu une distinction littéraire enviée, mais la lecture en est distrayante.

Livres reçus. — *How to Take, Keep and Use Notes*, by J. E. Holmstrom (London, Aslib, 1947, 28 p., 2 s.). — *Reference Books for the Works Library*, by R. Brightman (Ib., id., 1948, 21 p., 2 s.). — *What is Happening to Modern Architecture? A Symposium* (New York, Mus. of Mod. Art, 1948, 21 p.). — *Rousseau's Flight from England*, by W. T. Bandy (Columbia Univ. Press, 1948, 15 p.).

J. V.

BIBLIOTHEQUES

HYGIENE ET RAYONNAGES. — On annonce pour la rentrée d'octobre un nombre grandissant d'étudiants et d'étudiantes. Les bibliothèques actuelles du Quartier Latin, avec leurs trois ou quatre mille places, sont insuffisantes pour offrir à tous un abri avec une chaise et un ou deux livres. Construire un immeuble...? c'est coûteux et long à réaliser. N'y a-t-il un bâtiment disponible? Quel dommage que la Galerie de Machines du Champ-de-Mars ait été démolie! Heureusement M. Pierre Dalloz, se promenant dans Paris à la recherche d'un monument « libre et inoccupé », a

découvert le Panthéon. L'édifice est propre, vaste, bien aéré, situé en plein quartier des écoles. Le ministre, enthousiasmé, accueille l'idée. Une lettre au journal *le Monde*, le 9 juin 1948, expose le projet. Quelques protestations sentimentales : « lieu saint chargé de souvenirs », « respect des traditions », « nécropole dédiée aux grands hommes », ne semblent pas être retenues.

L'éclairage pourrait se faire à l'aide de diffuseurs placés à la coupole; la majesté du lieu ne sera nullement atteinte. L'hiver, à défaut de radiateurs coûteux à installer et peu esthétiques, on utilisera les anciennes bouillottes à eau chaude dont la S.N.C.F. possède, dans ses réserves, des stocks suffisants. N'est-ce pas au Panthéon que, de 1804 à 1806, eut lieu la distribution des prix du Concours Général? Il ne resterait pour rendre la nouvelle bibliothèque parfaitement adaptée, qu'à organiser entre les grilles du pourtour les indispensables chalets de nécessité — et au besoin, à l'arrière-plan, une salle de restaurant qui pourrait être approvisionnée par les cuisines voisines du lycée Henri-IV. On ne sait pas assez rendre hommage aux bienfaiteurs qui ont ainsi des idées de génie!

Mais quel hygiéniste aura pitié de tous les lecteurs des bibliothèques de France en leur offrant un jour des W. C. inodores? La Bibliothèque Nationale est à part; elle ne manque jamais de rien, et son sous-sol, à cet effet, est parfait. A l'Arsenal, les lecteurs ont la ressource d'aller jusqu'à l'édicule du boulevard Henri-IV; mais les lectrices?... A la Mazarine, comme à l'Institut, il faut descendre dans la cour et découvrir un minuscule réduit derrière une porte verte. A la Faculté de Médecine, on songe au vers de Vincent Muselli :

L'odeur des cabinets monte vers le ciel bleu.

L'arome monte simplement vers les lecteurs. A la bibliothèque Ste-Geneviève on a résolu le problème en ne les ouvrant pas tous les jours; seuls le vestibule et les magasins de livres voisins bénéficient de ces effluves.

Si la Salle de Lecture de la Sorbonne est pourvue de ces endroits indispensables, c'est de date récente, car je me souviens d'un temps où, leur porte étant fermée, l'accès n'était libre qu'au moment des examens et il fallait demander la clef au gardien. Il est vrai que la galerie vitrée est transformée en fumoir.

Les lycées, les usines, les grands magasins, les théâtres, les champs de courses, etc., sont tenus d'avoir un médecin de service et un poste de secours avec les produits pharmaceutiques d'urgence. Pourquoi les bibliothèques, où travaillent chaque jour plusieurs centaines d'étudiants, n'ont-elles pas obligatoirement ces postes de secours? A la Sorbonne l'affluence est telle certains jours que l'on peut compter cinq à six mille personnes réparties dans les laboratoires et les amphithéâtres. Puisqu'il existe en France un Ministère de la Santé Publique, à quoi sert-il s'il ne peut

même pas faire inspecter les services du Ministère de l'Education Nationale? Si l'hygiène n'est pas respectée, peut-être les crédits — encore que honteusement minimes — accordés aux bibliothèques françaises sont-ils destinés exclusivement à l'aménagement de rayonnages et à l'achat de livres. De ces derniers, ne parlons pas, mais, demandez à un bibliothécaire quelconque — et j'en connais un certain nombre — s'il a assez de place sur ses rayons et vous entendrez le même refrain : « Les magasins sont pleins, je n'ai plus un mètre de disponible. »

A la bibliothèque universitaire de Toulouse, on envisage l'utilisation des caves, endroit, comme chacun sait, bien éclairé, bien aéré et très sain. Il paraît qu'à la bibliothèque Ste-Geneviève on en sera réduit bientôt à cet expédient, du moins pour le Fonds Scandinave, si j'en crois une personnalité de l'ambassade qui s'en est émue. Les pays nordiques offrent chaque année des milliers d'ouvrages et c'est par terre bientôt qu'il faudra les classer, à moins de les laisser en caissès. A la bibliothèque de la Faculté de Médecine, où le hasard d'une recherche m'a conduit l'autre jour, j'ai surpris des doléances de gens de la maison : « les locaux sont pleins et les projets d'aménagement pour agrandissements sont à l'étude depuis quinze ans ».

Si l'on pénétrait dans les bureaux, on serait édifié sur l'hygiène à laquelle sont condamnés ces fonctionnaires. Ce sont des réduits généralement obscurs, étroits, sans air, où la poussière s'accumule. Je comprends que la plupart portent lunettes. Je comprends que beaucoup soient malades; l'Etat est-il si puissant qu'il ne fasse même pas appliquer ses propres lois d'Hygiène dans ses services... Dans aucune usine on ne tolérerait un tel laisser-aller. C'est un scandale au point de vue social et un danger au point de vue humain.

Patrice Fontaine.

Répertoire permanent des Intellectuels, par *Maurice Duportet;* tome I, fasc. 1. Néris-les-Bains (Allier), 1948, in-4°. — Ce premier fascicule d'une série qui paraîtra trimestriellement contient des notices bio-bibliographiques de 23 érudits, professeurs et savants dont les noms suivent : Jules Bloch, J. Cantiueau, P. Cloché, Marcel Cohen, R. Crozet, E. Dhorme, R. Dussaud, A. Grenier, A. Gabriel, L. Halphen, L. Hautecœur, Charles Jean, P. La Coste-Messelière, R. Lantier, J. Marouzeau, A. Martinet, A. Piganiol, L. Réau, Louis Robert, Mario Roques, E. Salin, J. Sautel, Ch. Virolleaud.

Une courte et précise biographie, contenant toutes les dates des fonctions occupées, les titres honorifiques, et suivies de la liste des œuvres publiées : livres et brochures, articles et mémoires classés chronologiquement avec leurs références exactes : tome, année, pages et la cote de l'ouvrage à la Bibliothèque Nationale. Chaque notice, de 2, 4, 6 ou 8 pages selon l'importance des travaux, précédée, en haut de page, d'un portrait, retrace ainsi la carrière scientifique. Ces feuilles in-4° ne sont pas paginées, afin de pouvoir être classées par discipline : archéologue, historien, philologue, etc., par fonction, par ordre alphabétique ou par région. Des suppléments peuvent, au cours des années, y être intercalés et on a ainsi, pour la première fois dans le monde, des dossiers scientifiques qui constituent pour la France les premières archives biographiques des savants, écrivains et artistes de langue française. Entreprise gigantesque qui n'a rien de publicitaire et qui, par sa présentation ingénieuse et sa réalisation parfaite, est

un modèle qui fait le plus grand honneur à celui qui l'a réalisée.

La lecture publique en France, dans les *Notes Documentaires et Etudes*, n° 918, Série française, CXCII, publiées par la Documentation Française de la Présidence du Conseil. — Cette brochure de 20 pages à deux colonnes fournit à la date du 1er janvier 1945 l'état actuel des bibliothèques françaises et expose le projet présenté par la Direction des Bibliothèques, concernant les 17 bibliothèques centrales de prêt, dont 9 créées par transformation des centres régionaux, et la lecture publique rurale. On y trouve les textes de lois avec leurs références à l'*Officiel*, des renseignements pratiques sur le fonctionnement : bibliobus, caisses, fichiers, budget, intéressante mise au point d'un des problèmes à l'ordre du jour. La seule difficulté qui peut en ralentir l'exécution, c'est le manque de crédits. Lorsque dans tant de pays : Angleterre, Etats-Unis notamment, la lecture publique est organisée dans les campagnes depuis près d'un siècle, il était pénible de constater combien la France était en retard. On trouverait sur ces questions des précisions utiles dans le livre de Maurice Pellisson, *Les Bibliothèques Populaires à l'étranger et en France* (Paris, Imprimerie Nationale, 1906), dont les 220 pages, riches en statistiques et en références, pourraient être utilement consultées par la Direction des Bibliothèques.

Livre et Document, Etudes sur le Livre, les Bibliothèques et la Documentation, publiées sous la direction de *Georgette de Grolier*. Saint-Cloud, 1948, 94 pages pet. in-4°. — Ce cahier contient une série d'articles; à signaler entre autres : L'édition et la librairie en Grande-Bretagne 1939-1946, par W. G. Corp, les Bibliothèques municipales de Paris : étude d'administration réaliste, par Ernest Coyecque où sont cités et commentés plusieurs textes législatifs avec les corrections importantes à y apporter pour les rendre plus logiques; une politique nationale du livre et de la documentation, par Eric de Grolier, qu'illustrent de nombreuses cartes schématiques et statistiques des bibliothèques municipales et universitaires de France, montrant l'état de leurs collections, avec des graphiques exposant par an et par habitant les budgets et prêts, et par Th. Faivret une intéressante étude sur la photomicrographie à la Maison de la Chimie avec de nombreuses photographies.

L'œuvre bibliographique de M. G. Walter, par *A. Terroine*, dans les *Annales Historiques de la Révolution Française*, n° 109, daté janvier-mars 1948. — C'est une importante étude critique de 26 pages, à propos du *Catalogue de l'Histoire de la Révolution française. Ecrits de la période révolutionnaire*, tomes I à III, *Auteurs;* et tome V, *Journaux;* et du *Répertoire de l'Histoire de la Révolution Française, travaux publiés de* 1800 *à* 1940, tome I, *Personnes*.

L'article ne comporte pas moins de 89 notes avec une centaine de références, énumérant les graves lacunes du travail. Ces répertoires veulent passer pour des bibliographies et ne sont que des catalogues incomplets et dont les dépouillements attestent une fantaisie capricieuse. Mlle Terroine a relevé des centaines d'erreurs et de bizarreries en un travail, dit-elle, « précipité, exécuté à la hâte, sans soin et sans méthode ». C'est le réquisitoire le plus violent et hélas! le plus justifié que l'on ait dressé contre une publication de bibliographie historique, qui ne fait pas honneur à celui qui l'a entreprise ni à ceux qui l'ont encouragée. Les crédits mis à la disposition de la Bibliothèque Nationale pourraient être plus judicieusement employés et le temps passé à recopier inexactement des fiches devrait être mieux utilisé.

HISTOIRE

1848-1948. — Le centenaire de la révolution de 1848 a naturellement provoqué la publication de nombreuses études sur la naissance... et la chute de la IIe République. Au moment où il est permis de concevoir quelques inquiétudes sur l'avenir de la IVe, ce rappel s'imposait d'autant plus nettement. Il est inutile de dire que la plupart des auteurs ayant célébré cet anniversaire ne se privent pas de faire des rapprochements;

c'est une tentation dangereuse, à laquelle toutefois il est bien difficile de ne pas céder. Et il est bien difficile également d'évoquer ces journées de 48 — celles de février, comme celles de juin... — sans être influencé par le présent, et par l'opinion qu'on professe à son sujet; Daniel Halévy, dans son *Histoire d'une histoire*, a évoqué les « variations » de la Grande Révolution, selon qu'elle était racontée par tel ou tel, à telle ou telle époque. Nous craignons bien qu'il en soit de même du mouvement de 48, et aussi de nombreux autres événements historiques. Ceux qui parlent du « jugement de l'histoire » feraient bien, d'abord, de réfléchir là-dessus. Non pas que nous désespérions de l'objectivité historique; nous prétendons seulement qu'on y atteint bien rarement, et que le fameux « jugement de l'histoire » vaut ce que vaut le jugement des historiens. Prenons, par exemple, le petit livre — d'ailleurs très clair — de M. Gaston-Martin (1) sur la Révolution de 1848 : l'auteur attaque M. Jules Bertaut pour la « partialité » avec laquelle celui-ci, dans un livre paru en 1937 chez Fayard, aurait à son avis traité — ou maltraité — les révolutionnaires; cette critique est très probablement justifiée; ni M. Bertaut, ni l'éditeur Fayard, n'ont jamais été considérés par personne comme appartenant à l'extrême-gauche. Mais le même M. Gaston-Martin porte aux nues l'étude que M. Jean Cassou a consacrée au même sujet; or, nous nous trompons fort, ou il nous paraît bien vain de dénier à M. Jean Cassou ces « préoccupations politiques et littéraires, plutôt qu'historiques », que M. Gaston-Martin attribue au seul M. Bertaut. M. Cassou, d'ailleurs, n'aimerait vraisemblablement pas qu'on l'imaginât considérant 1848 d'un regard strictement froid et scientifique. Pourquoi donc M. Gaston-Martin fait-il deux poids et deux mesures? Est-il interdit de penser que M. Gaston-Martin lui-même — et c'est bien son droit — se trouve plus près de M. Cassou que de M. Bertaut, sur l'échiquier politique, et que son jugement sur l'un comme sur l'autre s'en trouve affecté? Les universitaires — et M. Gaston-Martin est un universitaire — reprochent à Jean Jaurès le titre qu'il avait choisi pour son *Histoire socialiste*; ce qualificatif leur semble généralement attentatoire à la dignité de Clio. Mais peut-être vaut-il encore mieux avoir conscience des préoccupations personnelles qu'on apporte à l'étude de l'histoire, et les avouer franchement, plutôt que les dissimuler derrière une fallacieuse apparence d'objectivité.

Or, pour dire les choses en peu de mots, la France de la « Libération » était, en gros, une France « de gauche », dont l'image ressemblait certainement davantage à la France de Février 1848 qu'à celle de M. Guizot ou à celle de Napoléon III. Quoi d'étonnant si notre littérature historique s'en ressent, et

(1) Gaston MARTIN, *La Révolution de* 1848, Presses Universitaires de France (Collection « Que sais-je? »), 1948.

si nos auteurs marquent bien souvent leur évidente sympathie pour Albert, Marie ou Blanqui, et une égale horreur pour le général Cavaignac? Tout cela est humain, après tout, et ces historiens sont des hommes comme vous et moi (même s'ils ne veulent pas en convenir). Inversement, les disciples de Jacques Bainville ont été compromis par Charles Maurras, et leur voix s'est affaiblie. Histoire d'une histoire.

C'est une dramatique aventure que celle de 1848 en France. Les illusions de Février emportées par le vent de Mars et l'effroyable orage de Juin; les ouvriers, déçus par la République, reportant leurs espoirs sur le plus médiocre des ambitieux, servi par les moins scrupuleux des aventuriers; l'explosion sociale mal orientée, et provoquant simplement le remplacement du prudent Guizot par l'insensé aux rêves mexicains, criméens, italiens et... hélas!... prussiens. Comment expliquer ce zigzag historique, cette hésitation du destin?

Notons d'abord l'aveuglement des hommes au pouvoir, à la fin du règne de Louis-Philippe. Ce sont des bourgeois qui s'avouent, et qui travaillent pour la bourgeoisie. Malgré les enquêtes sociales — même celle du conservateur Villermé — ils ignorent aussi bien les souffrances que les aspirations du peuple. La crise économique de 1846-47 a été maintes fois décrite comme un prélude de la révolution; elle y a certainement été pour quelque chose. Mais elle aurait probablement eu des conséquences moins dramatiques si ce divorce n'avait pas existé entre le gouvernement et le peuple. Précisément parce que la Charte de 1830 était une charte bourgeoise, c'est la bourgeoisie d'abord qui, en 1848, était responsable. Et c'est d'abord elle qui, en s'acquittant mal de ses responsabilités, provoqua directement la révolution. La politique est un sport qui, si on veut bien nous passer cette négligence de langage, « ne pardonne pas » : on perd parce qu'on s'est trompé. La bourgeoisie, en 1830, s'était cru assez de force et aussi assez de vertu pour confisquer le pouvoir politique. M. Teste, et bien d'autres, lui infligèrent un démenti. Elle s'était trompée. Elle perdit, au moins pour un temps.

Les ouvriers de Paris perdirent eux aussi. Et c'est une autre leçon que les plus conscients d'entre eux n'oublièrent pas. Poussés davantage par l'exaspération que par une volonté précise, ils ne surent que remettre le pouvoir à des intellectuels de bonne volonté qu'ils renièrent bientôt. C'est un autre divorce que celui-là, et plus tragique que le premier. Que démontre-t-il? Bien évidemment que la classe ouvrière de 1848 — et plus spécialement celle de Paris, qui joua le rôle le plus important — manquait de chefs et d'organisation. Une révolution se réussit plus difficilement qu'une émeute; et le courage individuel d'un Blanqui ne suffit pas à orienter l'histoire. D'un autre côté, les « républicains »

étaient bien souvent des gens parfaitement honnêtes, mais ignorant presque autant le peuple que M. Guizot; la différence est que, tandis que M. Guizot avait le tort de le mépriser, ils avaient, eux, le tort de lui prêter toutes les vertus. La révolution de 1848 a été une révolution sentimentale, et Lamartine en est la figure la plus significative. Malgré les efforts des théoriciens socialistes français, aucune pensée directive, aucune volonté claire de renouvellement n'a animé le gouvernement de la IIe République, au cours des premiers mois de son existence. M. de Falloux n'eut pas de peine à préparer sa revanche, parce qu'il savait, lui, ce qu'il voulait. Ce n'était pas un sentimental, et il n'avait pas appris la politique dans les livres. Enfin, il faut souligner que la France de 1848 était, très largement, une France paysanne — non pas ouvrière; la révolution industrielle n'en était qu'à ses débuts dans notre pays; on ne voit donc pas en quoi les ouvriers de quelques villes auraient pu revendiquer pour eux-mêmes le pouvoir politique, sans réclamer par là cette dictature du prolétariat dont la doctrine n'inspirait en aucune façon les émeutiers de Février; Lamartine n'était pas Lénine, tant s'en faut; et même Louis Blanc... Mais en instaurant le suffrage universel, la IIe République devait nécessairement se préparer des lendemains « modérés ».

Ainsi se prépara la tragédie de Juin. Mais l'échec des républicains de 1848 signifia bien autre chose que la victoire de M. de Falloux. C'est, notons-le, le dernier des mouvements révolutionnaires assez poussés, assez étendus dont la France ait donné l'exemple à l'Europe; la Commune fut un épisode beaucoup plus court et plus limité. Après 1848, les Européens regardèrent de moins en moins vers la France pour y trouver l'inspiration de leur propre action politique. C'est là un événement capital, car c'est la France qui avait donné à la poussée révolutionnaire une tendance à la fois libérale, individualiste et nationale. Proudhon allait faire place à Marx. En France même, la leçon de 1848 n'apprit pas grand'chose à la bourgeoisie, qui soutint Napoléon III comme elle avait soutenu Louis-Philippe, et continua de « s'enrichir ». Mais aux républicains, elle enseigna qu'un changement de régime ne s'improvise pas, à quelques chefs ouvriers que la lutte politique doit être organisée. C'est peut-être grâce à l'échec de 1848 que la génération des républicains de 1870 eut une capacité politique et administrative de beaucoup supérieure à celle de ses prédécesseurs. Et la constitution des différents partis socialistes de la IIIe République prouva que la classe ouvrière, en devenant plus nombreuse et plus puissante, prit en même temps une conscience plus claire de ses responsabilités. — *Jean Lequiller.*

De la Révolution au Coup d'Etat, par *Rodolphe Apponyi* (Editions de la Palatine, Genève, s. d. [1948]). — Rodolphe Apponyi était le cousin du comte Antoine Apponyi, qui fut l'ambassadeur de la Double Monarchie à Paris à partir de 1826. Lui-même séjourna dans notre ca-

pitale — dont la vie mondaine l'enchantait — de 1826 à 1849. Il se répandit vite dans « la société » — celle qui fut la victime des mouvements de Février. C'est dire que, sans être délibérément hostile aux aspirations du peuple, il ne les comprit guère. C'est un observateur superficiel que cet attaché d'ambassade — et ce pourrait être une leçon pour ceux de nos diplomates qui ne veulent connaître, dans le pays où ils séjournent, que les milieux officiels ou mondains. En même temps, le comte Rodolphe fait quelquefois ce qu'on pourrait appeler du bon reportage : il « voit » bien, et écrit un français d'autant plus remarquable qu'il est un étranger. Notre langue avait encore, au milieu du XIXe siècle, un prestige que, hélas...!

La Révolution de 1848 dans l'arrondissement d'Avesnes, par *Yves Millet* (Editions de « l'Observateur », Avesnes, 1948). — M. Millet s'est volontairement astreint à n'écrire qu'une monographie locale, ne traitant que des événements locaux, sans les replacer dans le cadre de l'histoire générale. Il reste que bien des détails sont révélateurs de l'opinion qui régnait alors en province, et de l'état économique d'une région qui naissait à la révolution industrielle. Un peu moins de statistiques ou de précisions qui ne peuvent intéresser que les gens du cru, un peu plus d'accent sur les faits saillants, ou sur les événements se reliant à l'évolution générale, et M. Millet aurait donné un exemple que beaucoup devraient suivre.

Centenaire de la Révolution de 1848 (Presses Universitaires de France, Paris, 1948). — Les Presses Universitaires ont consacré au centenaire une collection de monographies courtes, mais fort utiles parce que chacune d'elles éclaire un aspect particulier de la Révolution.

Recommandons en particulier l'essai de Jean Cassou (qui connaît bien son sujet) intitulé « Le Quarante-huitard » — qui est une sorte de portrait sociologique des révolutionnaires — les brochures consacrées à Blanqui (par Sylvain Molinier), Louis Blanc (par Jean Vidalenc), Karl Marx (par Auguste Cornu), Eugène Sue (par Pierre Chaunu), Lamartine (par Henri Guillemin), Etienne Cabet (par Pierre Angrand), Ledru-Rollin (par Robert Schnerb), Buchez (par Armand Cuvillier), Proudhon (par Edouard Dolléans et J.-L. Puech). Enfin les dirigeants de la collection n'ont pas oublié les nécessités analytiques : Jean Bruhat a étudié « les Journées de Février 1848 », Félix Armans « Les Fouriéristes », E. Tersen « Le Gouvernement provisoire et l'Europe, Gaston Martin « L'abolition de l'esclavage », Charles Schmidt l'échec des Ateliers Nationaux dans une brochure intitulée : « Des Ateliers Nationaux aux Barricades de Juin », Paul Bastid « L'avènement du suffrage universel », Edith Thomas « Les Femmes en 1848 ».

Une collection est nécessairement inégale. Mais celle-ci, dans l'ensemble, est excellente, facile à lire, et variée.

1848. Révolution créatrice, par *P. Archambault, M. Prévost*, etc. (Bloud et Gay). — Dans cette série d'études, différents auteurs — de sentiments plus idéalistes que M. Gaston Martin et plus « sociaux » que M. Jules Bertaut — cherchent à établir le bilan positif de la révolution de 1848. Il est bien, en effet, de ne pas se contenter d'enregistrer l'échec, mais de démontrer que l'histoire apporte constamment quelque chose à l'histoire, et que le présent est composé entièrement de cette sorte de lente stratification. Mais certaines de ces études me paraissent un tantinet optimistes.

Livres reçus sur 1848 : Derrière les barricades, par *H. Grimal* (Bourrelier). — Petit recueil de textes sur les mouvements de rues en 1789, en 1830, en 1848 et en 1871. Utile aux enfants des écoles.

1848. La Révolution racontée par ceux qui l'ont vue, par *Jacques Suffel* (Editions du Myrte). — Excellent choix de textes, bien classés et instructifs.

1848. Une Révolution, par *Henri Lardaas* (Hachette). — Excellente mise au point, à la fois intelligente et vivante. M. Lardaas sait écrire, n'ennuie pas et connaît bien ce dont il parle.

Les journées de Quarante-huit, par *Pierre Dominique* (Flammarion). — Livre vivant, bourré d'anecdotes, d'un style remarquablement alerte.

Le printemps des peuples. 1848 dans le monde. Préface de *Vercors* (Editions de Minuit).

JEAN LEQUILLER.

Madame des Ursins, roi d'Espagne, par *Souky de Cotte* (un vol. in-16 de 292 p., Editions Denoël). — Comment Anne-Marie de la Trémoïlle, veuve d'un prince romain Orsini (nom francisé en « des Ursins ») devient « Camerera Mayor » de Marie-Louise de Savoie, femme

de Philippe V, et gouverne véritablement l'Espagne par ses qualités exceptionnelles de caractère et d'intelligence... Cette vie vaut bien des romans. Racontée de façon alerte, elle ne fatigue jamais, jusque dans ses plus petits détails militaires ou diplomatiques. Une seule critique : l'insuffisance des indications bibliographiques.

Elisa, sœur de Napoléon Ier, par *Fleuriot de Langle* (un vol. in-16 de 387 p., 8 hors-texte, Editions Denoël). — M. Fleuriot de Langle, qui s'est déjà fait l'historien de deux princesses Bonaparte (Pauline Borghèse, et Alexandrine, femme de Lucien), aborde maintenant cette femme de tête que fut Elisa, princesse de Lucques, puis régente de Toscane. Le sujet est extrêmement riche en menus faits sur l'introduction de l'administration française dans les petites villes italiennes, en détails pittoresques sur le faste déployé par la Princesse. Il s'en dégage un récit très vivant et documenté.

Correspondance de J. Boucher de Perthes (1788-1868), témoin de dix règnes, présentée par *H. et J. Perchellet* (un vol. in-16 de 245 p., 153 fr., Les Editions claires). — Le fondateur de la Préhistoire a laissé huit volumes de souvenirs, s'étendant de 1791 à 1867, constitués par la réunion de ses lettres au jour le jour. C'est une heureuse idée que de nous en donner les extraits les plus piquants, reliés par un commentaire qui ne les alourdit pas. Ce grand fonctionnaire des douanes, d'une famille très attachée aux traditions nobiliaires mais d'esprit libéral, resta en fonctions à travers tous les changements de régime, bien que son intégrité ne s'accommodât d'aucun opportunisme. Son témoignage est particulièrement intéressant pour le Premier Empire, car les Douanes jouèrent un rôle important dans l'application du Blocus Continental. Il y a beaucoup de charme dans les notations amusées et indulgentes de cet esprit sans illusions.

Pauline de Metternich, ambassadrice aux Tuileries, par *Jules Gesztesi* (un vol. in-8 jésus, 333 p., 275 fr.; Flammarion, « Les Grandes Biographies »). — Bien que les Mémoires, pleins de piquant, de la Princesse de Metternich aient été publiés en France en 1922 et 1924, aucune œuvre biographique n'avait été consacrée à celle que l'on a souvent considérée comme le mauvais génie du Second Empire. Cette lacune est comblée par J. Gesztesi avec une vraie conscience d'historien qui l'amène à élargir le sujet par l'étude de la politique étrangère de Napoléon III dans ses rapports avec l'Autriche. Il faut déplorer que Richard de Metternich, mari de Pauline (personnage un peu méconnu) n'ait pas réussi dans son projet d'alliance entre la France et l'Autriche au lendemain de Sadowa. Des éclaircissements sont donnés sur la disparition de la lettre de François-Joseph à Napoléon III après la guerre de 70. Des suggestions intéressantes sur le sujet non encore traité de l'émigration hongroise en France.

MARIANNE MAHN.

Génie et Destinée : Machiavel, par *Marcel Brion;* in-8 (14×21), 432 p., 16 planches h. t., 420 fr. (Albin Michel). — Une fresque brillante, colorée, accusée : l'Italie de la Renaissance; et parmi les intrigues, les guerres, les assassinats, les passions débordantes, — la figure de Nicolas Machiavel : moins l'écrivain ou le théoricien politique que l'homme d'action mêlé directement aux subtils et tragiques événements de son temps.

P. S.

Napoléon III et les siens, par *Robert Burnand;* in-8 (13×20,5), 384 p., 250 fr. (Coll. « L'Histoire anecdotique », Hachette). — Napoléon III dans sa vie quotidienne, publique ou privée; décor, entourage, anecdotes. Un livre documenté sans doute, mais surtout aimable et vivant. — P. S.

Histoire de Paris, par *René Héron de Villefosse;* in-16, 416 p., 12 cartes, 350 fr. (Coll. « Permanence de l'Histoire », Union bibliophile de France). — Excellent livre d'un spécialiste bien connu; l'agrément du style s'y marie sans effort apparent à la précision documentaire. La densité de ces 400 pages, fort lisibles néanmoins, fait en réalité de ce livre un gros ouvrage de fond. — P. S.

Histoire de l'Arménie des origines à 1071, par *René Grousset;* 647 p., 10 cartes, 5 tableaux généalogiques (Payot). — Les tableaux historiques évoqués par M. Grousset sont larges et monumentaux. En racontant l'histoire de l'Arménie, l'auteur ressent de l'émotion, et nous sommes émus avec lui.

Ce qui l'émeut, c'est le tragique des destinées de la civilisation

arménienne, dont le sort fut de soutenir, durant de nombreux siècles, une lutte inégale et héroïque contre les forces destructrices de l'Asie. L'Arménie a été l'avant-poste de la civilisation occidentale. Ce rempart brisé, les vagues destructrices se précipitaient, désormais irrésistibles, vers l'Occident. C'est ce que ne comprit pas Byzance. Elle affaiblit par sa politique l'Arménie et accéléra ainsi sa propre chute.

Il est intéressant de comparer les appréciations de Tigrane le Grand (94-56 av. J.-C.) données par Jacques de Morgan d'une part et de l'autre par René Grousset. Jacques de Morgan rend hommage à la civilisation hellénistique du royaume d'Arménie créé par Tigrane. Mais il pense que l'effondrement de ce royaume marque la fin de l'hellénisme en Asie.

M. Grousset pense au contraire que le royaume de Tigrane fut non pas le dernier soupir de la civilisation gréco-romaine de l'Asie, mais le commencement d'une nouvelle civilisation — la civilisation arménienne, occidentale par ses origines et son essor. — A. K.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

LOUIS-PHILIPPE SUR LE CHEMIN DE L'EXIL. — Il manquait à la commémoration des événements de 1848 l'évocation détaillée des tribulations du roi Louis-Philippe Ier et de la reine Amélie pour passer en Angleterre. M. Giret, membre correspondant de l'Académie de marine, résidant au Havre, s'est chargé de combler cette lacune en utilisant des documents conservés dans sa famille. Il a même pu montrer à ses confrères de l'Académie de marine une vieille gravure représentant l'*Express*, petit steamer de Southampton, qui mena les souverains déchus en Angleterre le 2 mars 1848.

Quand vers la fin de la matinée du 24 février les insurgés approchèrent des Tuileries, le roi comprit qu'il n'avait plus qu'à quitter Paris. Il revêtit en hâte un costume bourgeois et monta avec la reine dans une berline louée par le général Dumas, qui, via Saint-Cloud et Trianon, arriva à Dreux vers dix heures du soir.

Il avait eu, paraît-il, l'intention de se retirer au château d'Eu en abdiquant en faveur de son petit-fils. La proclamation de la République le persuada de passer en Angleterre, et la berline repartit par Anet et Evreux, pour arriver à Honfleur, le 26 février au soir. Le roi et la reine voyageaient sous le nom de M. et de Mme Le Brun, accompagnés du général de Rumigny, devenu M. Dubreuil. Tous trois descendirent dans une villa située sur la côte de Grâce, appartenant au comte de Perthuis de Maillevault, colonel d'état-major et ami du roi. Ils y furent bientôt rejoints par le général Dumas, le fils du propriétaire, un officier de marine, nommé Besson, Mme Louise, femme de chambre de la reine et Thuret, valet de chambre du roi. Le maire du pays fut prévenu de la présence des fugitifs et sollicité de leur prêter son concours pour passer en Angleterre.

La solution la plus simple consistait à embarquer sur le steamer *Express*, qui faisait régulièrement la traversée du Havre à Southampton. Mais on craignait d'aller au Havre, et l'on songea

à demander au capitaine Pawl, commandant du navire, de venir croiser devant Honfleur. Les bancs de sable de l'estuaire et l'état de la mer obligèrent à renoncer à ce projet. L'on envisagea sérieusement alors d'affrêter une grosse barque à Trouville pour traverser la Manche. Le 28 au soir le roi se rendit dans ce petit port, accompagné de son valet de chambre, et y passa la nuit. Une tempête, qui dura deux jours ruina ce nouveau projet. Comme on commençait à craindre les visites domiciliaires, le roi d'abord à pied, puis dans un char à bancs, regagna Honfleur où les mêmes dangers menaçaient. Honfleur serait-il un nouveau Varennes? Il fallait se décider et se hâter. M. Besson fut chargé d'aller au Havre afin d'obtenir des passeports et le moyen de traverser l'estuaire. Il y reçut le meilleur accueil, et apprit que Palmerston avait alerté ses consuls pour prêter aide au roi, et que des navires anglais croisaient devant les côtes dans le but de favoriser son départ. Une navette, le *Courrier*, irait le prendre à la nuit à Honfleur, en effectuant un voyage supplémentaire.

Le roi, ayant rasé ses favoris et portant de doubles lunettes, arriva à pied avec son valet de chambre; et la reine, de son côté, en voiture, sans éveiller l'attention. Le *Courrier* accosta au grand quai du Havre. Le transbordement se fit sans difficultés, et Louis-Philippe fut reçu à bord de l'*Express* par le consul d'Angleterre qui lui remit des passeports aux noms de M. et Mme Smitt. A neuf heures du soir, le petit steamer à aubes doublant le promontoire de la Hêve, mit le cap, non sur Southampton, mais sur Newhaven. Louis-Philippe Ier et sa suite réduite quittaient le sol de France incognito, et non quasi-officiellement, comme l'avait fait dix-huit ans plus tôt Charles X, escorté par un escadron de cavalerie et salué par les autorités. Il pouvait se consoler de ces différences en songeant aux fuites mouvementées de Louis XVI et de Napoléon.

CALONNE EN EXIL. — La personnalité de Calonne, qui eut la responsabilité des finances de la France de 1783 à 1788, c'est-à-dire pendant la période la plus critique de l'ancien régime, à la veille même de sa chute, est une des plus critiquées qui soient. On a représenté ce ministre comme léger, prodigue, dépourvu de scrupules. Cependant Louis Blanc, peu suspect de complaisance pour ce monarchiste entêté, cet homme aimable et dangereux, comme il l'appelle, lui reconnaît la pénétration d'un homme d'Etat; et l'historien le plus autorisé des finances françaises, Marcel Marion, lui est singulièrement indulgent. S'il a reproché un excès de confiance en soi à cet « esprit prompt et brillant, doué à un haut degré du don de parole et du talent de persuader », il a estimé que nul n'était peut-être mieux l'homme de la situation, au moment où il était besoin de rassurer et de

ressusciter le crédit, que ce charmeur fécond en ressources, d'un optimisme imperturbable.

L'activité de Calonne était inlassable, et si connue, que Mme Vigée-Lebrun ayant exposé son portrait à mi-corps au salon de 1785, Sophie Arnould remarqua : « Mme Vigée a coupé les jambes de Calonne, afin qu'il reste tranquille. »

Même pendant son exil, qui dura de 1788, date à laquelle il dut quitter le pouvoir, jusqu'à ce qu'il parvint à se faire rayer de la liste des émigrés, Calonne ne cessa de s'agiter et d'intriguer. C'est sur cette phase inconnue jusqu'ici de son existence, que M. Robert Lacour-Gayet, professeur à l'Université de New-York, s'est étendu dans la communication qu'il a faite à l'Académie des sciences morales et politiques.

Calonne qui s'était retiré à Londres dès 1787, et qui conservait cette ville comme point d'attache, avait accumulé dans la maison qu'il habitait avec une femme de condition modeste, des archives considérables constituées par sa correspondance avec les chefs de l'émigration, ses mémoires, ses discours. A sa mort, survenue en 1802, à soixante-huit ans, le prince de Condé craignant la divulgation de ces documents compromettants, sollicita le gouvernement anglais de les saisir et de les lui remettre. On perquisitionna, et derrière des panneaux dont les peintures offusquèrent, paraît-il, la pudeur des policiers, on découvrit un amoncellement de dossiers.

Les documents furent transportés aux bureaux du *Privy Council*, qui ne donna aucune suite à la deuxième partie de la requête de Condé, et désintéressa, moyennant 500 £, le fils de Calonne, héritier de ces papiers.

C'est en 1923 qu'un érudit français spécialiste de l'histoire de l'émigration, M. Christian de Parrel, les découvrit au *Public Record Office*. Il s'agit de 15 liasses, comprenant 5.000 pièces dans le plus complet désordre.

Un petit nombre seulement de ces pièces a pu être classé. Quelques-unes ont été publiées en 1925 dans *French-Quaterly*. En 1929, M. de Parrel a réuni en volume une centaine de lettres, relatives aux problèmes financiers des princes, à Coblence. M. Robert Lacour-Gayet a décrit les voyages pittoresques et décevants de Calonne en Espagne et en Italie, en 1793, dans la *Revue d'histoire diplomatique*.

Sa communication a retracé l'activité de Calonne depuis la prise de la Bastille jusqu'à son arrivée à Coblence le 15 juin 1791, cinq jours avant l'arrestation de Varennes, en utilisant 150 textes inédits : mémoires, lettres, discours, soit originaux, soit à l'état de brouillons. Dès le 31 juillet 1789, Calonne songea à provoquer des interventions étrangères en France. Il sollicita d'abord l'Empereur, puis se tourna vers l'Angleterre qui jugea utile « d'attendre et de voir venir ». Le roi de Sardaigne, beau-père des deux

frères du roi, fut également pressenti, sans plus de succès. A Turin, à la fin de l'année 1790, Calonne mit au point, minutieusement, un plan d'évasion de Louis XVI vers Lyon, qui fut éventé. Il sollicita de nouveau l'Empereur, qui se refusa à une entrevue avec le comte d'Artois et lui-même. Mais Calonne, par l'entremise du prince de Ligne rencontré dans un bal masqué, fit connaître ses vues à Léopold II qui se laissa persuader. Il contribua à l'établissement des princes à Coblence, vit Bouillé, et prépara la fuite qui trouva à Varennes son épilogue.

Robert Laulan.

Un frère ignoré de Louis XVI. — Le dauphin, fils de Louis XV, a laissé la réputation d'un personnage effacé, très dévot, docile à l'influence des Jésuites, et tenu par son père à l'écart des affaires politiques ou militaires. Mais on s'accordait à peu près à vanter en lui l'époux tendre et fidèle, le père de famille accompli.

Marié, en 1744, à l'infante Marie-Thérèse Raphaëlle d'Espagne, dont le maréchal de Richelieu, bon juge, qualifiait la beauté de « négative », il s'était fortement attaché à cette épouse dévote, parfaitement accordée à ses goûts, au point de déclarer, quand elle mourut au bout d'un an de mariage, que rien ne pourrait la lui faire oublier.

Lorsque le souci d'assurer la succession au trône l'obligea à épouser après de très courts délais, Marie-Josèphe de Saxe, nièce du maréchal, qui n'était guère plus jolie, il prouva qu'il tenait parole, dans des circonstances fort délicates. Après la mise au lit solennelle avec la nouvelle épouse, ramenant les couvertures sur son visage, pour cacher son émotion, il se prit à pleurer au souvenir de la mise au lit antérieure. « Donnez libre cours à vos larmes », lui dit la nouvelle dauphine, « et ne croyez pas que je m'en offense; elles m'annoncent au contraire ce que j'ai le droit d'espérer moi-même, si je suis assez heureuse pour mériter votre estime. » On ne saurait faire preuve de plus d'exquise grandeur d'âme.

De cette dauphine, on le sait, il eut deux filles et quatre fils : le duc de Bourgogne, qui mourut enfant et trois autres qui régnèrent sur la France : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Mlle Berthem-Bontoux, dans une communication faite à l'Académie de Versailles, en a révélé un cinquième, un bâtard. Il s'agit d'un nommé Auguste Dadouville, qui mourut sur l'échafaud, le 25 juin 1794, cinq mois après son demi-frère Louis XVI, et dont elle a trouvé la trace aux Archives nationales, dans les dossiers du Tribunal révolutionnaire.

Ce Dadouville était le fils d'une dame que le dauphin rencontrait chez un peintre nommé Fridoux ou Frédou, auteur des portraits du duc de Bourgogne et du comte de Provence conservés au Musée de Versailles. Il se flatta devant un mouchard de police de cette appartenance à la famille royale, et d'être reçu dans les petits appartements de Versailles. Physiquement, il ressemblait à Louis XVI, jusque dans les détails : en raison d'un vice de conformation, il avait dû, comme son demi-frère après son mariage, subir l'opération de la circoncision.

Cette recherche de paternité à laquelle s'est livrée avec succès Mlle Berthem-Bontoux fait perdre le plus clair de ses mérites : une inviolable fidélité conjugale, au dauphin fils de Louis XV, dont l'épitaphe dans la cathédrale de Sens proclame cette rare vertu.

R. L.

Le grec était enseigné en Italie méridionale, avant 1453. — L'exploitation de documents découverts par lui dans les archives espagnoles avait déjà fourni à M. Constantin Marinesco, professeur à l'Université de Bucarest, et directeur de cette Ecole roumaine en France de Fontenay-aux-Roses, supprimée par le nouveau gouvernement roumain, l'occasion de deux communications remarquées, à l'Académie des Inscriptions.

Un nouveau document découvert dans les Archives de la Couronne d'Aragon lui a permis de démontrer qu'Alphonse V d'Aragon le Magnanime, s'était préoccupé de l'enseignement du grec, avant la prise de Constantinople, dans ses possessions de l'Italie du Sud, habitées par une population d'origine, de langue et de rite grecs.

Ce document est une lettre datée

de 1443, adressée par le roi d'Aragon au pape Eugène IV, pour lui demander la réouverture de l'Université de Naples, et l'entretenir de la question des études grecques dans les monastères orthodoxes de l'Italie méridionale. Ceci, dans le but de servir la cause de la religion et de provoquer la fusion des églises.

L'Université de Naples fut rouverte en 1451. Catane, en Sicile, fut également un foyer d'enseignement du grec.

M. Marinesco a souligné combien peut paraître curieux ce déclin des études grecques, contre lequel réagissait le roi d'Aragon, au moment où le goût des études helléniques s'affirmait au contraire dans l'Italie du Nord.

M. Paul Mazon et M. Robert Fawtier se sont associés pleinement aux conclusions de l'auteur.

R. L.

NATURE

LE TEMPS DU MASSACRE. — Le voilà revenu, le temps annuel du massacre, ce temps du sport sanglant imaginé par les humains pour donner au meurtre des animaux libres une apparence de régularité. Récemment me sont parvenus plusieurs livres qui traitent de ce sujet, non pas pour la doctrine, mais sous forme de récits, de portraits physiques et biologiques, assaisonnés de détails de gastronomie, et qui présentent, ma foi, du point de vue de l'histoire naturelle pure, un intérêt indiscutable, en même temps qu'ils font mesurer, au lecteur dont le nez se chausse des redoutables besicles de la philosophie, à quel point l'art de tuer est devenu de nos jours une innocente occupation!

Je vois sur ma table deux gros volumes de l'inlassable Dr J. Oberthür, tout à la fois écrivain et dessinateur, dont l'un a pour objet la seconde partie de ses *Animaux de vénerie et chasse aux chiens courants*, et dont l'autre est consacré aux *Canards sauvages et autres palmipèdes* (1); puis un troisième de M. Edouard Demole, illustré par Xavier de Poret : *Chasse et gibier de montagne* (2). Ouvrages d'une présentation d'ailleurs remarquable et qui renferment d'excellentes descriptions des espèces animales vouées au sacrifice rituel. Dans les *Animaux de vénerie* figurent le Sanglier, le Lièvre, le Renard, la Loutre, le Blaireau, le Loup; dans *Canards sauvages* on trouve tous les palmipèdes et échassiers de nos estuaires et de nos étangs de France, y compris l'admirable Flamant dont j'ai vu monter les nuages roses dans le ciel de Camargue. *Chasse et gibier de montagne*, nous présente une galerie de tous les gibiers des Alpes : Chamois, Lièvre blanc, Marmotte, Ours, Coq de bruyère, Aigle, Tétras, Lagopède et autres, avec de curieux détails sur le mimétisme de plusieurs de ces hôtes des altitudes, tel le Lièvre et le Lagopède, qui sont blancs en hiver et grisâtres en été. Quelle contribution précieuse apporteraient ces chasseurs à l'histoire naturelle, si leur objectif n'était premièrement la suppression de ce qu'ils peignent avec tant d'art et d'expérience!

(1) Durel, éditeur, Paris.
(2) Durel, éditeur, Paris.

Le problème de la chasse constitue un des aspects pascaliens de la position de l'Homme en face de la Nature. C'est un carrefour moral : ou bien l'Homme est un animal, et il relève de cette loi universelle de la Force qui condamne toutes les créatures vivantes à s'entre-dévorer pour vivre, ou bien c'est un être d'essence supérieure et il doit travailler à s'affranchir des liens qui résultent de sa condition corporelle. La notion moderne de la Chasse essaie, et n'y parvient pas, de concilier ces deux données.

Les premiers hommes tuèrent pour se défendre et pour se nourrir. Quand j'erre dans ces grands bois du Lot où les falaises rocheuses sont de toutes parts creusées de grottes et d'avens, je songe à la faune qui peupla jadis cette contrée, au Mammouth à toison et au grand Chat des cavernes dont les silhouettes sont gravées sur les parois de la grotte des Combarelles, en Dordogne; au Rhinocéros laineux, à l'Ours cavernicole, à tous ces gros gibiers dont les ossements sont aujourd'hui entassés dans des souterrains où ne vivent plus que chauves-souris et cloportes. Je songe que l'Homme paléolithique les poursuivait à coups de flèches et de javelots à pointe de pierre. Aujourd'hui les chasseurs de mon village ont de bons fusils pour traquer le Sanglier, et là je ne puis que les couvrir d'indulgence; ils ont à venger leurs champs de pommes de terre ou de topinambours labourés la nuit par le groin et les canines des noirs compagnons du maquis. Passe aussi pour le Lapin, dont la prolifération est parfois gênante, ou pour la Pie, ravisseuse en plein jour de poussins; mais le Renard est déjà discutable, à part la concurrence qu'il fait aux chasseurs, et qui est de bonne guerre. Le neutraliser est par ailleurs question de clôture. Mais le Lièvre, mais la Perdrix, la Caille, et les canards sauvages, et les échassiers, quels dommages, s'il vous plaît, causent-ils à l'Homme?

Dans une chronique publiée ici même l'an dernier, il me souvient que j'avais trouvé quelque atténuation en faveur de ce sport, en faisant état de la codification à quoi nous l'avons plié. Les nombreux travaux que je suis appelé à lire m'ont fait depuis lors réfléchir de nouveau à cette question, et il m'apparaît que la codification en cette matière vaut ce que valent toutes les lois écrites : quelques-uns seulement l'appliquent. Si l'on remonte aux sources, ainsi qu'il se doit chaque fois que la Nature est en cause, tout se ramène à cette proposition : l'Homme actuel est-il obligé de chasser pour manger? Qu'on veuille bien remarquer que je n'écris pas « tuer », mais « chasser ». Le meurtre en soi, sous n'importe quel prétexte, est condamné, je le sais, par nombre de penseurs. Relisons entre autres, à cet égard, des ouvrages comme *Les souffrances muettes*, d'Aimée Bech (1921), *La Culpabilité sanguinaire de la chrétienté*, de sir W. Earnsham Cooper. C'est à mon avis vouloir aller contre une

loi certes horrible mais naturelle; je ne m'inquiète ici que de la Chasse, de la poursuite individuelle des bêtes libres, et non du sacrifice des animaux d'élevage. L'Homme, surtout l'homme des villes, ayant à sa disposition les ressources alimentaires de l'abattage réglementé et officiel, est-il obligé de chasser pour se nourrir ou pour protéger ses biens? Aucun doute, la réponse est *non*. Ceci étant, il y a crime à la base. Mais tous les degrés, toutes les nuances sont possibles dans le crime; on peut l'accomplir d'un cœur impassible ou la larme à l'œil; on peut, comme le Dr J. Oberthür ou M. Edouard Demole ou le Dr E. Gromier, profiter du récit de ses exploits pour nous décrire avec précision les animaux immolés. J'excepte le Dr Gromier dont les livres sur le Kilimandjaro, le Kénia, la région des Grands Lacs africains, sont cependant remplis de coups de fusil, mais en Afrique sauvage on manque de viande, quoiqu'il y ait les boîtes de conserve; et puis ses gibiers sont souvent redoutables, et il n'use enfin de ses armes qu'à la dernière extrémité, si son appareil photographique ne peut avoir le dernier mot. Ses confrères ne tuent que pour leur plaisir, avec les circonstances peu atténuantes de la marche, de l'ascension, de la sueur et de l'espoir souvent déçu. Mais leurs récits, j'en conviens, sont captivants quand même. Ils nous donnent l'impression d'un artiste qui nous montrerait une œuvre belle et curieuse, digne d'être encadrée ou gardée sous globe, et qui la mettrait en pièces devant nous en ajoutant : « Voilà, ce que j'en fais, c'est un sport! »

Allons, dressons le bilan de notre conscience, et avouons que la Chasse, organisation purement factice d'un instinct ancestral, nous offre une des meilleures preuves qui soient de notre incapacité à échapper à l'étreinte des lois naturelles, et un parfait exemple de l'hypocrisie de nos mœurs.

Marcel Roland.

Pignadas, par *Vincent Boucau* (Editions du Chêne, Paris). — La forêt landaise, son histoire, sa vie et ses visages. M. Boucau, qui habite le pays dont il parle, en parle avec amour et compétence. Son texte s'émaille de-ci de-là de rapides incursions dans la botanique et la zoologie. Sa langue est nourrie, touffue — un peu trop même. On aimerait, pour parler de la Nature, un peu plus de simplicité, disons un effort moins soutenu et moins visible pour faire « littéraire ». Mais tel qu'il est, ce petit livre a beaucoup de mérites. — M. R.

Lépidoptères de France (N. Boubée et Cie, Paris). — Signalons aux amateurs de papillons, le fascicule II, consacré aux Hétérocères; texte de *Claude Herbulot*, aquarelles par *R. Métaye* et *A. Moreau*. Ce fascicule fait suite à celui qui a été consacré aux Rhopalocères, et dont le texte est signé F. Le Cerf, avec illustrations de R. Métaye. Petits ouvrages indispensables aux naturalistes. — M. R.

Le Mystère de la Henne Morte, par *Félix Trombe* (J. Susse, éditeur, Paris). — Saviez-vous qu'il y eût un mystère de la Henne Morte? M. Félix Trombe, président du Spéléo-Club de Paris, nous l'apprend. Il dirigea l'expédition de 1947, qui atteignit dans ce célèbre gouffre de Haute-Garonne la profondeur de 446 mètres. A cet étage, on se heurte à un niveau d'eau infranchissable. Analyser en quelques lignes l'exposé détaillé d'une pareille entreprise est impossible. L'armée, le con-

cours du Spéléo-Club, celui de Norbert Casteret et de son équipe de spécialistes, on ne peut que s'émerveiller d'une telle accumulation de moyens, d'une telle dépense de courage et d'énergie. Hors de proportion, diront certains grincheux, avec le résultat cherché. Car en quoi consistait le mystère maintenant éclairci? En ce que le fond du gouffre — inexploré et inexplorable — absorbe un torrent qui n'effectue sa résurgence qu'à 500 mètres de là et à 600 mètres en contrebas, en un point dit la Hount de Heretchos (la fontaine des Hêtres). Cent kilos de fluorescéine, en colorant les eaux, ont percé l'énigme.

Tout ceci est du sport; le sport s'admire, et s'imite si l'on peut. Mais les chapitres consacrés à l'existence souterraine contiennent des remarques nouvelles qu'on peut rapprocher des essais tentés ces dernières semaines au gouffre de Padirac, toujours avec le concours de l'armée, sur la possibilité de subsister dans les profondeurs de la Terre. Le progrès atomique nous ramène tout doucement au temps déjà lointain où nous étions encore des fourmis! — M. R.

La Jungle du Silence, par *Bernard Gorsky* (Durel, éditeur, Paris). — M. Gorsky nous a déjà donné *Dix mètres sous la mer*, tableau de la chasse sous-marine au harpon. Là au moins, il y a du risque! Ce nouveau livre nous apporte des émotions identiques en nous narrant sans façon les exploits d'un groupe de camarades plongeurs, campés au bord de la Méditerranée ou sur un joli bateau blanc et rouge. Ils descendent, armés de leur fusil spécial, dans la jungle des algues et des lamproies, où les accueille le grand silence de la mer. Mais la bouillabaisse de surface ne leur en paraît que plus savoureuse. Jeunesse, vigueur et santé, les bouquins comme celui-ci sont des médicaments. — M. R.

PHILOSOPHIE

ANDRE LALANDE OU LA VOLONTE DE VERITE

> « Aussi, les hommes qui réfléchissent sont-ils, en définitive, plus près les uns des autres qu'ils ne le pensent : ils peuvent l'éprouver à la défiance commune dont les enveloppent (...) ceux qui ne donneraient ni un cheveu de leur tête pour la science, ni une motte de leur champ pour la paix. » A. LALANDE.

Au cours d'une longue et belle existence, André Lalande a relativement peu publié d'ouvrages. L'auteur des *Illusions évolutionnistes* (1) a consacré la majeure partie de sa vie à aider autrui. Je ne parle pas seulement des nombreuses générations d'étudiants qu'il a instruits, guidés, conseillés avec cette attentive et inlassable bonté qui est un trait de son caractère. Je parle aussi des auteurs qui lui ont soumis leurs travaux, sur lesquels il s'est penché avec un effort de sympathie que rien ne rebute, — hors de proportion, parfois, j'en sais quelque chose, avec la valeur du livre ou de l'article qu'il prenait la peine de lire méticuleusement. C'est, si j'ose dire, un saint Vincent de Paul de l'intelligence... Aujourd'hui encore, chargé d'ans et de besognes, il lit tout, se tient au courant de tout, et garde une jeunesse, une vigueur dont s'émerveillent ceux qui l'approchent.

Si tous ceux qui ont contracté envers lui une dette de reconnaissance donnaient leur nom, cela composerait, en vérité, un épais registre, tant en France qu'à l'Etranger.

Cet apostolat en faveur de la pensée a trouvé son épanouisse-

(1) Alcan, 1930.

ment dans le *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie* (2) dont la cinquième édition s'enrichit d'un grand nombre d'articles nouveaux — j'en ai compté près de cent trente — d'observations et d'additions. Quel magnifique instrument de travail! Indispensable à qui veut philosopher, fût-ce en amateur. Je demeure persuadé, au surplus, que ce gros recueil, désormais classique, peut fournir, aux instants de loisir, une *lecture* toujours instructive, même à qui n'y cherche rien de spécial.

Il y a peu de mois, dans une collection de brefs ouvrages philosophiques publiés sous la direction de G. Davy, et qui porteront l'en-tête commun « A la recherche de la vérité », a paru un nouveau livre d'André Lalande : *La Raison et les Normes* (3). Nous y retrouvons les thèmes essentiels auxquels l'auteur s'est attaché depuis 1890, et qu'il n'a cessé de reprendre, de préciser, avec force et clarté, dans son enseignement, dans ses articles et dans ses ouvrages : distinction (si importante) de la « raison constituante » opposée aux variations de la « raison constituée »; valeur normative de la Logique, de la Morale et — jusqu'à un certain point — de l'Esthétique; dualité dans l'homme et dualité dans la société (l'un et l'autre étant à la fois un produit organique de la vie et une réaction contre l'instinct vital); enfin et surtout l'idée d'*involution* opposée à l'idée d'évolution...

●

La Raison, ce que Descartes nomme aussi le bon sens, c'est une capacité foncière de reconnaître certaines propositions pour vraies ou pour fausses, d'apprécier des différences de probabilité, non par une sorte d'intuition vague, mais sous forme d'assertions conscientes, énonçables sans équivoque, qui s'imposent aux esprits dans leurs rapports intellectuels tant qu'ils restent de bonne foi, — et qui sont mises par eux au-dessus de la discussion.

La Raison est un facteur essentiel de la personnalité morale, en tant qu'irréductible aux passions et aux lubies des individus. Et c'est ce qui fait, dit André Lalande, qu'elle est si mal vue par beaucoup d'entre eux.

Le rationalisme consiste à prendre parti pour l'existence et la valeur d'une Raison ainsi entendue. Selon l'éminent logicien, il s'agit là d'une fonction *normative* qui apprécie, qui conseille et qui, éventuellement, prescrit... Elle forme une législation spontanée. Et ceux-là même qui s'en écartent s'efforcent presque toujours d'y rester conformes... en apparence. Les concepts et les lois par lesquels s'exprime la Raison peuvent bien se modifier. Mais c'est suivant une ligne générale qui demeure la même. Il convient de distinguer Raison constituée et Raison constituante : la première est relativement variable et dépend de l'avancement

(2) Presses universit. de France; 5e édit. 1947.
(3) Hachette, 1948.

des sciences. Toutefois, ce devenir ne consiste pas en des variations kaléïdoscopiques et capricieuses. Il semble, au contraire, s'ordonner en une série orientée. La Raison constituante serait alors un effort pour saisir ce qu'il y a de constant et d'universel dans ce devenir qui est unification et assimilation. Tâcher de découvrir et de poser des invariants, telle serait la caractéristique de la Raison constituante. C'est vrai en science. C'est également vrai en morale. L'art semble moins réductible à la Raison; pourtant, il ne saurait être parfaitement subjectif, dans la mesure où il s'adresse à un public...

Toute démonstration ou toute controverse suppose des règles ou tout au moins des postulats dont la valeur est mise jusqu'à nouvel ordre au-dessus de la discussion. On demande pour ainsi dire à l'interlocuteur s'il accorde ces propositions, s'il les tient pour valables. Sans quoi, il est inutile d'aller plus loin. En morale Gustave Belot (trop oublié aujourd'hui) a montré que la volonté du bien est une volonté *normale*, à partir de postulats communément admis. On ne saurait rien « prouver », ici non plus, à quelqu'un qui n'admettrait pas les jugements de valeur posés au départ.

En science, un certain nombre de jugements axiologiques étant donnés, c'est-à-dire admis par tous ceux qui se proposent de construire ou d'appliquer telle science, il n'est pas impossible de découvrir par induction un ou plusieurs principes tels qu'ils synthétisent tous ces jugements, qu'ils les impliquent, — à la façon dont la loi de la réflexion et celle de la réfraction contiennent toute l'optique géométrique. Ainsi chacun d'eux bénéficie de la certitude accumulée sur les autres. Et si quelqu'un d'eux fait exception, cette anomalie sautera aux yeux. Alors, ou bien il s'agit d'une erreur qu'il faut rectifier, ou bien il faudra modifier plus ou moins les principes adoptés par hypothèse.

Notre connaissance est un développement dans le sens de l'intelligibilité, au milieu du non-intelligible. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que toutes choses nous soient actuellement et totalement rationnelles. La norme n'en est pas moins d'éliminer progressivement les obscurités et les contradictions. Et si la contradiction est stimulante, c'est précisément parce qu'elle représente l'ennemi à vaincre, parce que l'on ne *doit* pas s'y installer. L'étude classique des sophismes n'a d'intérêt et même de sens que si l'on y voit l'énumération de ce que l'on n'a pas le *droit* de faire. S'il y a du vrai et du faux, ce n'est pas comme il y a des roses blanches et des roses rouges, mais comme il y a bonne volonté et mauvaise volonté, comme il y a du légitime et de l'illégitime...

L'assimilation des choses à l'esprit et de l'esprit aux choses n'est pas la découverte d'une seconde copie dont on posséderait déjà un exemplaire. C'est un travail d'*adaptation* qui progresse par une lente suite de succès et d'échecs. Or, quelles sont les

conditions d'un succès ou d'un échec, sinon un idéal posé qu'on réalise ou qu'on ne réalise pas? Ici encore, nous sommes au cœur du normatif.

Nous comprenons l'inconnu en découvrant ce qu'il a de commun avec les choses que nous connaissons déjà. Il y a là comme une marche à l'identité. L'une des grandes causes de faveur du pragmatisme — ou de ses succédanés — c'est le sentiment de « libération » complète que donnait à beaucoup d'esprits la disparition des normes logiques, objectives et impersonnelles. Permission de toutes fantaisies, rêves, croyances arbitraires, jugements tendancieux... Il existe des ennemis de la science, des fabulateurs qui ne tirent aucun avantage de leur misologie, si ce n'est de se mettre au-dessus de ce que les autres trouvent généralement digne de respect.

Emile Durkheim plaçait l'origine et la valeur des normes dans le social. Personnellement, et comme nous l'avons dit maintes fois (4) nous pensons que la thèse serait fort plausible, à condition de ne point considérer *le* Groupe, mais bien des *sous-groupes*. Il y a un sous-groupe, celui des savants, par exemple, qui réalise un travail d'*équipes*, à travers le temps et l'espace. C'est son accord progressif qui déterminerait la Raison constituée, en adoptant et codifiant de plus en plus expressément les normes d'une Raison constituante. Je ne voudrais pas avoir l'impertinence de tirer dans mon sens la pensée d'André Lalande, mais c'est ainsi que je comprendrais cette « communauté d'esprits qui se ressemblent et qui, loin de se différencier, ne progressent que par *involution*, par une assimilation et une sympathie toujours plus étendues, en surface comme en profondeur » (p. 225).

La Raison représente alors une *vection* caractéristique, qui n'a pas d'existence à l'état pur, mais s'incarne dans les individus qui s'en réclament. Il y a dans cette vection une tendance active, inventive, qui est la Raison même en ce qu'elle a de plus essentiel et de *constituant*, par oppostion à un code gravé sur la pierre et descendu mystérieusement de quelque Sinaï...

*

Nous ne nous attendons pas, dit André Lalande — dont j'espère n'avoir pas trop déformé la pensée en la résumant si brièvement (alors que son texte abonde en nuances), — nous ne nous attendons pas à ce que l'idée d'*involution* réunisse beaucoup d'adeptes. Il est à craindre qu'elle ne se perde au milieu d'appels, plus sonores ou plus attrayants, à la différenciation ou à la domination. Du moins peut-on espérer qu'on ne renouvellera pas contre elle des objections qui ne s'adressent qu'à sa caricature. Nous nous

(4) Achille Ouy, *Victoires sur la Bête*. Edit. du Mercure de France; et *l'Avenir de la Sociologie* (Libr. génér. de Droit et de Jurisprurence, 20, rue Soufflot).

en tenons au seul problème réel : les changements auxquels nous devons attribuer une valeur vont-ils dans le sens de l'évolution différenciatrice, ou dans le sens de l'involution? On ne parlera plus, souhaitons-le, à ce propos, d'une thèse qui consisterait à vouloir écraser les individus sous le rouleau compresseur d'une uniformité imposée, alors que toute sa morale est orientée dans le sens du personnalisme. Faut-il répéter qu'elle met dans l'individu lui-même la puissance assimilatrice de la Raison, qui l'élève à la qualité de personne morale? Et que, pour elle, la vérité est ce sur quoi des esprits divers, mais suffisamment développés, informés et de bonne foi, viennent concorder *librement*, sans tromperie, sans séduction, sans contrainte?...

Et l'auteur de conclure avec un charmant dédain du dogmatisme : Si l'on écarte ces malentendus fondamentaux, encore est-il que la valeur de l'involution, telle qu'elle est authentiquement, peut n'être pas admise par tout le monde. Dans ce cas, ce que nous demandons instamment, c'est que l'on ne rejette pas en bloc, à cause de cette divergence, les autres vérités que nous avons essayé de mettre en lumière : distinction de la Raison constituée et de la Raison constituante; nature essentiellement normative de celle-ci; dualité dans l'homme et dualité dans la société (réaction contre l'instinct vital : par la raison et la personnalité dans l'individu; par la communion des semblables en matière sociale) ; enfin le principe, opposé à tant de spéculations verbales tenues pour haute philosophie, que toute demande de preuve suppose la possession intermentale d'assertions vraies, et n'a de sens que par la multiplicité et l'unité des esprits, la première reconnue comme un état de fait, la seconde comme une règle de droit.

Achille Ouy.

Traité du caractère, par *Emmanuel Mounier*. Nouvelle édition revue. Un vol. de 796 p., grand in-8, de la collection « Esprit » (Editions du Seuil. Paris, 1947. 575 fr.). — L'auteur a raison de souligner, dans son court avant-propos, qu'il s'agit d'un *Traité du caractère*, et non point d'un Traité de caractérologie. A vrai dire, il s'agit surtout d'une *Somme* psychologique de l'homme concret. De la caractérologie, E. Mounier montre surtout les difficultés et les risques. Personne n'a dénoncé avec plus de finesse et de vigueur le fatalisme décourageant d'une classification rigide, statique, qui permettrait d'assigner à tel ou tel individu sa destinée. Les « types » humains sont des réalités d'ordre statistique, et nous ne sommes typiques que dans la mesure où nous ne sommes pas vraiment personnels. « En regard de l'infinie diversité concrète des caractères individuels, les types sont, sur quelques grandes provinces caractérologiques, comme ces vignettes de nos cartes économiques ou touristiques qui fixent le visage principal de la province par un monument significatif ou par un groupe de légumes. » Sans doute, les typologies ne sont pas inutiles; mais, tout en utilisant ces prises solides (dont ce livre nous fournit les éléments mûrement élaborés), on ne doit jamais oublier que les schémas typiques ne sont qu'un acheminement vers la connaissance de l'être individuel. « La vocation de caractérologue, tout en restant sur cette crête ambiguë qui sépare la science de l'intuition, regarde plutôt vers la vocation du romancier que vers celle du naturaliste, si tant est qu'il ne rencontre vraiment l'homme qu'au moment où il retrouve ou recrée l'homme personnel... »

Le *personnalisme*, dont E. Mounier est l'un des plus éminents représentants, trouve ici son compte. (Aucun de nos lecteurs ne le confondra avec l'individualisme.)

Parmi toutes les raisons que nous avons d'aimer ce gros livre dont nulle page n'est insignifiante et que liront avec fruit et intérêt tous ceux qui sont curieux de l'homme, il faut noter la leçon d'énergie qu'il formule : à côté, en effet, du caractère de base, du donné nucléaire de notre caractère, nous ne saurions méconnaître les influences possibles de l'ambiance et surtout la réaction de soi-même sur soi-même, ce que Gustave Belot appelait un « phénomène de *récurrence* »...

La seconde édition de cet ouvrage était déjà imprimée quand parut le *Traité de caractérologie* de René Le Senne. Emmanuel Mounier n'en eut connaissance qu'au moment où il corrigeait ses propres épreuves. Dans le numéro de la revue « Esprit » de février 1947 (pp. 359-360), il en donna un compte rendu fort élogieux. Je signale le fait, pour que l'on n'aille point imaginer une sorte d'*opposition* entre les deux travaux : ils ont chacun leur mérite, qui n'est pas mince.

Epître familière sur la liberté d'esprit et les livres, par *Armand Abel*. Une plaquette de 36 p., in-8. Petite collection de la Société humaine. (Les Edit. du Temple, 470, rue au Bois, Stockel-Bruxelles, 1948. 30 fr. belges). — L'homme libre est celui qui, lorsqu'il pense ou agit, éprouve la conviction justifiée d'obéir à sa raison, d'être d'accord avec les jugements et les décisions qui l'engagent. Certains livres peuvent l'y aider : depuis Erasme ou La Boëtie jusqu'à Duhamel. Armand Abel (professeur à l'Ecole des Bibliothécaires) cite et caractérise ici quatre-vingt-dix œuvres essentielles, celles de « maîtres à penser »...

Essai sur la vie de chacun, par *André Waltz*. Un vol. de 220 p., grand in-8 (Presses universitaires de France, 1948. 290 fr.). — C'est un livre posthume, inachevé, comme le « Discours de la condition humaine » de Pascal. Mort en 1935, à quarante-huit ans, l'auteur s'y est attaché durant de longues années. C'est une suite d'*essais*, de fragments : réflexions, remarques, tantôt spontanées, tantôt à propos d'une lecture. Des souvenirs aussi, des anecdotes symboliques. Il y a là une philosophie familière à laquelle nous ferions tort en cherchant à la résumer. Non seulement l'auteur ne systématise point, mais il a écrit contre l'esprit de système quelques pages étrangement pénétrantes (85-90). Le sujet, c'est, ici, la connaissance de l'homme; et, pour thème conducteur, la recherche obstinée — par chacun — de l'unité dans la multiplicité, de la cohésion dans le contradictoire...

Des pensées souvent profondes, pleines de probité intellectuelle, de sagesse, de poésie vraie... Les avoir publiées, c'est moins encore exaucer le vœu d'un disparu que donner un plaisir délicat à tous ceux qui sauront en recueillir le message discret.

Huit mille traités de paix, par *Gaston Bouthoul*. Un vol. de VI-250 p., in-8 couronne (René Julliard, Paris, 1948. 250 fr.). — Gaston Bouthoul est un sociologue. C'est en sociologue qu'il aborde la question tragique de la guerre. Chaque traité de paix, dit-il, implique que ses auteurs attribuent aux conflits armés une cause principale et entendent y remédier. L'illusion est tenace, dans le monde, de croire que les choses sont à la portée immédiate de notre compétence et de notre volonté, et que, pour y remédier, il suffit de légiférer. Les prescriptions du Droit international, ses interdictions répétées depuis tant de siècles se sont toujours révélées vaines. Autant défendre de tomber malade ou de devenir fou!...

Peu d'études scientifiques ont été consacrées au phénomène de la guerre. Aussi bien, toute attitude franchement *objective*, à cet égard, risque de paraître obscurément sacrilège. « On la fait, ou on la déplore, mais on ne l'étudie pas. » Déjà, dans des ouvrages antérieurs (notamment : *Cent millions de morts*, Ed. du Sagittaire, 1946), G. Bouthoul, sans se rattacher pour autant aux thèses malthusiennes, a montré le rapport étroit entre la pression démographique et l'impulsion belliqueuse. Il est difficile d'imaginer comment on pourrait restreindre la prolifération dans certains pays déjà surpeuplés. Il n'en reste pas moins vrai que toute étude sérieuse, appuyée sur des *faits* précis, mérite une audience attentive. Connaître la cause (ou l'une des causes) du mal, c'est un progrès, — même quand la découverte d'une thérapeutique demeure aléatoire...

La dénonciation et les dénonciateurs, par *L.-J. Colanteri* et *G. Gérente*. Un vol. de 200 p., grand

in-8, de la Bibl. de philosophie contemporaine (Presses universitaires de France, 1948, 240 fr.). — Cet ouvrage est le premier, à notre connaissance, qui étudie le phénomène psycho-social de la dénonciation. Il le fait avec une méthode si rigoureuse, une telle précision dans l'analyse qu'il ne laisse rien à ajouter. Dénonciation chez l'enfant, chez l'adulte, chez l'anormal et le normal, dénonciation dans les mœurs de tel ou tel État, etc... De la psychologie et de la sociologie, les auteurs passent, pour conclure, à une sorte de « philosophie de la dénonciation »...

De très nombreux exemples, pris dans la vie quotidienne des individus et des peuples, éclairent une étude scientifique dont la valeur ne saurait être discutée.

Jaurès, par *Félicien Challaye*. Nouvelle édition revue et augmentée. Un vol. de 384 p., in-12, de la collection « Les Philosophes » (Mellottée, Paris, 1948). — Jean Jaurès est étudié ici sous ses divers aspects... Une pensée qui s'est extériorisée en un petit nombre d'œuvres achevées, mais en une grande quantité d'articles, de discours, de conférences. Félicien Challaye montre que ces idées forment, en dépit peut-être des apparences, un *système*, au meilleur sens du terme : un ensemble de points de vue convergents sur l'univers, sur Dieu, sur l'homme, sur l'humanité, sur le passé et sur l'avenir de la société humaine...

Jaurès a plus d'une fois exprimé le désir de composer un livre plus systématique que ses écrits antérieurs. Chercher à synthétiser les idées dispersées çà et là, construire un peu de l'ouvrage que sa fin prématurée l'a empêché de nous laisser, c'est la tâche que s'est assignée F. Challaye. Il y apporte, outre sa compétence de philosophe, son admiration fervente et son fidèle attachement.

Une table analytique des matières et des références, un memento bibliographique contribuent à accentuer le caractère d'étude historique et critique de ce livre, qui n'est point seulement une apologie enthousiaste.

Parmi les pages les plus instructives sur l'auteur *de la réalité du monde sensible*, je signalerai celles qui ont trait au déisme de Jaurès (que beaucoup de gens prennent pour un athée).

J'ai beaucoup goûté, au passage, la confidence de Paul Janet, disant après la soutenance de thèse (qu'il avait présidée) : « Depuis trente ans que je professe la philosophie, c'est la première fois que je rencontre un homme assez naïf pour croire sérieusement que le monde sensible existe ! »

Freud, par *Félicien Challaye*. Un vol de 386 p., in-12 (Mellottée, Paris, 1948). — La vie et les œuvres de Freud sont étudiées ici d'une façon aussi précise qu'intéressante. Même ceux — dont je suis — qui font les plus extrêmes réserves sur les théories et les méthodes freudiennes seront reconnaissants à Félicien Challaye d'en avoir donné une analyse aussi minutieusement exacte (et enrichie de toutes les références souhaitables). Il était difficile d'exposer avec plus de méthode et de clarté un ensemble aussi complexe.

Après la période d'engouement excessif et quasi délirant que le freudisme a suscité dans le monde, on aurait tendance aujourd'hui à ne voir que les côtés faibles ou discutables de la doctrine. Ceux qui la voudront connaître en son entier, pour se faire librement une opinion, sauront où s'adresser.

Les études bergsoniennes, Floris Delattre (*Bergson et Proust*); Henri Gouhier (*Maine de Biran et Bergson*). Chroniques : notes et documents; Cours et conférences; Comptes rendus critiques. Vol. n° 1, 1948, 224 p., 14×19 (Albin Michel. 180 fr.). — L'objet de l'*Association des amis de Bergson* est d'honorer la mémoire d'Henri Bergson et d'entretenir la connaissance et le respect de son œuvre. Mais si elle entend s'opposer au « décri systématique » dont la pensée de Bergson est parfois l'objet, il n'entre nullement dans ses vues d'exalter cette pensée, de la louer sans restriction, de la considérer comme une doctrine inattaquable et définitive. Son objet est de la critiquer en toute loyauté, de montrer par cette discussion même combien elle demeure vivante et féconde...

L'Association organise chaque année une série de quatre conférences (suivies de discussion), au cours desquelles sera examiné un aspect important de la pensée bergsonienne. D'autre part, elle publiera, également chaque année, un volume comportant des études originales et diverses chroniques. Le premier volume paru (1948) offre une étude de F. Delattre qui oppose Proust à Bergson,.. comme le temps s'oppose à la durée. Proust demeure le poète des nostalgies fluides, le rêveur qui détourne de l'action, tandis que le philosophe

de l'*Energie spirituelle* vécut avec la seule conscience d'un devoir à accomplir, et le désir de nous guider vers les plus hautes valeurs morales.

Henri Gouhier, de son côté, montre la parenté, mais aussi les divergences entre Maine de Biran et Bergson. Une triple opposition sert de cadre à cette fine analyse : philosophie de la réflexion et philosophie de l'intuition; philosophie de l'esprit et philosophie de la nature; philosophie religieuse et philosophie de la religion...

Note sur la Philosophie des sciences, par *Jean Fourastié*. Brochure de 35 p., in-8 (Presses universitaires de France, 1948). — M. Jean Fourastié, ingénieur des Arts et Manufactures, a publié des ouvrages estimés sur la comptabilité, diverses questions économiques ou juridiques. Aujourd'hui, il esquisse, dans une brochure, ses vues personnelles sur la philosophie des sciences. Il sollicite modestement, à cet égard, toutes observations et critiques. Espérons qu'elles ne lui feront pas défaut.

Esthétique de l'œuvre d'art littéraire, par *F. J. Billeskov-Jansen*. Un vol. de 180 p., grand in-8 (Einar Munksgaard, éd., Copenhague, 1948. 12 cour. dan.). — Tout le monde connaît la formule bergsonienne selon laquelle l'invention, la création « va du schéma à l'image ». Sans s'y référer expressément, F. J. Billeskov-Jansen — qui fut lecteur de langue et littérature danoises en Sorbonne (1938-1941) — fonde son étude d'esthétique littéraire sur la notion de « motif ». Il examine deux phases dans la création : la phase intérieure où le motif naît dans l'esprit, et la phase extérieure où ce motif se matérialise, se réalise.

Un motif, c'est (*motivus*) ce qui meut, ce qui met en mouvement. C'est, dirions-nous, l'inspiration. Il y aurait, selon l'auteur de cette étude, vingt-quatre catégories de motifs, répartis en huit groupes : étonnement ou curiosité, élévation, désespoir, satire, comique, grivoiserie, contemplation, confession...

La critique d'une œuvre doit se soucier de la valeur du motif, et, naturellement, de la réalisation qui en est fournie : composition, style, etc... Car il arrive quotidiennement que, derrière le texte d'une œuvre, le lecteur distingue comme une autre œuvre, la véritable, celle que l'auteur aurait réalisée si sa technique avait été au niveau de sa vision intérieure.

L'ouvrage de F. J. Billeskov-Jansen abonde en vues ingénieuses et fines. Il analyse certaines œuvres en y appliquant ses principes (notamment la critique « comparative »). L'ensemble est intéressant et mériterait une analyse, voire une discussion dans la nouvelle *Revue d'Esthétique* dont nous faisons mention plus loin.

REVUES

Revue d'Esthétique, publiée sous la direction de Charles Lalo, Etienne Souriau, Raymond Bayer. Nous avons plaisir à signaler à nos lecteurs ce périodique dont le premier fascicule (janvier-mars 1948, aux Presses universitaires de France) comporte un remarquable sommaire où nous trouvons les noms de Georges Duhamel (*sur les conditions de la recherche dans les arts*), Le Corbusier (*Vues sur l'Art*), J. Segond (*Esthétique de la mobilité*), G. Poyer (*l'idée de pureté*), etc. Un compte rendu des séances de la Société française d'Esthétique (Claude Aveline : *le Romancier et ses personnages*; F. Tabard : *L'art de la tapisserie*). Analyse d'ouvrages, revue des revues...

QUESTIONS MILITAIRES

LA PROCHAINE GUERRE (1). — Un dicton, qui s'est révélé parfois trop tragiquement exact, prétend que les Français, et les militaires en particulier, préparent toujours, non la prochaine guerre, mais la précédente.

Saurons-nous changer de méthode?... « De cette prochaine guerre, disait jadis un professeur de l'Ecole de Guerre, ce que nous savons de plus sûr, c'est qu'elle débutera par une surprise. » Encore faudrait-il au moins essayer de deviner de quelle nature

(1) *La prochaine guerre*, par C. Rougeron (in-8, 349 p., Berger-Levrault, 1948. 300 fr.).

pourrait être la surprise et par quels moyens on pourrait y parer.

C'est à quoi s'est attaché M. Camille Rougeron, un des esprits les plus originaux de ce temps, révolutionnaire en ce qu'il ne s'incline *a priori* devant aucune des idées généralement admises, mais qui ne se contente pas de démolir, et qui avait naguère, en publiant *Les enseignements aériens de la Guerre d'Espagne*, montré que les révolutionnaires sont parfois aussi des précurseurs.

Successivement ingénieur du Génie Maritime et du Génie Aéronautique, M. Rougeron ne s'est cependant pas borné à l'étude des aspects maritime et aérien du problème, et même il ne leur a pas donné dans son livre la place principale.

Certes, il continue à préconiser dans ces domaines les solutions les plus novatrices, la suppression des navires de ligne au profit des porte-avions, la construction de vedettes cuirassées de 150 tonnes à 5 hommes d'équipage, les cargos sous-marins, l'abandon par l'aviation des missions de protection et de couverture, la transformation complète de l'infrastructure type 1939, etc.

Mais c'est la hardiesse avec laquelle il envisage l'ensemble du problème ainsi que la forme et les moyens de la guerre terrestre, qui nous paraît surtout mériter que son livre soit particulièrement signalé à l'attention des lecteurs du *Mercure*. Le sujet est d'ailleurs si vaste, qu'on ne pourra qu'en donner ici un aperçu sommaire.

En homme de science, préoccupé seulement de voir clair et de parler net, M. Rougeron n'hésite pas à désigner l'U. R. S. S. comme « le perturbateur » de la paix mondiale. En face d'elle, il voit se dresser une coalition dirigée par les U. S. A., et dont les vaincus d'hier, Allemagne et Japon, pourraient bien être les principaux auxiliaires. Quelle que soit sa direction d'attaque initiale, le « perturbateur » sera fatalement amené à occuper successivement l'ensemble des péninsules européennes et asiatiques. Le chef de la coalition adverse abandonnera d'abord à leurs seules forces les nations envahies, puis, resté maître de l'heure, il contre-attaquera sur les objectifs qu'il aura choisis. Chacun des deux adversaires essayera d'imposer à l'autre la guerre où il croit avoir le plus de chances de l'emporter, l'un la guerre d'effectifs, l'autre la guerre de matériel, sans qu'aucun puisse y réussir complètement. Toutefois l'auteur estime que, dans ce nouveau duel entre la « puissance de mer » et la « puissance de terre », l'infériorité traditionnelle de celle-ci sera encore accentuée par les possibilités de l'aviation moderne, par l'étendue du territoire occupé, favorable aux surprises des troupes aéroportées, et par l'existence autour du vieux continent d'une ceinture d'îles qu'il faudrait conquérir l'une après l'autre sous peine de les voir utilisées comme bases par l'aviation adverse.

Pour cette lutte, la science et l'industrie modernes ont créé des moyens nouveaux d'une puissance formidable. Avec l'*arme atomique*, dont il est sans doute superflu de parler, la principale de ces nouveautés est la *fusée*, arme des très grandes vitesses (plusieurs milliers de mètres par seconde), qui peut être utilisée par les armées de terre, de mer et de l'air, dans le combat à courte distance comme dans les bombardements à 2 ou 3.000 kilomètres; devenue extrêmement précise à la fois par l'adoption de nouveaux procédés de lancement, par l'auto-guidage et le radioguidage, elle doit bouleverser l'organisation et la tactique des armées. Plus catastrophique encore pourrait être l'*arme biologique* (et non pas seulement « l'arme bactériologique ») : son objectif ne se limite pas à l'homme, et elle a d'autres instruments que les microbes; elle peut aisément atteindre tout le règne animal et le règne végétal par la propagation ou seulement la libération des espèces nuisibles de ces deux règnes. Enfin depuis la production des pluies artificielles, une nouvelle forme de guerre peut être envisagée, dont les perspectives dépasseraient de beaucoup celles de la guerre biologique, la *guerre météorologique*, qui, en modifiant le régime des pluies et le climat de certaines régions pendant un temps plus ou moins long, déréglerait la production agricole. Il semble d'ailleurs, d'une façon générale, que les U. S. A. soient en meilleure posture que l'U. R. S. S. pour exploiter ces diverses nouveautés comme pour se défendre contre elles.

La physionomie générale de la guerre en sera complètement modifiée, comme l'organisation des armées, leur équipement défensif et offensif et leur tactique. En présence des armes nouvelles, n'est-il pas vain de demander la parade à une augmentation de puissance des armes anciennes?... Au lieu d'un char de plus en plus lourd, au blindage de plus en plus épais, vaincu d'avance dans la course contre la puissance du projectile, n'est-ce pas vers un char léger, aux dimensions très réduites, visant à l'invisibilité, qu'il faudrait s'orienter?... Ne peut-on concevoir désormais une infanterie se suffisant à elle-même, grâce à un armement léger tirant des projectiles-fusées et des projectiles à charge creuse?... La protection la plus efficace contre les armes nouvelles ne consisterait-elle pas dans le « trou d'homme » ou le « gourbi semi-enterré », complétés par une calotte sphérique en tôle mince, suffisante contre une bombe n'éclatant pas à très basse altitude et à proximité?... Ne faut-il pas désormais, après avoir séparé l'arme de l'observatoire, utiliser la télécommande? etc.

La révolution ne bornera pas ses effets au domaine militaire. C'est toute l'économie industrielle et agricole qui doit, dès le temps de paix, s'adapter à ces menaces éventuelles.

L'industrie dispose pour cela de trois moyens, s'éloigner, se disperser, se protéger. Si le premier dépend de conditions géogra-

phiques inéluctables, les deux autres, non seulement sont partout applicables, mais présentent même des avantages économiques et sociaux (la répartition du travail des grandes usines, par exemple, entre ateliers familiaux et petites entreprises, à condition de prévoir la spécialisation, la division du travail, le perfectionnement de l'outillage). Tous trois augmentent, il est vrai, l'importance des transports, qui devront, eux aussi, s'adapter aux nécessités nouvelles.

Plus délicate est la transformation qui s'imposerait à notre économie agricole. Quelques difficultés qu'on doive rencontrer, il faut cependant prévoir tout au moins l'amélioration des techniques de la nutrition et de l'agriculture scientifique et l'organisation du stockage individuel et collectif.

On n'en finirait pas de signaler les questions traitées par l'auteur : l'emploi des troupes aéroportées, le rôle et la conception modernes des places fortes, la guerilla (ce mode de défense des petites nations, sur lequel il faudra revenir ici quelque jour), etc., etc. Leur seule énumération excéderait les limites normales de cette chronique.

Il eût fallu aussi pouvoir montrer par des exemples et des citations l'ingéniosité, l'érudition à la fois historique et scientifique, la hardiesse (poussée parfois jusqu'au paradoxe), que l'auteur déploie tant dans ses anticipations que dans l'analyse des conditions géographiques ou économiques actuelles et dans l'examen des événements passés. Les considérations qui étayent ses conclusions ne présentent pas moins d'intérêt que ces conclusions elles-mêmes.

Certaines de ses affirmations et de ses thèses peuvent sans doute être discutées. Peut-être aussi lui reprochera-t-on de n'avoir pas accordé aux facteurs spirituels ou psychologiques une importance proportionnée à celle qu'il donne aux facteurs matériels. Mais nous connaissons peu de livres qui, tout en dirigeant les esprits vers d'indispensables solutions d'avenir, offrent à l'imagination et au sens critique un meilleur excitant.

Général Lestien.

Le grand cirque, par *P. Closterman* (in-8°, 306 p., avec de nombreuses photographies, Flammarion, 300 fr.). — Chef à 24 ans d'une escadre de chasse de la R. A. F., titulaire de 33 victoires et officiellement qualifié « premier chasseur de France », l'auteur a eu la rare coquetterie d'extraire de son journal de guerre, avec l'analyse de ses peurs devant le danger, le récit des victoires de ses camarades plus que celui de ses propres succès. Son livre au titre ironique et amer, montre, contrairement à une opinion souvent affirmée, quelle fut jusqu'au dernier jour la force de l'aviation et de la D. C. A. allemandes. On y voit aussi, vers la fin de la guerre, l'homme dominé par la machine et dépassé par la puissance et la complexité des instruments que les ingénieurs lui ont fournis et qu'il est souvent incapable de maîtriser. Toutes ces particularités donnent à ces souvenirs poignants un intérêt exceptionnel.

Le général Leclerc vu par ses compagnons de combat (in-8°, 367 p., dont 48 d'illustrations photographiques, Alsatia, 500 fr.). — Incontestablement le meilleur des

nombreux ouvrages récents consacrés à Leclerc, le plus précis, le plus complet et le plus sûrement documenté puisqu'il est l'œuvre anonyme de 3 de ses compagnons, et le seul qui nous fasse vraiment pénétrer dans son âme et dans sa pensée. Témoignage enthousiaste, certes, et dont il est possible que les historiens futurs discutent tel ou tel détail, mais dont la sincérité est évidente. Il met en pleine lumière les principes d'action du chef, vue nette du but, initiative, activité, vitesse, surprise, autant que les sentiments profonds de l'homme, abnégation absolue et dévouement total à la France.

La délégation française auprès de la commission allemande d'armistice. Tome Ier : 29 juin 1940-29 sept. 1940 (in-8°, XIII-498 p., A. Costes, 1947, 500 fr.). — Ce volume inaugure une série de publications strictement documentaires, d'un caractère rigoureusement scientifique, entreprises par la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération de la France. Les documents qui y sont réunis, comptes rendus établis par la Délégation, lettres échangées avec Vichy et avec la Commission allemande, proviennent des archives de la Délégation et de la Direction des Services de l'Armistice à Vichy. Ils auraient besoin d'être complétés et parfois éclairés par les souvenirs des membres de la Délégation; mais ils n'en fournissent pas moins les éléments essentiels d'appréciation sur les exigences allemandes en matière politique, militaire et économique, ainsi que sur l'attitude du Gouvernement Français en face de ces exigences. Dès ce premier volume, ils permettent de se rendre compte de la situation difficile, sinon même inextricable où nous plaçait l'Armistice.

Combats héroïques, par *Etienne Romat* (Hachette, 1948, in-16, 267 p., 200 fr.). — Nouveaux épisodes de « l'épopée des mers », mettant en jeu à la fois les récents progrès des armements et les éternelles forces morales : la fin du *Scharnhorst* et du *Tirpitz*, la lutte contre les sous-marins allemands dans le détroit de Gibraltar, la bataille aéro-navale de la mer de Corail, les attaques-suicides des avions japonais contre la flotte américaine aux derniers jours de la guerre.

Missions secrètes, par le lieut. de vaisseau *Jewell* (Hachette, 1948, in-16, 284 p., 200 fr.). — Parmi d'autres, plus périlleuses, accomplies en Méditerranée d'octobre 1942 à décembre 1943, deux missions particulièrement intéressantes ont fait entrer dans la petite histoire le commandant du sous-marin britannique *Seraph* : le transport à Cherchell du général américain Clark à la veille du débarquement en Afrique du Nord, celui du général Giraud à Gibraltar quinze jours plus tard. Toutes ces missions méritaient d'être contées. Le talent et l'humour du conteur sont dignes de la valeur du marin.

Le drame de Dunkerque (mai-juin 1940), par le *Général Armengaud* (Plon, 1948, in-8°, IV-377 p., avec 10 photographies et 34 cartes, 480 fr.). — Ce récit détaillé des combats livrés par les débris de notre groupe d'armées du Nord à Boulogne, à Calais et au sud de Dunkerque, pour retarder l'encerclement et permettre l'embarquement du gros de ces armées, est d'une telle précision qu'il n'est pas superflu, pour en garantir l'exactitude, d'indiquer que l'auteur a été chef du Service Historique de l'Armée et, comme tel, a disposé de la meilleure documentation. Une telle précision des détails était-elle bien utile?... Sans aucun doute, car il importait de faire connaître au public français, qui les a trop ignorés, les noms et les actions de tant de héros qui se sont sacrifiés pour sauver, avec leurs camarades, l'honneur de notre armée.

Le général de La Riboisière, par *Etienne Aubrée* (Fougères, Le Cénacle, in-8°, 86 p., avec illustrations). — Notice biographique, précise et abondamment documentée, digne du grand artilleur de Napoléon. Intéressante surtout par la publication de 72 lettres de l'empereur, en partie inédites, révélatrices des méthodes de travail et de commandement de Napoléon.

Réflexions sur ma vie militaire : Au G. Q. G. de Joffre, par le *Général Pichot-Duclos* (in-12, 399 p., Arthaud, 1948, 450 fr.). — L'œuvre, non pas d'un auteur, préoccupé de son public, mais d'un homme, qui écrit pour son plaisir, pour sa famille, pour la documentation des historiens futurs, d'un soldat, qui non seulement « sait mal farder la vérité », mais qui ne s'y essaye même jamais. C'est cela, cette franchise totale et absolue et cette indépendance d'esprit, qui donne une valeur exceptionnelle à ces souvenirs sur la vie militaire française, sur l'Ecole de Guerre et l'Etat-Major d'avant 1914, sur les débuts de

l'aviation militaire et surtout sur la Grande Guerre, vue du G. Q. G. par un des hommes de confiance de Joffre. Ajoutons que ce soldat est le plus charmant des causeurs, — même quand il s'attarde à bavarder et à discuter.

La guerre en Bretagne, II, par *A. Perraud-Charmantier* (Nantes, Aux Portes du Large, 1948, in-8°, 279 p., avec illustr.). — Ces « récits et portraits » (parmi lesquels il faut signaler particulièrement l'histoire de plusieurs réseaux, dont celui du commandant d'Estienne d'Orves) constituent une précieuse et émouvante contribution à l'histoire de la Résistance dans la région de Nantes. Par la variété des figures évoquées, ils suffiraient à montrer, s'il en était besoin, que la Résistance et le sacrifice ne furent l'apanage d'aucun groupement ni d'aucun milieu. — G. LESTIEN.

Les combats de Saumur, par *Elie Chamard* (Berger-Levrault, 1946). — Les combats livrés par les élèves de l'Ecole de cavalerie de Saumur en juin 1940, pour retarder l'avance allemande et défendre leur cité, sont déjà entrés dans la légende. Ils ont déjà fait l'objet de plusieurs récits d'une valeur discutable.

Il appartenait à M. Elie Chamard de retracer ces combats en historien et en critique militaire. Connaissant admirablement le pays, cet auteur — que qualifiaient d'excellents travaux sur Mondement et sur Verdun — s'est bien gardé d'emboucher la trompette de l'épopée. Il a replacé ces engagements d'une petite troupe mal armée, mal instruite, mais d'un courage indomptable, dans leur cadre exact. Et de cette relation sans prétention se dégage une leçon d'énergie et d'abnégation qui méritait de n'être point perdue. — JACQUES LEVRON.

L'abbé Joseph Tanguy, par *Léon Le Meur* (Angers, l'Imprimerie de l'Anjou, 1948). — Les circonstances ont fait naître l'héroïsme comme le prouve l'abbé Joseph Tanguy, recteur de Pont-Aven, un modeste recteur breton, dont la carrière sacerdotale s'était déroulée sans heurt depuis quarante ans.

Vient la guerre, la résistance. Et ce paisible recteur se révèle, comme tant de Bretons, un patriote intransigeant. La Gestapo finit par l'emprisonner, avec son vicaire et l'envoie mourir avec lui à Buchenwald. Rémi Roure a conté déjà son héroïsme et sa fin tragique. C'est toute sa biographie que le chanoine Le Meur, un de ses compatriotes morlaisiens, vient de retracer en une brève plaquette où, sans effet ni recherche littéraire, il fait intensément revivre cette belle figure d'humaniste chrétien. — J. L.

Livres reçus. — *Au Corps de Cavalerie avec le Service de Santé* (sept. 1939-juillet 1940), par Jean des Cilleuls (A. Michel). — *Lettres d'aventures*, par le Maréchal Lyautey (Julliard). — *Les Classiques de l'Art Militaire*, présentés par L. Nachin, I, *Sun Tse et les anciens Chinois Ou Tse et Se Ma Fa*, II, *Ardant du Picq* (Berger Levrault).

REVUES

Revue de défense nationale. *Mai. Les télécommunications dans une 3e guerre mondiale*, par le colonel Combaux. Indications techniques sur l'importance future, le développement et le perfectionnement de ces télécommunications. Elles confondent l'imagination. Ces progrès constituent un argument capital pour la centralisation de la direction des forces armées, et même des forces interalliées.

Juin. L'armée belge au Canal Albert, par F. Vandaele : la situation de l'armée belge à la veille de l'attaque allemande, vue par le chef de la Section Historique de cette armée. — *Le destin des troupes coloniales*. Plaidoyer en faveur de l'autonomie traditionnelle de ces troupes. — *Combien d'avions allemands contre combien d'avions français le* 10 *mai* 1940? par le col. Paquier, le Cdt Lyet et le lieut.-col. de Cossé-Brissac. Conclusions précises d'une étude due à trois des officiers les plus compétents sur l'histoire de la guerre. — *L'Afrique Noire et l'Empire britannique*, par le Cdt Boet. L'Angleterre a compris l'importance qu'aurait « l'Eurafrique » dans une future « guerre des continents »; elle adapte sa politique impériale aux nécessités de cette éventualité. — *La défense de la France*, par le général Breuillac. Projet très intéressant d'organisation de notre défense nationale, et particulièrement de nos forces terrestres.

Juillet. J. Chardonnet, *La rivalité entre les Etats-Unis et l'U. R. S. S. en Extrême-Orient*. Ne jamais oublier qu'outre l'Europe Centrale et le Proche-Orient, la Chine est un troisième théâtre de conflit, où les causes de rupture ne sont pas moins graves et où, depuis trois ans, la politique des deux grands pays se développe activement.

Informations militaires. — Quoique organe officiel du Ministère des Forces Armées, cette revue bimensuelle présente un réel intérêt pour le grand public. A côté des rubriques « vie de l'armée » et « Renseignements administratifs », elle publie en effet, sous la rubrique « Un tour d'horizon », des études géographiques et diplomatiques solidement documentées, et sous la rubrique « Documents militaires » des essais qui, portant sur les problèmes militaires les plus variés, visent au développement de la culture et témoignent, chez les dirigeants de la revue, du libéralisme le plus large — tel, dans les numéros des 10 et 25 mai, un aperçu original et hardi du général Chassin sur les *Caractères généraux des guerres*, où l'auteur n'hésite pas à laisser entrevoir « la fin de la 2e période blindée » et « la disparition de l'homme du champ de bataille ». A signaler également une consciencieuse bibliographie.

L'armée française. *Mars. Vers la guerre abyssale*, par J. Alavoine. Encore une anticipation dont la réalisation prochaine ne paraît pas impossible : la guerre sous-marine dans les grandes profondeurs. — *Les poches de l'Atlantique*, par Max Jordan. Indications sommaires qui font désirer un exposé impartial et documenté des opérations menées d'août 44 à mai 45 contre les poches tenues par les Allemands autour de Brest, Lorient, La Rochelle, Royan.

Mai. Comment sauta la charnière de Sedan, par le gén. Glück. Bien placé pour connaître les hommes et les faits, l'auteur ne craint pas de dire nettement son opinion sur les erreurs et les fautes.

Juin-juillet. Le Vercors, par R. Bechmann dit Lescot. Ce témoignage pose une fois de plus, sans toutefois l'éclairer, le problème des responsabilités dans ce drame.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

MARXISME (1). — **Par action ou par réaction, directement ou indirectement, le marxisme marque aujourd'hui la plupart de nos déterminations politiques, économiques, intellectuelles et même morales. C'est un fait que la pensée « bourgeoise » s'est obstinée longtemps, et d'une manière assez étonnante, à ignorer. A cet égard, on aurait peine à trouver une condamnation plus sévère de sa « mauvaise foi », de sa « frivolité », de son « autoaveuglement instinctif », de sa « scandaleuse négligence », de son « inconscience », — que sous la plume de M. Thierry Maul-**

(1) *La Jeunesse et le Marxisme*, enquête de Raymond Millet, « Le Monde », 17, 18 et 19 juin 1948.

Henri Lefebvre : *Pour connaître la Pensée de Karl Marx* (Coll. « Pour connaître la pensée... », Bordas); *Le Marxisme* (Coll. « Que sais-je? » Presses universitaires de France). — Thierry Maulnier : *La Pensée marxiste* (Coll. « Les grandes études politiques et sociales », Fayard). — Robert Aron, Arnaud Dandieu, Henri Holstein, Georges Izard, Thierry Maulnier, Raymond Millet, Jules Monnerot, Charles Plisnier, Louis Salleron, Gilbert Sigaux, Bernard Voyenne : *De Marx au marxisme*, 1848-1948 (Coll. « Signes des Temps », Editions de Flore). — *Esprit*, « Marxisme ouvert contre Marxisme scolastique », numéro spécial double (5-6), mai-juin 1948.

Edouard Dolléans : *Proudhon* (Coll. « Leurs Figures », Gallimard).

Rappelons encore quatre ouvrages précédemment signalés dans le *Mercure : Les Pages immortelles de Marx*, choisies et expliquées par Léon Trotski (no 1012 du 1er décembre 1947, p. 756); *Les questions fondamentales du Marxisme*, par G. Plékhanov (no 1017 du 1er mai 1948, p. 179); *Pour connaître la Pensée de Proudhon*, par Georges Guy-Grand (*ibid.*, p. 178); *P.-J. Proudhon*, par Sainte-Beuve (no 1006 du 1er juin 1947, p. 377).

Précisons enfin que nous donnons ici non toute la bibliographie récente, mais seulement les titres des ouvrages reçus au *Mercure de France*.

nier. Le centenaire du *Manifeste communiste* (2) a pu rassurer M. Thierry Maulnier : les maisons d'édition et la presse non-marxistes ont montré qu'elles ne sous-estimaient guère l'importance de cet anniversaire. Et il paraît significatif qu'un journal comme le *Monde* ait donné en juin une enquête sur l'attitude de la jeunesse en face du marxisme; le *Temps*, avant la guerre, eût-il ainsi reconnu « le fait marxiste »?

C'est à un marxiste éprouvé, à un philosophe qu'à tort ou à raison le public regarde comme le plus autorisé du Parti, M. Henri Lefebvre, que les Editions Bordas — non sans quelques précautions oratoires consignées dans une « préface des éditeurs » — et les Presses Universitaires de France sont allées demander de présenter, dans leurs collections « Pour connaître la pensée... » et « Que sais-je? », d'une part Karl Marx, d'autre part le marxisme. Le petit livre sur la doctrine articule le système et la méthode; l'autre volume, plus étoffé, le complète en même temps qu'il le développe, composant les idées de Marx avec sa biographie et avec les faits de l'histoire, montrant leur formation et leur développement. Si cet ensemble manque parfois d'équilibre ou de sérénité, il reste, parmi ce que nous apportent les publications récentes, le document de base.

La Pensée marxiste de M. Thierry Maulnier en diffère par la conception et par l'esprit. C'est une anthologie en même temps qu'un essai. Des extraits de Marx, d'Engels et de Lénine, généralement courts (beaucoup trop courts, dirions-nous volontiers), y sont classés par thèmes et entrecoupés d'un commentaire presque aussi étendu. Le recueil, qui, fait notable, était prêt dès 1939, est donc une critique en même temps qu'une présentation. M. Thierry Maulnier aide son lecteur à prendre un contact direct avec la doctrine, mais il se garde de le laisser en tête à tête avec elle.

Si son entreprise est peu appréciée par les orthodoxes, celle des Editions de Flore s'attire leurs sarcasmes. Dans cet ouvrage collectif, on trouve sous la signature de M. Bernard Voyenne quelques propositions qui, isolées de leur contexte tout au moins, ont de quoi surprendre : que, par exemple, depuis 1895 « le rocher marxiste se désagrège à une cadence de plus en plus accélérée

(2) M. Jean Fréville vient d'en procurer (aux Editions sociales) une nouvelle traduction. On peut présumer qu'elle fait foi; elle a pour base le texte, « minutieusement revu et corrigé », nous dit-il, qu'a publié en 1925 le Bureau d'éditions, lui-même établi d'après cette version de Laura Lafargue, fille de Karl Marx, dont Engels disait en 1890 qu'elle était alors la meilleure. L'introduction de M. Jean Fréville, cinq fois plus étendue que le *Manifeste*, retrace la vie de Marx jusqu'à la rédaction de ce document (plus exactement jusqu'à la dissolution de la Ligue des Communistes en 1852), expose deux thèmes-chefs de la doctrine — matérialisme historique, lutte des classes —, et résume l'histoire d'un siècle de marxisme. Cette présentation décevra sans doute les esprits critiques : loin de prétendre à l'objectivité, elle respire, dans son éloquence, le zèle, l'enthousiasme, l'ardeur au combat; du moins développe-t-elle amplement, et fidèlement, les articles parfois elliptiques du Manifeste.

et tombe finalement en poussière », ou que « personne aujourd'hui ne croit plus au marxisme ». L'idée centrale de l'équipe semble être de mettre le marxisme et Marx lui-même en contradiction. Avec quelque précipitation peut-être. Du moins certaines de ces onze études reflètent-elles une réflexion approfondie sur de très sérieux problèmes; on y cherchera moins une documentation objective que les réactions personnelles d'un groupe d'essayistes contemporains qui, dans leur empressement à dépasser le marxisme, risquent parfois de passer à côté de lui.

Tendance que M. Emmanuel Mounier juge en termes vifs : « une forme courante de la sottise », dit-il, comparable à « celle des marxistes lyriques ». Pour lui, on n'échappera au « marxisme scolastique » qu'en se mettant d'abord dans le fil du marxisme : aidons-le « par nos questions, par nos élucidations, par les bottes mêmes que nous lui portons, à se dépasser lui-même, c'est-à-dire à lutter contre ses propres cristallisations, à se débarrasser des contaminations d'époque, à découvrir ou à admettre (comme toute hypothèse scientifique) des perspectives qu'il n'avait pas d'abord envisagées, enfin à développer la force inventive de ses propres découvertes ». Ainsi s'est composé le numéro spécial d'*Esprit* où une quinzaine de collaborateurs, communistes ou non, français, anglais et italiens, confrontent des points de vue souvent très différents et d'un intérêt exceptionnel pour un lecteur déjà averti.

C'est un article sur *Marx et Proudhon*, de M. Jean Lacroix, qui clôt cet ensemble. On le rapprochera de celui de M. Robert Aron sur *Marx et le Socialisme français* (dans *De Marx au Marxisme*). De son côté M. Edouard Dolléans publie une chaleureuse biographie de Proudhon — biographie morale fondée principalement sur la *Correspondance* et les *Carnets* — qui vient épauler l'excellent ouvrage de M. Georges Guy-Grand, tandis qu'on annonce le tome I d'une *Vie de Proudhon* de Daniel Halévy. Est-ce, paradoxalement suscité par l'avènement du marxisme, un renouveau de notre socialisme national (ce « sous-produit de l'idéalisme bourgeois », écrit J.-P. Sartre), ou l'épilogue mélancolique d'un moment révolu de la pensée politique?

Sébastien Corréal.

Les Régimes politiques, par *Maurice Duverger;* 11,5×17,5, 128 p. (Coll. « Que sais-je? » n° 289, Presses universitaires de France). — Un guide à travers les régimes politiques réels d'aujourd'hui. L'auteur, bien que juriste, les considère dans leur fonctionnement pratique plutôt que dans leur forme juridique; ce qui est sage. Deux parties; la première étudie les divers éléments d'un régime actuel, en fonction de l'opposition réciproque de base gouvernants-gouvernés; dans la deuxième, on passe aux applications : revue des principaux régimes existants, du type anglais, du type américain et du type russe. Ce qui fait la valeur et l'intérêt de ce petit manuel, c'est le point de vue réaliste qu'y adopte un esprit scientifique. — S. C.

Mémoires de *Mussolini* (1942-1943), trad. C. Noël; in-16, 256 p., 250 fr. (Julliard). — Volume publié par Mussolini lui-même, entre sa chute et sa disparition. Les événements rapportés vont du débarquement d'Alger, en novembre 1942, à la romanesque évasion du Gran Sasso (septembre 1943) : l'année de l'écroulement, avec quelques retours en arrière. Document évidemment fort important, et témoignage d'une inconscience toujours étonnante. — S. C.

L'Espagne de Franco, par *François Mirandet* (un vol. in-16, 250 fr.; Hachette, 1948). — Malgré ce que pourrait faire croire le titre, l'auteur, journaliste français qui a vécu à Madrid les années de la guerre, n'analyse pas le régime intérieur de l'Espagne franquiste. Il décrit l'incidence des événements internationaux sur la politique espagnole, en particulier à travers la presse officielle, ce qui donne un récit plein de saveur. Le chapitre sur « la bataille du Wolfram », épisode peu connu, est fort intéressant. — M. M.

L'Espagne de Franco, par *E.-J. Hughes,* traduction et notes de J.-M. Dufrenne (Editions du Temps Présent, Collection « Nations et Civilisations du Temps Présent »). — Sous le même titre, voici un ouvrage fort différent, dû au chargé du service de Presse de l'ambassadeur des Etats-Unis à Madrid. Documentation approfondie, chiffres précis, exposé nuancé des diverses forces qui ont abouti à la formation de la « Phalange », démontage des ressorts de la propagande, des atouts et des habiletés du régime franquiste, tout recommande ce livre comme le meilleur que nous ayons sur le sujet. — M. M.

Derrière le rideau de soie, par *Bartley C. Crum,* traduit de l'anglais par Sasia Ehrlich (un vol. in-8 couronne, 324 p., 280 fr.; Calmann-Lévy). — Voici le problème palestinien vu « derrière le rideau de soie » de la vieille diplomatie.. L'auteur, avocat américain, membre de la commission chargée en 1945 d'étudier cette question brûlante, prend contact en Europe avec les survivants des camps nazis, se rend en Palestine où il ne cache pas son admiration pour les réalisations juives, rencontre même des Arabes éclairés qui seraient prêts à s'entendre avec les Juifs « s'ils étaient convaincus que l'Amérique et la Grande-Bretagne souhaitent cette union ». Sa conviction de ce que « l'hostilité est fabriquée » se renforce quand il visite les campagnes. La conclusion de Bartley Crum, préconisant un partage de la Palestine, fut rejetée, on le sait, par le gouvernement de Londres. M. M.

Les Etats Désunis, par *Vladimir Pozner;* in-16, 260 p., 220 fr. (Coll. « Tous les Cieux », La Bibliothèque française). — Une sorte de reportage syncopé, trépidant, qui pour l'essentiel date de 1936. Vladimir Pozner a fait aux Etats-Unis toutes sortes de métier, et il en rapporte une image, toute nourrie d'une réalité dense, qui n'a rien d'idyllique. — S. C.

Espionnage atomique (The Soviet Spies), par le Lt-Col. *Richard Hirsch,* trad. A.-M. Dauvé; in-16, 260 p. (Sfelt). — Le Colonel Hirsch, de l'Intelligence Division, U. S. War Department, raconte sous une forme vivante, qui n'est pas sans rappeler celle d'un roman policier, la grosse affaire d'espionnage soviétique qui éclata à Ottawa en septembre 1945. Elle portait sur les armements les plus secrets du groupe anglo-saxon, et fut révélée par un agent de l'ambassade soviétique, Gouzenko. — S. C.

Aspects de la Tchécoslovaquie, par *Maurice Descotes,* préface du général Béthouart (Editions du Temps Présent, « Nations et Civilisations du Temps Présent »). — Paru dans la même collection que celui de M. Hugues, ce livre ne fait pas pénétrer de façon aussi vivante chez le peuple étudié, mais les problèmes si complexes qui se posent à la république tchécoslovaque sont abordés avec conscience et objectivité; l'exposé s'arrête malheureusement à l'année 1947 (au refus par la Tchécoslovaquie de participer à la Conférence de Paris). A travers toutes les vicissitudes, une constante : l'amitié pour la France, « seul pays capable de créer entre elle et une autre nation des liens dont la solidité n'est pas celle des « accords économiques » ou des « pactes » politiques ». M. M.

Je me mets hors la loi, par *Michel Koriakoff* (un vol. de 221 p., Editions du Monde Nouveau). — Le sous-titre dit : « Pourquoi je ne rentre pas en Russie soviétique ». Le livre n'entreprend pourtant pas une critique systématique du régime. Koriakoff parle fort peu de ses antécédents, de la vie qu'il a menée jusqu'à la guerre. Ce qu'il

relate, c'est son expérience des années 41-45 comme capitaine de l'armée rouge, puis correspondant de guerre : au milieu des bouleversements et des visions d'horreurs, il trouve la foi; convaincu que la faveur nouvelle accordée à l'Eglise n'implique aucun changement véritable, il décide de rompre avec le régime. — M. M.

La vraie Russie des Soviets, par *David J. Dallin,* traduit de l'anglais par G. Nandin (un vol. in-8 soleil de 314 p., 250 fr.; Editions Plon). — Cet ouvrage fut écrit avant la fin du conflit mondial par un Russe établi aux Etats-Unis depuis 1940, qui avait dix-huit ans au moment de la Révolution de 1917 et se mêla à l'activité politique révolutionnaire jusqu'en 1922, époque où il quitta son pays. Exposé détaillé des rouages du système soviétique, du brassage des classes sociales, avec de nombreuses statistiques à l'appui. Par exemple, un chapitre très intéressant sur la nouvelle « intelligentsia », le terme étant devenu à peu près synonyme de « fonctionnaires », sa croissance rapide aux dépens de la classe ouvrière. Des révélations impressionnantes sur les camps de travail forcé. L'efficacité de cette immense machine est indéniable. Pourtant « L'A. B. C. du communisme », obligatoire dans les écoles, n'enseignait-il pas : « Dès que les exploiteurs cesseront de résister, la dictature du prolétariat s'améliorera sensiblement. L'Etat ouvrier disparaîtra graduellement » ?

La conclusion de l'auteur est que de grands changements intérieurs se préparent en Russie. — M. M.

Le Glacis soviétique, par *Nicolas Clarion;* in-16, 288 p., 270 fr. (Somogy). — Sous-titre : théorie et pratique de la démocratie nouvelle. La constitution des glacis : conquête, migrations et déportations, regroupement des éléments économiques. Rapports du communisme avec l'ancienne structure capitaliste des pays englobés dans le glacis. Les caractères particuliers de l'Etat dans ces pays. — S. C.

L'Affaire Petkov, par *P. Vergnet et J. Bernard-Derosne;* in-16, 352 p., 300 fr. (Self). — Les auteurs étaient des amis personnels de Nicolas Petkov. Ils évoquent sa famille toute dévouée à l'indépendance bulgare, sa vie, sa formation imprégnée de culture française, sa carrière politique, son attitude résistante pendant la guerre, son opposition aux Russes, son procès, son exécution. Comme on pense, le livre n'est pas précisément favorable à l'U. R. S. S. — S. C.

L'U. R. S. S. contre la guerre, par *Jean Cathala;* in-16, 256 p. (Coll. « Essais et Documents », Hier et Aujourd'hui). — L'auteur donne quelques-unes des « notes de lecture » qu'il a pu prendre comme attaché d'information près l'Ambassade de France à Moscou. Son livre est un recueil de textes, un triple dossier réunissant les plus significatives des déclarations officielles soviétiques, en 1946 et 1947, sur les moyens de la paix, c'est-à-dire sur la normalisation des rapports entre l'U. R. S. S. et les puissances capitalistes. Une introduction expose les raisons pour lesquelles il estime la volonté russe de paix systématiquement méconnue des Occidentaux. — S. C.

Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu, par *Maurice Joly;* in-16, 288 p., 200 fr. (Coll. « Liberté de l'Esprit », Calmann-Lévy). — Edité anonymement à Bruxelles en 1864, saisi et mis au pilon en France par la police de Napoléon III, ce recueil de 25 dialogues sur la liberté et la tyrannie aurait sans doute été rayé définitivement de l'existence s'il n'avait inspiré le mystérieux faussaire antisémite des *Protocoles des Sages de Sion.* Curieux destin d'un livre qui d'ailleurs ne méritait pas de disparaître de la bibliothèque politique. — S. C.

Introduction à la Politique (cours d'initiation sociale, civique et humaine), par *René Château,* préface d'Alain; in-8 (16×25), XVIII-742 p., 750 fr. (Publications Chateaubriand). — Le sous-titre donne la division de l'ouvrage. A propos de chaque problème — propriété, liberté économique, Etat, démocratie, progrès, religion... —, sont passées en revue les différentes doctrines, présentées chacune de l'intérieur, c'est-à-dire « comme si elle était vraie ». Ouvrage d'information, donc, très approfondi, et utile manuel de références. — S. C.

Le Droit dans la vie courante, par *A. Gruber;* 14×19, 620 p., 600 fr. (Eyrolles). — Condensé des principales notions de droit — civil, pénal, commercial... — utiles au citoyen. C'est un manuel qui dispensera rarement de recourir aux textes ou aux experts, mais qui du moins attire l'attention, dans tous

les cas particuliers, sur l'existence de ces lois que nul n'est censé ignorer. — S. C.

La France deviendra-t-elle une colonie américaine? par *Georges Soria*. Préface de F. Joliot-Curie (un vol. in-16 de 215 p., 220 fr., Editions du Pavillon). — « Le plan Marshall et la doctrine Truman... sont des formes de mobilisation en vue de la guerre, qui doivent permettre aux U. S. A. de conquérir à la fois les nouveaux marchés dont ils ont besoin pour écarter la menace d'une crise économique et pour consolider leur position stratégique dans le monde. » En ce qui concerne la France, l'auteur s'efforce à démontrer que le plan Marshall équivaut à paralyser son relèvement industriel. — M. M.

Livres reçus. — *Chronologie du mouvement syndical en France, 1791-1946*, par Guy Thorel (Editions du Temps Présent); « Les dates essentielles en même temps que l'évolution du mouvement syndical français ». — *Je sais que Hitler est vivant*, par Ladislas Szabo (Editions Sfelt; cela ressemble à un roman policier et commence par un échouage de sous-marins fantômes sur les côtes d'Argentine, l'été 1945; on peut concéder à l'auteur que la mort de Hitler n'est pas prouvée. — *J'ai choisi la liberté!* par V.-A. Kravchenko, édition condensée en 255 pages (Self). — *Réflexions sur la révolution de 1789*, par Charles Maurras (Self). — *L'ordre et le désordre*, par Charles Maurras (Self). — *Le procès de Xavier Vallat*, présenté par ses amis, avec une préface de Marie-Madeleine Martin (Editions du Conquistador). — *Le procès de Riom*, par James de Coquet (Arthème Fayard). — *Question de confiance : la Constitution au banc d'essai*, par Jacques Meyer (Albin Michel); la procédure de la question de confiance, telle qu'elle est maintenant fixée, est une première pierre de touche de la nouvelle constitution. — *L'Age d'Or*, par Rémi Decœur (Les Editions claires); méditation, acte de foi « dans le règne final de la Vérité au service de la Paix universelle »). — *L'année ferroviaire 1948* (Plon) : études et statistiques d'un intérêt réel, même pour les non-spécialistes.

DANS LA PRESSE

HEBDOMADAIRES

Morale surréaliste. — « Une Semaine dans le Monde » publie le 31 juillet d'importantes déclarations d'André Breton, recueillies par Claudine Chonez. Détachons-en quelques lignes, puisqu'on ne peut pas tout citer :

« Je ne ferai aucune difficulté à reconnaître que la morale que tend à promouvoir le surréalisme en soit encore au stade intuitif. Il est bien certain qu'aux célèbres « A chacun selon ses capacités », « ses œuvres » ou « ses besoins » (matériels), non seulement le surréalisme mais toute la poésie digne de ce nom tend à substituer un « A chacun selon ses désirs ». Est-ce beaucoup plus ambitieux, si l'on y réfléchit? Qui dit qu'il ne suffirait pas d'une bonne gestion générale pour que le désir entre dans l'ordre? Moyennant l'abolition des « verboten » en toutes langues, je ne doute pas que la pointe extrême et jusqu'à la plus asociale du désir ait tôt fait de se résorber. Remarquez bien que nous parlons *désir* et non *licence*. C'est la licence qui est fautive. Parce qu'elle se cache, parce qu'elle ruse mais n'oublions pas qu'elle est le produit de la contrainte). Sade, Freud, Fourier : vous avez nommé trois grands émancipateurs du désir.

« (...) Incontestablement il faut changer les conditions de vie par définition remédiables (encore faut-il pouvoir faire confiance aux méthodes mises en œuvre pour cela, s'assurer qu'elles ne portent pas en germe de nouvelles conditions de vie inacceptables). Il est d'ailleurs puéril de croire qu'une rectification même radicale des conditions de vie mettrait fin à tous les conflits : ils se reproduiraient sur d'autres plans, en raison de la puissance du désir chez l'homme et de son insatisfaction fondamentale.

« — Croyez-vous donc à la portée métaphysique du mal?

« — Exactement. Le bien et le mal sont condamnés à s'engendrer l'un l'autre indéfiniment. Le « dérisoire de la condition humaine est d'ordre « existentiel », il résulte de la disproportion flagrante entre l'envergure des aspirations de l'homme et les limites individuelles de sa vie. Ici encore sa grandeur ne fait qu'un avec sa misère. »

« Tabusse » au cinéma. — D'une interview d'André Chamson, par Michèle Nicolai, dans « France-Hebdo » (3-9 août) :

« — Gheret voulait réaliser « Le Crime des Justes », une histoire dure et belle. Je l'ai convaincu de se faire la main sur « Tabusse » dont le sujet est plus simple, plus accessible. Puis j'ai emmené mon metteur en scène dans les Cévennes où se passe l'action de la plupart de mes romans. Il est protestant et montagnard, comme moi, c'est dire que nous avons de grandes affinités. Il s'est vite « cévenolisé ». J'ai travaillé d'arrache-pied avec lui au découpage de « Tabusse ». Tout a été tourné dans un rayon de 10 kilomètres de ma maison, intérieurs et extérieurs. (...)

« Je crois que tout roman, quel qu'il soit, peut trouver sa transposition en images, « Adolphe » aussi bien que « La Princesse de Clèves ». Mais il ne faut pas se tromper. C'est l'auteur qui doit mener à bien ce travail. C'est dommage que Stendhal n'ait pu faire ça pour « La Chartreuse de Parme » ! (...)

« — Quel a été votre plus grand plaisir d'écrivain?

« — D'être traduit en de très nombreuses langues comme le russe, le portugais, le chinois. Et c'est pourquoi il me plaît tant d'aborder le cinéma, car le cinéma est une traduction en langue internationale. »

« Je vis avec cent francs par mois », déclarait Hugo, installé à Bruxelles après le coup d'Etat. Mais, dès le mois de février 1852, bien conseillé, il achetait 168 actions de la Banque nationale de Belgique. Dix ans plus tard, il en avait 231; vingt ans plus tard, 600. Au cours du 29 août 1881, les 670 qu'il possédait alors valaient plus de 2 millions de francs, soit 28 millions de francs belges ou 150 millions de francs français d'aujourd'hui, et lui donnaient un revenu de 80.000 francs, soit plus d'un million de francs belges ou 6 millions de francs français d'aujourd'hui... C'est M. Degueldre, attaché au bureau d'études économiques de la Banque nationale de Belgique, qui publie ces précisions dans la revue de la banque, d'où M. Louis Quievreux les a extraits à son tour pour « La Bataille » du 4 août.

La plus vivante des sciences ? L'archéologie, selon Marcel Brion, qui conclut ainsi une interview du Dr Contenau (« Nouvelles Littéraires », 5 août) :

« Et quand j'interroge le Dr Contenau sur ses travaux actuels, je découvre dans sa voix une certaine mélancolie à la pensée que les champs de fouille sont loin, mais il retrouve vite toute son ardeur et tout son enthousiasme pour me parler de ses recherches dans le domaine des religions orientales et de la magie qui lui est associée. De son intérêt, aussi, pour cette période qui s'étend en Orient de la conquête d'Alexandre à la victoire de l'Islam, problème qui a été magistralement traité par Christiansen, mais certainement pas épuisé. Que de choses à dire sur l'orientalisme de Palmyre, sur la survivance des traditions archaïques dans l'art sassanide, sur la parenté des sanctuaires de la Nabatène avec les hauts lieux sémitiques, sur le retour des Arabes aux traditions perses, après l'élimination de l'hellénisme, demeuré si superficiel dans ces contrées de l'empire d'Alexandre !... Elle est longue, la liste des travaux du Dr Contenau, depuis sa thèse sur la « déesse nue babylonienne », qui remonte à 1914, mais combien plus nombreux encore les projets de cet archéologue pour lequel l'archéologie demeure, avant tout, une science vivante. Peut-être la plus vivante des sciences... »

Ce qu'ils lisent. — « Aux Ecoutes » (6 août) a interrogé plusieurs écrivains sur leurs lectures de vacances. André Maurois lit Proust, sur qui il prépare un livre. Maurice Chevalier lit Kant, Spinoza, Schopenhauer. Georges Duhamel, René Laporte, la duchesse de La Rochefoucauld (alias Gilbert Mauge) lisent les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et Henry Bordeaux... relit Henry Bordeaux.

Répertoire. — A propos du centenaire de la mort d'Eugénie de Guérin célébré au Cayla : deux articles de Claire Charles-Géniaux et E. Decahors dans les « Nouvelles littéraires » du 29 juillet, et dans le « Figaro littéraire » du 24 juillet un reportage de Jean Duché et le discours de François Mauriac.

A l'île Maurice, chez Robert Edward Hart, par Armand Guibert (« Nouvelles littéraires », 29 juillet).

L'Iran au Musée Cernuschi, par René Grousset et par A. Godard (« Arts », 9 juillet). — *Vieux émaux limousins*, par Charles Kunstler (« Le Monde illustré », 14 août).

L'énergie atomique, par Bertrand Goldschmidt (*id.*, 10 juillet et nos suivants). — *Le Rhône navigable*

« côté du Rhône, par Merhanes (« Réforme », 14 août).

REVUES

Marseille. — Tous les deux mois, l'Hôtel de Ville de Marseille publie depuis le 1er janvier la troisième série de la revue *Marseille*, remarquablement présentée, rédigée et illustrée. On y trouve des articles aussi bien sur la ville elle-même (« La reconstruction du Vieux-Port », par A. Lecomte, mars-avril) que sur sa place dans l'histoire, les lettres, les arts (« André Suarès », par Camille Ferdy, janvier-février; « Daumier sculpteur », par Léon Mouche, mars-avril).

Ce qu'on appelle « le flair », pour un policier, ce n'est qu'un amalgame de qualités précises au premier rang desquelles se placent l'expérience, la méthode et l'observation. Tel est du moins l'avis de M. Alexandre Guibbal, contrôleur général en retraite de la Sûreté nationale, qui s'en explique dans le numéro de janvier-mars de la « Revue de Criminologie et de Police technique »; celle-ci, qui paraît à Genève, est destinée surtout aux policiers, magistrats et médecins; mais elle devrait intéresser passionnément les vrais amateurs de romans policiers.

La civilisation du Digeste est le titre particulièrement heureux d'un groupement d'articles sur le *Reader's Digest* et ses émules, que nous apporte le numéro de juillet d'« Esprit ». Une vue synthétique extrêmement brillante de Chris Marker, un article documentaire bien fouillé de John Bainbridge, enfin une étude d'André Bazin sur un point particulier, *L'adaptation ou le cinéma comme digeste.*

Protestants d'Espagne. — Etudiant, à propos d'incidents récents, *La situation du protestantisme en Espagne*, M. E. Chavaz donne, à ce propos, ces précisions (« La Vie intellectuelle », juillet) sur les quelque 25.000 protestants d'Espagne, dont la moitié sont des étrangers :

« Les ressources industrielles ayant été très négligées par les Espagnols, ce sont des Français, des Allemands, des Anglais, des Américains, des Suisses qui ont foré les principales mines, créé les centres industriels. La plupart étaient protestants. C'est grâce à eux que le protestantisme s'est introduit en Espagne dans le dernier tiers du XIXe siècle. Il se trouve localisé dans les grands centres commerciaux ou industriels et leurs environs. Il existe des familles de directeurs, d'ingénieurs fixées en Espagne depuis plusieurs générations, demeurées étrangères de nationalité et de mentalité, mais non dépourvues d'influence. Quant aux Espagnols devenus protestants — quelques-uns depuis trois ou quatre générations — ils appartiennent surtout aux classes très humbles. Ce sont des ouvriers, de petits employés ou des paysans. »

Hommage à Valéry. — Pour le troisième anniversaire de la mort de Valéry, la « Revue française de l'Elite » du 25 juillet consacre au poète toute une partie d'un numéro somptueux (numéro doublement spécial puisque la Suisse lui apporte par ailleurs une riche contribution). Des extraits inédits des *Cahiers* de Valéry sont précédés de quatre importantes études : *Paul Valéry et la poésie*, par Thierry Maulnier; *Paul Valéry et la balance*, par Robert Kemp; *Les cahiers de Valéry*, par Roger Lannes; *Paul Valéry et les arts d'imitation*, par Pierre du Colombier.

L'espadon. — Le numéro d'août de la « Revue de Paris » donne un article de Frank W. Lane sur les vitesses que peuvent atteindre les poissons et cétacés. Voici, sur l'espadon, quelques traits curieux :

« Au British Museum se trouve un bateau dans le flanc duquel est fixée une épée d'espadon. Elle avait pénétré dans le bois à une profondeur d'au moins 55 centimètres. Lorsque le navire britannique le *Leopard* était en réparation, en 1795, après son retour de la Guinée, on y trouva l'épée d'un de ces poissons. Elle avait transpercé le doublage de 2 cm. 5, puis une planche de 7 cm. 5 et, au delà, avait pénétré de 12 centimètres dans une poutre. De l'avis d'un des ouvriers, il aurait fallu neuf coups d'un marteau de 12 kilogrammes pour enfoncer un boulon de même forme et de même dimension, à la même profondeur dans la même coque. Cependant, ceci fut réalisé en une seule ruée du poisson.

« Un vaisseau en bois baptisé *La Fortune* fut frappé avec une force prodigieuse par un grand espadon. L'épée avait traversé le doublage en cuivre, un autre doublage de 2 cm. 5 d'épaisseur et une planche en bois de 7 cm. 5. Le poisson avait ensuite traversé 30 centimètres de chêne blanc, puis un plafond de plus de 6 centimètres

d'épaisseur en chêne dur. Arrivé là, un baril d'huile lui barrait le chemin. Mais il fonça dessus de toutes ses forces et l'épée se brisa, formant ainsi une bonde parfaite pour le trou qu'elle avait percé.

« On ne s'expliquerait pas que l'arme d'un espadon puisse traverser 50 centimètres de bois dur, plus un revêtement de cuivre, si ce poisson n'était animé par une force de propulsion extraordinaire. On a prétendu que la pénétration nette constatée impliquait, au moment du choc, une vitesse qui ne pouvait être inférieure à 96 kilomètres à l'heure. »

Médecine de France, dont nous recevons le premier numéro, confirme l'alliance traditionnelle entre la médecine et le goût dans les arts, les lettres et la bibliophilie (3, avenue de Friedland). Entre autres articles, signalons ici ceux de Bernard Champigneulle sur *Dunoyer de Segonzac* et de Marcel Arland sur *Racine ou l'art français*, encadrant un poème de Supervielle, *Naissance de Vénus*.

Répertoire. — *Chateaubriand ou un romantique mauvais teint*, par Julien Benda (Revue de Paris, août). — *Lukacs contre Sartre*, par Pierre Bonnel (Critique, août). — *La méthode complexe de Jean-Paul Sartre*, par Henry Duméry (La Vie intellectuelle, juillet). — *Jean Giraudoux*, par Maurice Mercier (Larousse mensuel, 15 août). — *La « gentille et vertueuse » Pernette du Guillet*, par Marcel Arland (La Revue, 15 août).

Rilke et les femmes, par Claire Goll, avec 12 lettres inédites (1918-1924) de Rilke à l'auteur (La Nef, août). — *Littérature noire américaine*, par Richard Wright (Les Temps modernes, août).

Les grands traités de 1648 : la paix de Westphalie, par le duc de La Force (La Revue, 15 juillet). — *Une journée de Louis XVIII*, par Jules Bertaut (*id.*, 1er août).

L'empire soviétique, par Pierre Frédérix (Revue de Paris, août). — *La question de l'Indonésie*, par Sadi de Gorter (Larousse mensuel, 15 août). — *Discussion sur le Plan Marshall ; une stratégie économique*, par Pierre Uri (Les Temps modernes, juillet).

La crise de la presse parisienne, par Roger Stéphane (*id.*). — *Les mouvements œcuméniques. Où en est l'unité de la Chrétienté non romaine?* par Robert Rouquette (Etudes, juillet). — *Révision et développement du catholicisme social?* par Alain Barrère (*id.*).

Les réalisations du plan d'équipement électrique de la France, par Pierre Massé (Larousse mensuel, 15 août).

La psychologie animale et les dresseurs, par Henry Thétard (La Revue, 1er août).

VARIETES

UNE LETTRE INEDITE D'ANATOLE FRANCE. — Elle fut adressée à Nina de Villard qui se trouvait sans doute à Bade, et doit dater de 1868 ou 1869.

Vous avoir oubliée, chère Madame! mais l'atelier et le café du Rhin sont pleins de votre absence et pour ma part je ne savais pas tant vous aimer. Je risquerais presque ici une déclaration si je ne songeais que Mme Gaillard a contribué peut-être autant que vous, par son départ, à faire mon ciel noir et mon cœur en deuil. Ce deuil, croyez que je le mène en homme qui sait le monde, sans affectation, avec un sourire à droite et à gauche. Je vis dans l'atelier de Henri : je trouve là l'essence divine de vos formes terrestres d'abord, puis Henri, puis tout le monde, puis Cabaner, puis un petit modèle que Mérat a découvert Dieu sait où, et qui a dans les hanches des lignes d'une pureté et d'une virginité ironiques. Je reçois en même temps que votre précieuse lettre une lettre de Sivry. Ce jeune compositeur qui (vous en souvient-il?) a verni

avec sa langue les joues roses d'une charmante femme, ce ménestrel de Mürger part pour « le nommé Fampoux ». C'est la seule chose claire de la lettre. J'y lis encore le nom de Mme Révillon, les mots de Musique des Tuileries, mais il est impossible de rien comprendre. En déchiffrant ou du moins en ne déchiffrant pas cet hiéroglyphe, je suis allé chez Lemerre porter vos vers. Le Baiser de pierre *qui est une pièce mystique, religieuse et voluptueuse;* Noël, *qui mêle logiquement la messe de minuit au réveillon, et quelques autres poésies encore que Charles* (2) *m'avait apportées. Vous voyez bien que vous aussi vous travaillez dans le divin. Maintenant je vais tâcher d'exploiter le reste des croquis féminins. Je suis fort à mon aise pour faire des vers sur vous. Je vais vous envoyer un sonnet et un petit poème. Je vous immortalise. Ce n'est pas plus malin que ça. Lanterne que j'ai immortalisée d'ailleurs n'a pas reçu ma visite encore. Mais elle a Charles, je suppose. C'est ce qui me tranquillise.*

Votre lettre, je vous l'avoue, manque de détails intimes et personnels : je ne vous demande pas des cris de l'âme, mais je voudrais vous restituer, avec Mme Gaillard, dans un paysage de Teniers. Comment faites-vous sur un fond de Ruisdaël? Ça doit être charmant. Fait-il du soleil?

Je vous souhaite des taches de rousseur grosses comme des louis. Ce serait ma vengeance et vous savez que, sur certain point, j'ai de la rancune. Ne croyez pas que ceci est une transition adroite et perfide. Je ne pensais qu'à vous en écrivant ce souhait. Et Rochefort? avez-vous vu Rochefort? Verrez-vous Rochefort votre confrère? car il est clair que vous faites des chroniques, bien que vous manquiez un peu de précipitation. Envoyez pour le prochain numéro de la chronique, nous paraîtrons peut-être ensemble : j'ai donné quelque chose. J'allais dire une sottise, mais je l'ai biffée.

Savez-vous, chère Madame, qu'il me prend une rage de travail : je finis un roman, je fais un acte en vers, je recopie cinq actes et j'ai le temps de faire quatre vers lyriques. Ces quatre vers sont excellents : jugez-en, les voici :

Oh! la vague beauté des femmes, d'où vient-elle
Pour nous mettre en passant tant d'idéal au front?
Et pourquoi rêvons-nous de lumière éternelle
Devant deux yeux qui s'éteindront?

Il y aura cent vers sur ce ton. Croyez bien que le dernier vers, le centième, sera suivi d'un point d'interrogation, car je ne saurais nullement répondre à une seule des questions que je poserai. Si vous avez une réponse à faire, faites-la. Ce sera un beau poème et qui vaudra mieux que le mien.

Dites à Mme Gaillard que je l'aime et tendez votre bras en agitant votre mouchoir, à mon intention, dans la direction de Paris.

Croyez à mes sentiments de profond et respectueux attachement de votre tout dévoué

Anatole France.

Il y a dans ces lignes un ton de gaminerie un peu forcée qu'on ne retrouve pas dans les autres lettres d'Anatole France. On ne sait trop ce qui l'attira dans ce milieu de poètes, de musiciens, d'artistes, si différents de lui-même, qui ne prenaient rien au sérieux, si ce n'est les choses frivoles. Peut-être la curiosité, peut-être une certaine sympathie pour leur genre de vie et de talent, ou encore le désir d'oublier un instant auprès de ces jeunes gens épris de modernisme les classiques grecs et français qui avaient précocement vieilli son esprit. Il ne tarda pas à se sentir mal à son aise dans la société de ces bohèmes un peu fols qui gâchaient des dons magnifiques, sans plus se soucier de la postérité que de leurs contemporains. Il s'en écarta, bien décidé, quant à lui, à ne pas rater sa vie comme eux et à goûter à tous les biens de ce monde qu'il faisait profession de dédaigner.

Georges Randal.

DES SOUVENIRS APOCRYPHES SUR GUSTAVE FLAUBERT. — Quelques mois avant sa mort, au début de septembre 1879, un jeune Rouennais, patronné par Raoul Duval, son ami, le conseiller municipal de Rouen, soumit à Flaubert une nouvelle historique, avec le secret espoir qu'il la recommanderait à son éditeur ou à quelque journal de Paris.

Ayant jugé le manuscrit « stupide » (1), Flaubert le retourna à l'auteur, en lui disant que le placement lui en paraissait impossible. Tout en soufflant sur ses illusions, il lui donnait des encouragements et des conseils.

Vous avez, écrivait-il au jeune Edouard Gachot (2), une *grande imagination*, beaucoup d'acquis déjà et une instruction historique précoce. Vous êtes jeune, travaillez longtemps dans la solitude et *sans espoir de récompense*, sans idée de publier. Faites comme moi! J'avais 37 ans quand j'ai imprimé *Madame Bovary*. Vous êtes perdu si vous pensez à tirer de vos œuvres un profit quelconque. Il ne faut songer qu'à l'Art en soi et à son perfectionnement individuel. Tout le reste s'ensuit.

Il y avait onze ans que Flaubert était décédé et ses compatriotes s'apprêtaient à honorer sa mémoire par l'inauguration du monument qu'ils avaient commandé au sculpteur Chapu, quand, dans le journal *Paris*, le 22 novembre 1890, Edouard Gachot publia d'étonnants « souvenirs » sur le maître de Croisset.

(1) Flaubert à sa nièce Caroline, lettre du 17 septembre 1879. Correspondance, éd. Conard, VIIIe série, p. 296.
(2) Flaubert à Edouard Gachot, lettre du 23 septembre 1879. Correspondance, éd. Conard, VIIIe série, p. 299-300.

Ayant eu, assurait-il, le très grand honneur de vivre, durant les derniers mois de son existence, dans l'intimité de Flaubert, il se flattait d'apporter sur sa façon d'être et de travailler des détails inédits, ignorés de tout le monde, de ses familiers et même de ses plus intimes amis et qu'il devait à l'extraordinaire confiance que ce « grand garçon maniéré » lui avait témoignée.

Faveur inespérée, et qu'il n'avait jamais accordée à personne, Flaubert l'avait admis dans son cabinet de travail, lui avait installé un lit, et il pensa et travailla devant lui. La porte close et les rideaux tirés, il allait au fond de la pièce, écartait une tapisserie, dévoilait un grand tableau noir. Pendant quelques instants, il allait et venait, cherchant le début d'un chapitre ou d'une scène, et l'ayant trouvé, en traçait le motif à la craie, se reculait de cinq ou six pas pour juger de l'effet de sa phrase, la corrigeait. S'était-il par hasard « aventuré sur un portrait déjà fait, sur un paysage déjà décrit » par lui, il passait rageusement l'éponge sur le tableau, effaçait tout ce qu'il venait d'écrire, et, furieux contre lui-même, sans se soucier de l'heure ni du temps, qu'il fît jour ou qu'il fît nuit, que le soleil brillât dehors ou que la pluie tombât à verse, il ouvrait brusquement sa porte, faisait plusieurs fois le tour du pavillon, et ne rentrait que calmé, les idées nettes, se replantait devant le tableau noir, y traçait une réplique, en biffait quelques mots, ou même l'effaçait tout entière, emporté contre les défaillances de sa mémoire, et s'injuriant à faire trembler la maison et croire aux voisins qu'il était subitement devenu fou. Son dialogue enfin trouvé, il se dirigeait vers le divan où s'entassait toute une garde-robe de fripier, sept ou huit vêtements, « représentant les âges et les sociétés », et des manteaux de femmes, en piquait celui qui convenait le mieux au personnage, homme ou femme qu'il mettait en scène, l'endossait, et, entré dans la peau du rôle, imitait sa voix, sa mimique, ses gestes, tantôt violent, tantôt tendre, ironique parfois ou canaille. C'était ce qu'il appelait « faire le coup du pardessus ». Il avait ainsi, avant de l'écrire, mimé tout *Salammbô,* portant tour à tour le voile de Tanit, le large manteau de Nar'Havas noué à ses tempes par un lacet de cuir, le vêtement aux clochettes d'or de Schahabarim, le manteau rouge du Suffète de la mer, les peaux de bêtes des Barbares, etc., etc. Le goût de cette mascarade lui en était resté, et du placard où il les conservait, il tirait une de ses défroques et se montrait à ses visiteurs scandalisés dans ces accoutrements.

Par un beau jour ensoleillé du mois d'août (3), ayant fait un « plantureux déjeuner », et avalé, après l'avoir humé, son verre de rhum, Flaubert s'habilla en Grec et, accompagné de son jeune ami, se rendit vers ce qu'il appelait son rocher de

(3) Au mois d'août 1879, Gachot était absolument inconnu de Flaubert.

Monte-Cristo. Là, sur cette terrasse, ombragée d'arbres séculaires, qui dominait son jardin et son pavillon, et d'où il découvrait la route qui descend vers Dieppedale, les clochers des environs, les rideaux de peupliers, et, tout là-bas, les coteaux boisés, il lui révéla comment il avait « vécu » la *Tentation de saint Antoine*. Ce n'était pas, comme l'avait écrit Villemessant (4), dans sa garçonnière du faubourg Saint-Honoré qu'il l'avait composée, mais à quelques lieues de là, à la Roche à Coullery, ainsi appelée du nom d'un pauvre diable qui s'y était pendu, à quelque cent mètres de l'ancien prieuré des Deux Amants qui avait servi d'abri à des ermites, au Moyen âge. Il s'y était rendu une nuit, portant une valise où il avait fourré une culotte et une veste en peau de bique, des sandales de moine, une natte, un knout et une amphore.

Ainsi chargé, lui dit-il, je fus m'installer de nuit à la Roche à Coullery, située à mi-côte d'une colline abrupte, peu fréquentée, avec un terrain dénudé au-dessus de ma tête, en bas la Seine — le Nil de mon livre —; j'ai vécu là deux semaines, m'infligeant du knout et des privations, restant des heures les bras en croix, écoutant les *voix*, descendant, la nuit venue, emplir mon amphore au fleuve, au gué du Valpitan. Le bruit se répandit aux alentours qu'un saint, d'autres disaient un revenant, habitait la Roche. J'étais venu de nuit, je suis parti de nuit, le bourdonnement du désert dans la tête, le cœur pénétré des passions ascétiques.

Quelques-uns de ceux qui se donnèrent pour ses disciples avaient prétendu que, dans les cinq derniers mois qui précédèrent sa mort, Flaubert s'occupa de corriger *Bouvard et Pécuchet* et de refaire sa pièce, *le Candidat*, qui n'avait pas encore été représentée. Ces messieurs s'étaient grossièrement trompés. Le Maître, qui avait foulé de ses « souliers énormes » le Mont Ararat, travaillait avec acharnement à une pièce inspirée par une légende arménienne. Il en essayait les tirades sur son tableau noir quand le mal qui devait l'emporter en quelques heures le terrassa. Ce jour-là, ce jour fatal, l'ami Gachot ne se trouvait pas, hélas! à ses côtés, mais à Elbeuf, où une dépêche laconique l'avisa de ce malheur. Il se hâta de courir à Croisset. A son coup de sonnette, la grande porte de la rue s'entre-bâilla. Il se nomma. La famille, qui ne le connaissait pas, refusa de le laisser entrer. Il insista, rappelant ce qu'il avait été pour le défunt. On finit par l'introduire dans la chambre où Flaubert reposait inerte.

Inoubliable spectacle! s'écriait Gachot.

Le maître, calme, les yeux bien clos, les bras en croix, du buis couvrant ses grosses mains velues, des couronnes de violettes sur le drap, d'autres fleurs aux pieds, gardait la sérénité d'un vivant entre les cierges allumés.

Les neveux se tenaient au pied de la couche, et dans la pièce voisine la vieille gouvernante sanglotait.

Le sculpteur Bonnet moulait la tête. Il a fait une tête sublime (5).

Emu jusqu'aux larmes, défaillant presque, Gachot se retira.

(4) On n'a pas retrouvé trace de cet écrit de Villemessant.

(5) Cette « tête sublime » s'est volatilisée et nul n'a jamais entendu parler du sculpteur Bonnet.

Deux jours après, il suivait le cortège qui emportait la dépouille de son « ami » vers la petite église de Canteleu.

Edouard Gachot terminait ses « souvenirs » mythiques sur Gustave Flaubert par ces quelques lignes :

> Que reste-t-il aujourd'hui du cher grand homme?
> Quelques volumes, une tombe modeste au cimetière Monumental et à Rouen une rue étroite sans pavés.
> La pioche des démolisseurs a jeté bas sa maison. Une usine s'élève à la place qu'elle occupait. La famille du réaliste n'a pas voulu d'une maison historique, qui ne rapportait rien.
> O siècle d'argent!

Le singulier hommage rendu par le sieur Gachot à la mémoire de l'auteur de *Madame Bovary* ne passa certainement pas inaperçu. Sil ne tomba pas sous leurs yeux, il dut être signalé à ceux qui avaient connu de près Flaubert. Mme de Commanville, Guy de Maupassant, Maxime du Camp, le Dr Pouchet, Lapierre, Raoul Duval, furent, sans doute, consternés par ces révélations qu'eût traitées d'« hénaurmes » le cher disparu, qui faisait, bien malgré lui, figure de grotesque. Serait-il devenu gâteux, sur la fin de ses jours, ou bien avait-il perdu la raison? Ses lettres de ce temps-là ne trahissaient pourtant aucune altération de ses facultés mentales. Le tableau noir, les mascarades carthaginoises, le « coup du pardessus », la composition de la *Tentation de saint Antoine* au fond d'une grotte, toutes les extravagances qui lui étaient imputées dans cet article stupide étaient sorties de l'imagination en délire de ce soi-disant familier de la dernière heure. Qui était cet Edouard Gachot, que nul ne connaissait, qu'on n'avait jamais aperçu à Croisset, dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là? Un fou? ou plutôt un fumiste qui avait jugé « farce » d'attirer par cette indigne mystification l'attention sur sa chétive personne? Les grossières erreurs qu'il avait commises décelant au reste l'imposture : Flaubert, par exemple, n'avait pas été en Arménie et quant à son *Candidat*, il l'avait représenté six ans avant sa mort.

Le plumitif qui s'attendait à des protestations fut tout déconfit de ne rencontrer que du silence. Sa sacrilège facétie ne lui profita guère. Pour son malheur, son article, vite oublié, échappa aux recherches des « flaubertistes » qui, pilant et compilant les documents sans les contrôler, et qui prennent leurs propres phantasmes pour des fantômes... de Trouville, n'eussent pas manqué, dans leur ordinaire aveuglement, d'ajouter foi à ses fables et de s'en servir pour corser la vie de Flaubert et commencer son œuvre.

Edouard Gachot tenta, par la suite, mais en vain, de s'illustrer autrement. Il s'attacha à exalter les trois campagnes d'Italie, à élever un « nouveau monument à la gloire des soldats qui, pendant vingt ans, promenèrent le drapeau de la France au delà de ses frontières ». Il s'y promena lui-même, sur leurs traces. Après avoir compulsé des centaines de volumes et de brochures, consulté à

Londres, à Lausanne, à Genève, à Sion, à Ivrée, Milan, Pavie, Tortose, Alexandrie, etc., des milliers de pièces d'archives, il se mit à parcourir, à « longues journées », les routes qu'avaient suivies les armées d'Italie et de Naples, visitant les champs de bataille, explorant des chemins difficiles, des sentiers mal tracés, tant était grand son souci de « débarrasser » l'histoire de cette armée « des erreurs, des diminutions de faits » dont les mémorialistes s'étaient rendus coupables. « Chacun, pensait-il, a dit son conte de bivouac en affirmant que telle chose rapportée fut vue. » Il se méfiait d'eux, ayant lui-même, naguère, dit son conte à propos de Flaubert, qu'il ne se flattait plus d'avoir connu. Devenu, avec l'âge, napoléonien, Gachot ne semble pas avoir été pris au sérieux. Malgré le massif appareil de leurs notes, ses ouvrages ne font pas autorité. Dans le domaine où les Henry Houssaye, les Frédéric Masson, les Arthur Chuquet ont conquis leur bâton de maréchal, il n'aura été qu'un traînard. L'Institut le dédaigna et le Larousse du XXe siècle l'ignore. De son œuvre laborieuse, seul mérite de subsister l'article qu'il publia dans le journal *Paris*, cette mauvaise plaisanterie qu'il fit aux mânes irrités de Flaubert et qui se retourne aujourd'hui contre lui.

Lorenzo Vendramin.

L'EXPLOITATION RATIONNELLE DES THEATRES SUBVENTIONNES. — En ce qui concerne la peinture et les autres arts plastiques, la présentation des œuvres au public est faite par deux sortes d'institutions, nettement distinctes, et qui poursuivent des buts bien différents :

1° Chaque année, les productions nouvelles possédant un minimum de qualités sont exposées pendant quelques semaines dans ce qu'on appelle des *salons* (salon de Paris, salon d'automne, etc...), qui ne sont pas des organismes de l'Etat;

2° Les œuvres datant d'un nombre d'années suffisant pour qu'on ait pu, tout à loisir, se rendre compte de leurs qualités éminentes, sont admises à être exposées en permanence dans un *musée national.*

Pour les pièces de théâtre (musicales ou non), il n'existe rien de semblable à cette sage organisation : chacun des théâtres subventionnés, qui, pour les pièces de sa spécialité, devrait être uniquement un musée, joue en même temps le rôle de salon annuel, c'est-à-dire qu'on y donne des œuvres nouvelles en première représentation. Or, comme les auteurs et compositeurs vivants ont beaucoup plus d'entregent que les morts, il est inévitable que le musée ait beaucoup à souffrir du salon : accaparés par la préparation des pièces nouvelles, les théâtres nationaux ne peuvent consacrer à l'étude et à la représentation des œuvres anciennes qu'une fraction insuffisante de leur activité, fraction

qui est fort loin de correspondre à l'immensité du répertoire ancien, même limité aux chefs-d'œuvre indiscutables. C'est absolument comme si le musée du Louvre, dans les *mêmes* locaux où sont exposés les chefs-d'œuvre du passé, organisait les divers salons annuels de peinture et sculpture : il est évident qu'une grande partie des œuvres qui font actuellement sa gloire devraient être remisées dans un entrepôt et ne seraient plus exposées que pendant quelques semaines par an. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de supposer qu'ils n'accueilleraient pas avec indignation un tel projet; eh bien! le rôle de salons annuels que l'on fait jouer à nos théâtres subventionnés au détriment de leur noble mission de musées nationaux devrait soulever la même indignation.

Je ne puis concevoir par suite de quelle aberration collective il ne s'est jamais trouvé un ministre qui se soit aperçu que cette situation constituait un véritable scandale, et qui ait eu l'idée que les innombrables pièces de théâtre des siècles passés ne sont pas plus faites pour dormir dans l'oubli que les peintures et sculptures des mêmes époques, et que, puisque celles-ci sont largement exposées en permanence, sans distinction d'époques, ni d'écoles, il devrait évidemment en être de même des pièces de théâtre. Pourquoi le public français n'a-t-il pas la possibilité d'entendre et de juger par soi-même les productions de l'art dramatique et de l'art lyrique de tous les pays et de toutes les époques, comme il a constamment la possibilité de voir et de juger par soi-même les productions des arts plastiques de tous les pays et de toutes les époques? Pourquoi, par exemple (pour ne parler que d'œuvres françaises), nos théâtres officiels ne représentent-ils jamais aucune comédie de Scarron ni de Sedaine ni de Scribe, aucune tragédie de Rotrou ni de Thomas Corneille ni de Pradon, aucun opéra-comique de Boïeldieu ni de Herold ni d'Auber, aucun opéra de Lully ni de Campra ni d'Ambroise Thomas?

C'est à cette immense collection d'œuvres dramatiques et d'œuvres lyriques (de premier et de second ordre) des trois derniers siècles, que *toute* l'activité de nos théâtres nationaux subventionnés devrait être consacrée : pour réaliser cette grande œuvre, il suffirait de leur interdire de monter désormais d'autres pièces récentes que celles qui auraient au préalable fait leurs preuves sur d'autres scènes et y auraient été reconnues pour des œuvres dignes d'entrer dans un musée. Or c'est précisément ce qui, avant la guerre, se faisait en Allemagne, pays où le théâtre et la musique ont toujours fait l'objet de la sollicitude la plus avisée de la part du gouvernement : les pièces nouvelles faisaient d'abord leurs preuves sur des scènes de province avant d'être jouées par un théâtre national de Berlin. N'est-il pas navrant qu'une idée aussi simple et aussi rationnelle ait été

réalisée en Allemagne avant de l'être en France? Et n'est-il pas urgent de donner aux musées du Louvre et du Luxembourg les indispensables pendants dramatiques que réclame le bon sens?

Peut-être voudra-t-on m'objecter que beaucoup de ces œuvres dont la reprise et le maintien au répertoire permanent s'imposent impérieusement sont actuellement trop complètement inconnues du grand public pour que celui-ci vienne assez nombreux pour emplir les caisses. Il est certain que, même si, comme il est souhaitable, on s'abstient soigneusement de reprendre des pièces assommantes n'intéressant que les professeurs et que l'on s'en tienne aux innombrables œuvres qui sont éminemment scéniques, éminemment vivantes, il est certain, dis-je, que les recettes, dans les premiers temps, pourront être assez maigres. Mais cet argument est inexistant, car le rôle éducatif et artistique que joueraient ainsi les théâtres officiels, devenus musées sonores, ferait désormais de leur activité un véritable *service d'intérêt public*, auquel on ne devrait pas plus demander de subvenir à ses dépenses qu'on ne l'exige du service des chèques postaux, par exemple. On a sans doute oublié que jusqu'aux environs de 1907 l'entrée dans tous les musées de l'Etat était *entièrement gratuite*; ce ne serait donc pas émettre une idée extravagante que de prétendre que l'entrée dans les théâtres-musées de l'Etat devrait être gratuite; et les avantages spirituels qui en résulteraient pour la culture générale du public seraient incalculables. Malheureusement, dans l'état lamentable où se trouvent nos finances, il n'est pas actuellement possible de prendre une telle mesure, surtout dans les théâtres lyriques, qui ont à payer une centaine d'instrumentistes d'orchestre. Mais, si nous devons attendre des finances meilleures pour réaliser cette grande réforme, qui ne serait, comme on vient de le voir, que le retour à une vieille tradition bourgeoise, il est dès maintenant possible et urgent de demander et d'obtenir que nos théâtres subventionnés soient pourvus des crédits nécessaires pour pouvoir, en toute tranquillité pécuniaire, monter des œuvres anciennes de bonne qualité sans se soucier de ce que seront les recettes et remplir ainsi, chacun dans sa spécialité (1), ce rôle de musée qui doit être le leur et grâce auquel le prestige intellectuel de la France sera considérablement accru.

Que l'on ne craigne pas que les pièces nouvelles ne trouvent pas de scènes qui les veuillent accueillir : pour les pièces sans musique, de nombreux théâtres parisiens jouent déjà, et très brillamment, le rôle de salons annuels; pour les pièces musicales,

(1) En ce qui concerne les théâtres lyriques, l'Opéra-Comique devrait, conformément à la très vieille tradition qui fut sottement interrompue par Albert Carré, être réservé aux pièces musicales dont le dialogue est parlé, toutes les pièces entièrement en musique devant être jouées à l'Opéra.

on pourrait, à Paris, spécialiser dans ce rôle le théâtre de la Gaîté, cependant qu'en province les quatre ou cinq grands théâtres musicaux pourraient, moyennant une légère subvention, être contraints de monter tous les ans chacun une pièce nouvelle.

Mais, pour que chacun de nos théâtres-musées nationaux remplît son rôle avec éclat, il faudrait en choisir avec discernement le directeur et ses collaborateurs immédiats. De même qu'on ne fait pas diriger le musée du Louvre par des rapins outranciers du salon d'automne, mais par des *érudits* ayant une connaissance approfondie des œuvres plastiques de toutes les époques *et pour toutes un égal respect*, de même on ne doit évidemment pas, comme on l'a fait naguère, confier les destinées du musée national de l'Opéra-Comique à un groupe de compositeurs cubistes ignorant tout de l'opéra-comique français et n'ayant que du mépris pour ce genre exquis qui a produit tant de chefs-d'œuvre, ni faire mettre en scène le répertoire de la Comédie-Française par des imprésarios vandales faisant gloire de fouler aux pieds les vieilles traditions d'interprétation, qui constituent justement le précieux trésor de la maison. Les uns et les autres seraient peut-être à leur place (et encore!) dans le jury d'admission à un salon annuel, c'est-à-dire à un théâtre ne jouant que des œuvres nouvelles, mais ils sont tout à fait déplacés à la tête d'un musée.

Maurice Cauchie.

GAZETTE

Georges Duhamel, grand-officier de la Légion d'honneur. — *Le* Mercure *a appris avec une joie particulièrement affectueuse l'élévation de Georges Duhamel à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Voici, d'après l'*Officiel *du 30-31 août, sa citation :*

Grand écrivain français, de notoriété mondiale par son œuvre, l'une des plus importantes de ce temps, et par son action inlassable et généreuse en faveur de nos lettres et des plus hautes valeurs de civilisation, a servi magnifiquement le rayonnement de la France.

La bourse « Beowulf » à Jean Desternes. — *Le* Mercure *a annoncé le 1er juillet la création d'une bourse de voyage fondée par l'auteur de* Beowulf, *Mme Bryher, à l'intention d'un jeune écrivain français désireux de connaître l'Angleterre.*

Cette bourse a été attribuée pour la première fois à M. Jean Desternes. Le lauréat, né en 1920, *auteur d'un roman,* Clairière de la Vie, *paru en* 1946 *aux éditions Gallimard, s'est fait un nom dans le journalisme littéraire et cinématographique.*

Wiechert et la France. — *Nous recevons la lettre suivante :*

« Le *Mercure* a bien fait sans doute de publier en juillet la nouvelle d'Ernst Wiechert, *La Fuite dans l'Eternel.* Elle est belle, et d'un genre de beauté fort élevé, comme sont beaux ses deux livres déjà traduits, *La Vie d'un Berger* et *La Vie simple.* Et nous devons nous garder du chauvinisme en matière d'art. Pourtant, puisque le *Mercure* s'efforce, par cette publication comme par des articles antérieurs, de faire connaître Wiechert en France, sans doute serait-il honnête d'éclairer aussi le public sur les sentiments que manifeste pour notre pays ce grand écrivain qui reste *aussi* un *Allemand.*

« Voici donc un passage d'une étude que Wiechert a publié non pas autrefois, non pas sous Hitler, non pas dans son propre pays (où le plus indépendant peut se croire tenu de hurler parfois avec les loups), mais en janvier 1947 et dans une revue italienne — précisément intitulée *Mercurio* (p. 10) :

...Le peuple allemand... dans sa grande majorité n'avait jamais cessé de croire aux divines images de justice, de vérité, d'amour; ce peuple avait vécu pendant douze ans sous la hache du bourreau, subissant

la violence, la tyrannie, la corruption et des horreurs telles qu'on n'en avait pas connues depuis des siècles; il avait prié pour la victoire des Alliés, victoire qui rassemblait les espoirs de tous les malheureux et de tous les opprimés. Il n'attendait pas la justice des Anglais, des Français, des Polonais, des Russes, ou du moins une justice pure et simple, pensant sans doute que chacun de ces peuples avait trop souffert de la cruauté de la guerre... Le peuple allemand savait, en effet, depuis 1919, qu'il y a dans l'âme des soldats français et en particulier des officiers un fond d'avidité, de cruauté, même de sadisme...

« C'est donc chez les Français que se trouvent le sadisme, la cruauté, l'avidité, tandis que le bon peuple allemand, « dans sa grande majorité » — cette grande majorité qui, comme on sait, a vaillamment répondu *non* aux plébiscites d'Hitler — reste le dernier refuge de la vérité, de la justice, de l'amour... Ne retrouvez-vous pas dans ces lignes quelque chose de la logique de *Mejn Kampf?*

« Veuillez agréer, etc. »

En relisant Tacite. — *Depuis plus d'un demi-siècle, on a remarqué que le nom et l'autorité de Tacite sont, parmi tous les écrivains de l'antiquité, le plus volontiers invoqués dans les assemblées parlementaires. Dès la fin du XIV*e *siècle, c'était chez lui qu'on allait chercher des leçons de politique, principalement en Italie. En France, que de fois, sous le premier et le second Empires, n'a-t-on pas rappelé, entre « résistants », l'article célèbre qui valut à Chateaubriand une honorable et bruyante disgrâce : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire... » Dans les classes de* 1940 *à* 1945, *les écoliers apprenaient-ils encore par cœur cette page éloquente, et la proposait-on aux meilleurs d'entre eux comme texte de thème latin ou grec, ainsi qu'il arrivait couramment sous la troisième république?*

En tout cas, il n'est pas sans intérêt de relire de temps en temps les Annales *et les* Histoires, *pour y chercher des leçons ou des exemples, qui ne sont pas toujours ceux qu'on attendrait. On n'est pas trop surpris de trouver Tacite dans le courant des idées et des événements qui ont été ou qui sont encore les nôtres. On l'est davantage de constater qu'il n'y nage pas toujours dans le sens que l'on souhaiterait.*

L'invasion et l'occupation, la résistance, les persécutions raciales et les otages, voici, entre beaucoup d'autres, quelques aspects anciens de nos misères ou de nos gloires, qui illustrent à propos notre plus récente histoire.

S'il est vrai que la domination romaine ressemble par bien des points à celle que l'Allemagne a essayé de faire peser sur le monde, il faut relire à la fois le discours de Galgacus dans la Vie d'Agricola, *qui flétrit l'impérialisme romain, et celui de Cerialis, dans les* Histoires, *qui oppose à la tyrannie des « barbares » les bienfaits*

de la « paix romaine ». Il faut surtout retenir du discours de Cerialis le passage où il rappelle aux habitants de Trèves révoltés que les Romains ne sont entrés en Gaule qu'à l'appel des Gaulois. « Mais, dit-il, toutes les fois que les Germains ont passé le Rhin, ils affirmaient qu'ils venaient rendre aux peuples opprimés leur indépendance. Faut-il les croire?... Tous ceux qui veulent asservir les nations voisines prétendent toujours qu'ils leur apportent la liberté. »

Est-elle d'un autre monde lointain ou d'hier cette scène où, après la conspiration de Pison, l'on voit la police prétorienne torturer les résistants pour leur arracher des aveux et des dénonciations? Le plus célèbre épisode de cette opération sanglante est la mort de la courtisane Epicharis qui, craignant de ne plus pouvoir supporter la souffrance, après plusieurs séances de torture, se pendit dans la litière qui la ramenait au bourreau, sacrifice qui inspire à Tacite ces réflexions : « Courage admirable chez une affranchie, chez une femme, qui, soumise à une si terrible épreuve, protège de sa fidélité des étrangers, presque des inconnus, tandis que des hommes de naissance libre, des chevaliers romains, des sénateurs, n'attendaient pas les tortures pour trahir à l'envi ce qu'ils avaient de plus cher. »

On regrette que l'historien des Annales *n'ait pas eu la même conception de l'humanité dans un cas qui nous paraît, lui aussi, tout près de nous. Il raconte l'affreux décret de Tibère, qui fit déporter quatre mille affranchis, Juifs pour la plupart, en Sardaigne, où ils furent décimés par la peste ou méthodiquement massacrés. S'ils meurent tous, déclare froidement Tacite, ce ne sera pas une grosse perte. Pour lui, ces petites gens, imbus des « superstitions égyptiennes ou juives », comme les milliers de malheureux livrés aux grandes tueries de l'amphithéâtre, ce n'est qu'un « sang vil » et :*

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?

Ailleurs, Tacite prend gaillardement son parti du supplice de quatre cents misérables esclaves qu'on mène à la mort uniquement parce que le hasard a voulu qu'ils aient couché dans la maison où leur maître a été assassiné.

Décidément, il ne faut pas regarder de trop près le témoignage de l'historien « chargé de la vengeance des peuples », lorsqu'il élève la voix « dans le silence de l'abjection », où l'on n'entendait plus retentir que « la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ». Il nous a plu de rappeler ici, dans le Mercure *de 1948, ce souvenir du* Mercure *de juillet 1807, le* Mercure *de Chateaubriand... et de Napoléon.* — ÉDOUARD MAYNIAL.

Transposer la « Chartreuse ». — *Ne revenons pas sur le film. Bon ou mauvais, il est ce qu'il est. Et bien que les cinéastes aient voulu à nouveau prouver le mouvement en marchant, il n'a tranché ni en fait ni en droit le grave problème de savoir si le cinéma*

peut se permettre de s'approprier de grandes œuvres de l'art romanesque. Du moins, toute la critique a-t-elle admis maintenant qu'il ne peut le faire, si elle doit un jour lui en octroyer l'autorisation (que, Dieu merci, il n'attend pas), qu'en faisant subir à l'œuvre élue une déformation qu'on appelle transposition. *La matière, les moyens, le mode d'expression des deux arts étant différents, la transposition, ou recherche d'une* équivalence, *est ce genre d'infidélité que suppose et qu'exige une fidélité d'ordre supérieur.*

Mais le roman est déjà une transposition. Et même une double transposition. Le cas est particulièrement clair pour la Chartreuse. *A l'origine se trouve un épisode historique, ou, plus exactement, un document : la vieille chronique qui relate des faits. Matière brute. Une pensée s'exerce sur elle, et dans l'esprit d'Henri Beyle l'aventure prend un sens et une couleur beyliques : cristallisation — première transposition. Le romancier Stendhal compose enfin — en cinquante-deux jours! — le roman auquel il songe depuis plusieurs années : l'art du roman impose alors à ses rêveries cette seconde transposition qui donne existence à l'œuvre romanesque. Il faudrait donc attendre des cinéastes qu'avant de transposer pour leur propre compte, ils décomposent le roman pour le dépouiller de la forme romanesque, pour retrouver sous les transpositions du romancier la matière élémentaire sur laquelle s'exercer à leur tour — sur elle-même et non sur cette transposition complexe que le roman est déjà.*

Bien. Mais que devient dans ces avatars la vraie Chartreuse de Parme? *Est-il honnête de nommer maintenant de ce nom une œuvre, ou un travail (disons comme eux une « réalisation »), qui peut être n'importe quoi — même excellent — hormis justement la* Chartreuse, *l'un des romans les plus accomplis du monde, c'est-à-dire dont la matière est aussi profondément transposée sur le mode romanesque, donc aussi irréductible à toute autre forme d'art, qu'il est possible? Il en reste le titre; mais le titre est-il séparable du roman, n'est-il pas déjà le roman même? Il reste une référence publicitaire, pour ne pas dire un trompe-nigauds...*

Où l'affaire se corse (laissons les chinoiseries), c'est quand du film on tire maintenant un livre. Tradition, nous dit-on; le public aime à trouver par écrit, pour lire et relire, une sorte d'aide-mémoire; ce sont les signes qui lui permettent d'évoquer à volonté le souvenir des images mouvantes et irréversibles. On lui raconte le film, et on publie le récit sous le même titre. Et voilà pourquoi se trouve aujourd'hui en librairie un curieux petit bouquin appelé La Chartreuse de Parme. *Feuilletons-le. Dès la première page nous tombons sur ceci (la veille de Waterloo, Fabrice s'approche d'un feu de bivouac) :*

Après avoir bu une lampée d'alcool à une gourde, un grognard passa cette dernière à un camarade, lécha sa forte moustache, alluma sa bouffarde à un brandon, puis éclata de rire :

— Dites, les enfants, quelle fessée on va leur flanquer, demain, à ces cochons d'Anglais et de Prussiens!

Une rumeur de satisfaction accueillit cette prophétie optimiste :

— Un peu, mon neveu!...

— Et soignée!...

Ceci encore (on fête à la prison le rétablissement de Fabio Conti) :

Puis ce fut la fête; ce furent les libations abondantes et bruyantes. Les éclats de la beuverie emplissaient le grand corps de garde. Des verres se tendaient vers un soldat versant du vin à la ronde :

— Par ici!

— Et moi, alors?

— Elle est morte! fit le soldat, reposant la bouteille.

— On chante un petit coup de *Te Deum*, pour voir si elle va ressusciter, elle aussi?

Ou ce galant entretien entre Fabrice et Marietta :

Il vint tout près d'elle.

— Tu as le même regard qu'Aniken.

— Aniken?

— Une petite Flamande, qui m'aimait bien. Sa mère m'a empêché d'être fusillé, à la bataille de Waterloo. Il y a eu aussi une cantinière qui m'a donné de l'alcool à boire, à un moment où... — Il sourit pensivement : — Les femmes sont merveilleuses!

— Vous savez, elles sont un peu comme les bêtes : elles aiment, d'instinct, ceux qui les aiment!

— Mais non, justement, voilà où tu te trompes! Elles aiment *de préférence* ceux qui ne les aiment pas. Les autres, elles les font souffrir!

Tudieu, quelle psychologie! Peste, que cela est troussé! Tel est le ton de la nouvelle Chartreuse. *Sans doute a-t-il fallu transposer encore pour la tirer du film — de ce film transposé d'un roman transposé d'une rêverie transposée d'un document... Voyez où peuvent mener les principes de l'esthétique.* — S. P.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6417 — 1948
Dépôt légal : 4e trimestre 1948.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1948.